23e Année | N° 17 | 1er Septembre 1916

SEP 29 1916
UNIV. OF MICHIGAN LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Émile Mâle	*Études sur l'Art allemand.* — III.	5
Mrs Belloc-Lowndes	*Bonne vieille Anna* (2e partie)	39
Aurore Lauth-Sand	*Souvenirs de Nohant*	81
Un Officier anglais	*Au Front de France.* — III.	110
Hélène Vacaresco	*Le Duc de Rohan et ses Aïeux héroïques*	146
Jules Duhem	*La Question d'Alsace-Lorraine.* — II. En France.	165
Charles Géniaux	*Symphorien Rouello*	176
X. X.	*Le Sultan ottoman et le Khalifat*	206

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

L'ÉPANOUISSEMENT DE L'ALLEMAGNE ET L'HÉGÉMONIE PRUSSIENNE,
Par **Charlotte A. Van Manen.**

Ce livre mérite d'être connu et commenté en France ; son but est de prémunir la Hollande contre le danger d'une absorption allemande. Madame van Manen analyse avec profondeur la formidable expansion économique et l'organisation juridique de l'Empire ; sous la force et la vitalité apparentes, elle en montre les faiblesses et les tares cachées ; elle insiste surtout sur l'opposition fondamentale entre le despotisme germanique et l'idéal de liberté que les Alliés partagent avec la Hollande.

LE CHEMIN QUI DESCEND,
Par **Henri Ardel.**

L'auteur, auquel on doit déjà plusieurs romans mondains fort agréables, nous conte l'histoire d'une jeune fille qui a engagé sa vie dans une aventure sentimentale avec un homme séduisant, mais d'une moralité un peu inconsistante. Elle s'aperçoit de son erreur. Il ne lui reste plus qu'à suivre le chemin qui descend vers les mornes régions de la résignation et de la solitude. Le roman est écrit avec aisance et il est d'un tour aimable.

L'ALSACE-LORRAINE,
Par **A. Prignet.**

C'est un ouvrage de vulgarisation où, après avoir rappelé les gloires civiles et militaires des provinces perdues et les événements locaux essentiels de la guerre de 70, l'auteur met à la portée des jeunes lecteurs à qui il s'adresse, la question d'Alsace-Lorraine telle que la créa la guerre précédente et telle que la dénouera la guerre actuelle. L'ouvrage, clair et de lecture agréable, est complété par quelques illustrations bien choisies.

CARNET DE ROUTE D'UN OFFICIER D'ALPINS.

Un légitime succès a accueilli ces deux brochures, où l'auteur nous mène, en un récit aussi alerte que ses chasseurs et comme au pas de course, des premiers combats de Lorraine à la Marne, puis d'Argonne en Flandre et en Artois. De tous ces *Récits des témoins* se constitue peu à peu pour les gens de l'arrière une image fidèle de la Grande Guerre.

AU FRONT,
par **Maurice d'Hartoy.**

Une préface du regretté marquis de Ségur signale élogieusement au public le livre de M. Maurice d'Hartoy. On trouve dans ces souvenirs d'un officier blessé non seulement des actions d'éclat, des épisodes glorieux et touchants, mais aussi une consciencieuse analyse de l'âme du soldat, de la façon dont elle réagit sous la menace du danger et de la mort. M. d'Hartoy ne se contente pas de raconter des batailles, il nous fait mieux connaître, par le plus profond et le plus intime, les héros qui sont nos frères.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE DE LA LANGUE SERBE,
par **P. de Lanux et A. Ouyévitch.**

Bien peu de Français savent le serbe ; ce qui ne crée pas seulement des difficultés redoutables à notre armée d'Orient, mais nous prive de connaître une littérature profondément originale, et notamment une poésie populaire pleine de parfum. Ce petit livre d'étude vient donc à point pour contribuer à l'expansion générale des études slaves qui suivra certainement la guerre.

ONZE MOIS DE CAPTIVITÉ DANS LES HOPITAUX ALLEMANDS,
Par le **Capitaine Olivier.**

Un lieutenant français, grièvement blessé sur le champ de bataille de Charleroi, amputé d'une jambe dans un hôpital allemand, rentre enfin en France dans un convoi de grands blessés au bout de onze mois de captivité ; on lira avec grand intérêt le récit simple et mesuré de cette année douloureuse ; on en retirera, avec quelques exemples de mauvaise foi allemande, de la reconnaissance pour le rôle joué par l'ambassadeur d'Espagne en Allemagne et de l'admiration pour la sérénité et la bonne humeur de nos compatriotes prisonniers.

QUI VIVE? LA TRANCHÉE
Par **Jean Renaud.**

Ce livre vient du front ; l'auteur y glorifie les fantassins de France ; il a vu la guerre en la faisant, et il a su rendre la terrible tragédie présente à ceux qui en sont loin... Il y a lieu de signaler le coloris vigoureux de ces poèmes, que précèdent quelques pages judicieuses de M. Jules Sageret.

Les **Abonnés** dont le service expire avec le *prochain numéro* sont priés de bien vouloir, dès maintenant, nous passer les ordres de renouvellement afin d'éviter tout retard dans leur service.

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1916

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1916

ÉTUDES SUR L'ART ALLEMAND[1]

III

L'ARCHITECTURE GOTHIQUE

Les Allemands se sont imaginé longtemps qu'ils avaient inventé l'art gothique. En 1823, dans sa description de la cathédrale de Cologne, Sulpice Boissérée, un Allemand qui porte un nom français, nous explique que l'origine germanique de l'architecture du XIIIe siècle est écrite dans le moindre de ses ornements. On découvre partout des feuillages et des fleurs et l'église tout entière semble avoir un caractère « végétal ». Comment ne pas reconnaître à ce trait le génie germanique, le génie de la race des montagnes et des forêts, du peuple poétique qui, seul, a aimé la nature d'un profond amour, comme le prouvent ses chants de mai et ses miniatures fraîches comme le printemps?

Ces belles raisons ne pouvaient manquer de séduire l'Allemagne : elles séduisirent aussi la France. Lorsque Michelet, lorsque les poètes romantiques veulent célébrer le moyen âge, ils ne nomment ni la cathédrale de Chartres, ni la cathédrale de Reims, mais la cathédrale de Cologne, — Cologne, la merveille des merveilles, le dernier mot du génie mystique de l'Allemagne. C'est bien à tort qu'on a accusé les Français de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet et du 1er août 1916.

306857

vanité : ils ont, au contraire, prêté aux étrangers toutes les perfections et n'ont consenti à s'admirer eux-mêmes qu'à la dernière extrémité.

Cependant quelques hommes d'un ferme bon sens commençaient à entrevoir la vérité. Dès 1845, M. de Verneilh proclama que l'art gothique était né en France. Quelques années après, les premiers volumes du *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc mirent cette vérité hors de doute. Viollet-le-Duc mérite presque autant d'admiration que Champollion : comme lui il a retrouvé un monde. La découverte des lois de l'architecture gothique, ce système magnifique où tout se tient, est une des plus belles résurrections du XIXe siècle. Viollet-le-Duc nous apportait le témoignage le plus éclatant du génie français. Sa profonde intelligence retrouva une France aussi féconde, aussi ingénieuse, aussi délicate que la Grèce. Jamais érudit ne fit un don pareil à son pays.

Il fallut que la science allemande s'inclinât; il n'était plus possible de croire désormais que l'art gothique était né en Allemagne. On reconnut la priorité de la France. Mais, sait-on par quel biais ingénieux on conserva au génie allemand tous ses droits? Il faut citer ici, car on ne nous croirait pas. Schnaase se demande pourquoi la puissance créatrice se manifesta avec tant d'éclat dans l'Ile-de-France ; et voici sa réponse : « Les Germains y étaient plus nombreux que partout ailleurs ; puis, l'union avec des provinces purement germaniques comme les Flandres et la Normandie fortifiait encore l'élément germanique [1]. » Ce fut un trait de lumière pour l'Allemagne. Oui, l'art gothique était né par hasard en France, mais il était né du génie germanique. Pendant cinquante ans, il n'est pas un archéologue allemand qui n'ait expliqué comme Schnaase la genèse de l'architecture du XIIIe siècle. Écoutons Lübke : « Parmi les Germains, ce sont les Français, fortement germanisés, de la France du Nord, impressionnables et avides de nouveauté, qui créèrent l'art gothique [2]. » Il est ensuite fort à l'aise pour affirmer que cet esprit d'affranchissement qui est le vrai caractère de l'art gothique, c'est l'esprit germanique tout pur.

1. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste*, tome V, p. 26 (édition de 1872).
2. Lübke, *Geschichte der Architektur*, 2e édition, p. 379.

Kraus, dans son Manuel, croit bon d'ajouter quelques arguments à ceux de ses prédécesseurs : « L'art gothique, dit-il, a été appelé en Allemagne au moyen âge, l'art français, *opus francigenum*. Mais la France d'alors, c'est le pays des Francs, de ces Francs qui avaient, il est vrai, adopté la langue romane, mais qui étaient restés des Germains. Le grand historien Ranke n'a-t-il pas reconnu que, jusqu'au XIIIe siècle, les peuples de l'Occident n'en formaient qu'un seul, n'a-t-il pas montré que le sentiment national n'apparaît en France qu'en 1215, c'est-à-dire près d'un siècle après la naissance de l'art gothique? Un fait prouve jusqu'à quel point les Français du XIIe et du XIIIe siècle étaient restés des Germains. Dans les Chansons de geste, les barons (qui conservaient le sang allemand) et les nobles dames ont un type de beauté qui ne correspond nullement au type français, mais au type haut-allemand : taille élevée, larges épaules, cheveux blonds, yeux bleus, peau blanche. Il en résulte que la haute classe, celle qui faisait fleurir la littérature et l'art, était de pure race germanique[1]. »

Voilà les graves niaiseries qu'écrivait en 1897 un savant estimé en Allemagne. On sourit en pensant à une des solides conclusions de Fustel de Coulanges. « Dès le VIIe siècle, dit-il, il y avait, en Gaule, bien peu d'hommes dont on pût dire avec certitude s'ils étaient de sang gaulois ou de sang germanique. » On se souvient aussi avec plaisir des pages que Suger a écrites sur les Allemands au commencement de ce XIIe siècle, où les nationalités, au dire du grand historien Ranke, étaient encore confondues. Suger y parle de nos ennemis héréditaires avec le plus hautain mépris et il les appelle : « Ces Barbares » !

L'Allemagne, on le voit, refusait de se rendre à l'évidence. Avouer qu'on n'a eu aucune part à la création de l'art gothique, de cet art sublime, où l'on avait cru voir la plus complète révélation du génie tendre, profond, mystique de l'Allemagne, quelle souffrance, et quelle humiliation ! Écoutons avec quel accent Kraus parle de l'impossibilité qu'il y a pour un Allemand à renoncer à sa foi : « Alors, quand nous autres Allemands nous pensions que le gothique était un art allemand, c'était une illusion ! C'était une illusion de regarder le dôme

1. Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, 1897, tome I, p. 160-161. J'ai condensé un peu le texte original.

de Cologne — ce dôme auquel tous collaborèrent depuis l'empereur jusqu'aux juifs — comme le symbole de notre honneur et de notre grandeur ! Il serait vrai que nous aurions abandonné notre bonne architecture allemande pour un article de luxe de fabrication parisienne, le premier de ceux dont la France a inondé l'Occident ! Il serait vrai que notre juvénile enthousiasme pour le gothique ne serait qu'un reste inconscient de notre adoration servile pour la mode française ! Heureusement la doctrine spécieuse qui enseigne que l'art gothique est un art spécifiquement français est une doctrine fausse [1] ! » On sent le déchirement. En vain essaie-t-il de se rassurer ; il sait bien qu'il défend une cause perdue.

Les archéologues allemands du siècle dernier pouvaient conserver quelques illusions, parce qu'ils connaissaient mal l'art allemand, plus mal encore l'art français. Mais une génération nouvelle est venue, plus érudite, plus capable de comparer, qui a vu combien il était vain d'essayer de se dissimuler la vérité à soi-même. Chaque comparaison nouvelle rendait l'évidence plus éclatante. Deux hommes, Dehio et Bezold, ont enfin tenté de dire la vérité à leurs compatriotes [2]. Ils leur ont avoué que l'art allemand du XIIIe siècle n'était pas autre chose qu'une imitation de l'art français. Il est vrai qu'ils ont essayé de les consoler par quelques phrases comme celles-ci que j'essaie de rendre intelligibles : « Le gothique n'est pas né des qualités héréditaires de telle ou telle nation, mais des exigences du temps qui étaient communes à toutes les nations. C'était une réaction contre l'individualisme de l'époque précédente qui avait fractionné à l'infini les races et les peuples. C'était un style neutre et cosmopolite, et c'est pour cela que les Français, c'est-à-dire une race née d'un mélange — mais un mélange qui avait pris déjà des traits fort caractéristiques — devait en trouver la formule. » N'est-ce pas admirable? Ce sont les Français, il est vrai, qui ont inventé le style gothique, mais tout le monde l'aurait inventé aussi bien qu'eux, car le style gothique, c'est le style de tout le monde. Voilà un excellent échantillon de ce que peut arriver à dire

1. Kraus, *loc. cit.*, p. 159.
2. Dehio et Bezold, *die kirchliche Baukunst des Abendlandes*. Le second volume consacré à l'art gothique a paru en 1901.

un savant allemand, d'ailleurs bon observateur, quand l'amour-propre national est en jeu. On voit combien l'aveu leur coûte.

Laissons cet inoffensif pathos. L'essentiel est que les imitations de l'Allemagne aient été reconnues et avouées. Nous ne manquerons pas dans les pages qui suivent d'enregistrer ces aveux.

II

Le principe générateur de l'architecture gothique est, tout le monde le sait aujourd'hui, la croisée d'ogives. Renonçant à la voûte d'arêtes romane, si massive, si peu élastique, les architectes jetèrent sur chaque travée deux arcs se coupant en croix[1], et sur ces arcs ils bâtirent leur voûte. Une pareille voûte a tous les avantages : elle est facile à construire, elle est légère, car tout son poids porte non plus sur les murs, mais sur les croisées d'ogives ; elle est solide, et si par hasard elle se déforme, comme ses quatre compartiments sont indépendants, elle ne se déforme pas tout entière ; elle peut s'adapter à tous les plans et couvrir les plus vastes espaces. Elle porte en elle le principe de tous les progrès ; c'est grâce à elle que nos cathédrales vont devenir toujours plus hautes, toujours plus légères, toujours plus lumineuses. Ainsi la croisée d'ogives apporte au difficile problème de la voûte une solution parfaite, définitive.

Dès les premières années du XIIe siècle, les croisées d'ogives apparaissent dans les églises de l'Ile-de-France. En 1140 s'élève le plus ancien des grands monuments gothiques, construit suivant le principe de la croisée d'ogives, l'église de Saint-Denis. Aussitôt s'ouvre l'ère des cathédrales : de 1140 aux premières années du XIIIe siècle s'élèvent successivement Sens, Noyon, Senlis, Laon, Notre-Dame de Paris, Chartres. C'est une merveilleuse activité, et chaque œuvre nouvelle marque un progrès.

1. De là le nom de *croisée* d'ogives. Quant au mot *ogive* ou *augive* (de *augere*), il signifiait soutien dans notre vieille langue.

L'Allemagne était alors en plein âge roman ; à peine osait-elle élever çà et là quelques voûtes d'arêtes. Presque jusqu'à la fin du siècle elle ignora la révolution qui s'était accomplie chez nous ; mais bientôt elle fut atteinte, elle aussi, par la grande vague gothique.

Les Allemands ont essayé de nous faire croire que l'Alsace du moyen âge était orientée du côté de l'Allemagne et que les Vosges formaient entre elle et nous une barrière infranchissable. Il n'en est rien. L'Alsace a connu la croisée d'ogives avant l'Allemagne. Les plus anciennes de ces croisées d'ogives se voient dans l'église de Murbach à demi détruite, mais si magnifique encore dans sa solitude. Murbach, grandiose abbaye de l'ordre de Cluny, a conservé plus d'un trait clunisien dans son architecture. Elle fut élevée vers 1150, et c'est peu après cette date qu'elle reçut sur le chœur et le transept des croisées d'ogives très archaïques d'aspect, et sans clef de voûte. D'où lui venait l'invention nouvelle? Sans doute de la Bourgogne à laquelle tant de liens la rattachaient.

Peu d'années après, la croisée d'ogives se montre dans la nef de l'église Saint-Jean près de Saverne, et dans celle de l'église de Rosheim près de Strasbourg. Ce sont deux églises romanes qui, toutes les deux, reçurent des voûtes gothiques, la première vers 1160, la seconde vers 1180.

Ainsi la croisée d'ogives se rapprochait du Rhin. Elle l'atteignit seulement à la fin du siècle. C'est après l'incendie de 1191 que la cathédrale de Mayence, jusque-là couverte d'une charpente, fut voûtée suivant la méthode française. La croisée d'ogives semblait faite tout exprès pour ses vastes travées. Worms, vers 1200, Bonn quelques années après, suivirent l'exemple de Mayence. La France, on le voit, apportait la dernière pierre aux cathédrales du Rhin.

Au commencement du XIIIe siècle, l'idée nouvelle qui semblait descendre lentement le Rhin, arriva à Cologne. Ses églises romanes étaient restées fort imparfaites, puisqu'elles n'étaient pas encore voûtées. La croisée d'ogives permit de les achever. Les Saints-Apôtres en 1219 et peu après Sainte-Marie du Capitole et Saint-Cunibert reçurent sur leur grande nef une voûte française à six compartiments qu'on appelle « voûte sexpartite ». La voûte sexpartite, née, ce semble,

en Normandie, est formée non pas seulement de deux, mais de trois arcs d'ogives se coupant au même point : la voûte se trouve ainsi fractionnée en six panneaux au lieu de l'être en quatre. Telles sont les voûtes de la grande nef de Notre-Dame de Paris. Au XIIe siècle, la voûte sexpartite fut employée par toutes nos écoles gothiques. On la rencontre en Normandie, dans l'Ile-de-France, en Champagne. On ne peut donc dire quelle est celle de nos provinces qui l'a fait connaître aux architectes de Cologne.

Ainsi, c'est seulement aux environs de 1200 que la croisée d'ogives commença à pénétrer en Allemagne.

III

Jusqu'à présent nous n'avons pu deviner de quelle partie de la France venaient les modèles qu'imitait l'Allemagne ; nous allons le savoir maintenant.

La Bourgogne est, de toutes nos provinces, celle qui a porté l'art gothique le plus loin. Déjà, par Cluny, la Bourgogne avait eu une profonde influence sur l'architecture allemande ; elle en eut, par Cîteaux, une plus profonde encore. Dès les premières années du XIIe siècle, l'ordre de Cîteaux se développa avec une rapidité qui est un des plus étonnants phénomènes de l'histoire du moyen âge. Cet ordre, le plus austère qu'il y eut jamais, séduisit les âmes par son austérité même. Il y avait dans la règle de Cîteaux quelque chose d'héroïque. Le Cistercien, toujours silencieux, moissonnait sous le soleil, ne faisait parfois qu'un repas, se jetait tout habillé sur un lit de paille et se levait à deux heures du matin pour réciter le premier office de la journée. Telle était la vie qui parut alors à des milliers d'hommes la plus belle de toutes. Le chevalier, au retour de la croisade, continuait, sous la robe blanche du moine, sa rude milice. Rien ne contribua plus aux rapides progrès de Cîteaux que l'immense célébrité de saint Bernard, le vrai fondateur de l'ordre. Son mépris hautain pour tout ce qui passe, sa profonde vie intérieure se révélant par des mots

brûlants, son éloquence « qui eût réveillé les morts », tout chez lui enflammait les âmes. Il fut au XIIe siècle ce que devait être saint François d'Assise au siècle suivant : le plus grand créateur de force spirituelle.

Il y eut dans cette milice de Cîteaux une sorte de discipline militaire. Les abbés cisterciens n'avaient pas le droit de construire leur église et leur monastère à leur fantaisie : ils devaient se soumettre à un plan. C'est pourquoi les abbayes de l'ordre de Cîteaux élevées en Allemagne ressemblent trait pour trait à celles qui furent élevées en Bourgogne. Le plan des églises cisterciennes, tel qu'il s'est conservé dans sa pureté à Fontenay près de Montbard, est d'une extrême simplicité. L'église, avec nef et bas-côtés, est en forme de croix latine : le chœur, au lieu de se terminer par une abside demi-circulaire se termine par un mur droit; sur chaque bras du transept s'ouvrent deux chapelles carrées comme le chœur. Ainsi les formes les plus simples ont été choisies de propos délibéré. L'extérieur des églises est aussi simple que leur plan. Elles sont peu élevées, et rarement un clocher les signale. Quand on les aperçoit de loin, au fond de ces vallées fermées, qui ramènent l'âme sur elle-même, leur humilité, leur tristesse nous apparaissent comme le génie même de Cîteaux. A l'intérieur elles sont austères, mais graves et pures comme le christianisme. Tout ce qui ne sert qu'à plaire a été supprimé : pas de triforium, pas de tribunes, aucune peinture, point de vitraux, mais des voûtes solides, une construction irréprochable, un sentiment très vif des proportions.

L'Allemagne accueillit de bonne heure l'ordre de Cîteaux. En même temps que la règle, elle reçut les plans des nouveaux monastères. Avant même le milieu du XIIe siècle, les Cisterciens allemands élevèrent des églises et des abbayes qui reproduisaient, non sans quelque timidité, les modèles bourguignons. Les ouvriers allemands étaient encore si peu capables de construire une voûte, que plusieurs anciennes églises cisterciennes, Maulbraun, Bebenhausen, n'eurent à l'origine qu'une charpente sur leur nef. Ce ne fut qu'au commencement du XIIIe siècle que la voûte à croisées d'ogives employée depuis près d'un demi-siècle par les Cisterciens bourguignons fut enfin connue des Cisterciens allemands. L'église abbatiale d'Ebrach,

près de Bamberg, nous montre en pleine Allemagne le gothique de la Bourgogne dans sa pureté. La vieille église d'Ebrach fut, il est vrai, embellie à la fin du XVIIIe siècle ; elle reçut des ornements Louis XVI qui sont ici d'aussi bon goût que pourrait l'être un éloge de saint Bernard écrit par Marmontel ; néanmoins le plan et les grandes lignes se retrouvent sans peine. Le plan est celui de l'église même de Cîteaux. A Cîteaux, les moines-prêtres étaient nombreux ; l'obligation où ils étaient de dire la messe tous les jours détermina l'architecte à multiplier le nombre des chapelles. Il le fit en restant fidèle à l'austérité de l'ordre. Le chœur carré fut entouré d'un déambulatoire également carré sur lequel s'ouvraient des chapelles rectangulaires. Ces formes rigides contrastaient avec les déambulatoires et les chapelles rayonnantes de l'ordre de Cluny où les lignes courbes se mariaient avec grâce. L'église d'Ebrach reproduit avec exactitude le plan de Cîteaux, comme une marque de respect donnée par la fille à sa mère. En élévation, Ebrach est une église gothique de la Bourgogne : même voûte à croisée d'ogives, même colonne adossée s'interrompant brusquement avant d'atteindre le sol. C'est le gothique adopté par les Cisterciens, architecture noble et sévère, mais qui, en rejetant l'arc-boutant, s'interdisait l'élan.

L'église d'Ebrach a été commencée vers 1200, mais élevée avec lenteur. Celle de Riddagshausen (Brunswick) a dû être commencée vers 1230. Le plan est, comme à Ebrach, celui de Cîteaux. En élévation nous retrouvons le pur gothique bourguignon, mais un germanisme subsiste : un pilier fort alterne avec un pilier faible, de sorte que la voûte à croisée d'ogives embrasse deux travées. Les Cisterciens eux-mêmes, malgré leur forte discipline, ne pouvaient triompher partout des vieilles habitudes des maçons allemands. Cette particularité de l'alternance du pilier fort et du pilier faible se retrouve dans beaucoup d'autres églises cisterciennes de l'Allemagne : on la remarque dans l'église ruinée de Walkenried (Brunswick), d'ailleurs si bourguignonne.

Nous ne saurions ici passer en revue toutes les églises élevées en Allemagne par l'ordre de Cîteaux. On vit surgir des monastères cisterciens dans les sables du Brandebourg et dans le sauvage pays des Wendes, aux limites du monde

chrétien. Partout les moines firent fleurir le désert ; partout aussi ils apportèrent une architecture simple, solide et pure qui était le gothique de la Bourgogne.

IV

Des influences monastiques ont fait pénétrer l'art de la Bourgogne en Allemagne ; des relations commerciales y portèrent l'art de l'Anjou et du Poitou.

Dès le milieu du XIIe siècle, l'art gothique prit dans nos provinces de l'Ouest une physionomie fort originale. Sur une nef unique, qui semble faite, comme celles du Périgord, pour recevoir des coupoles, l'architecte de la cathédrale d'Angers jeta des voûtes qui conservent quelque chose de la forme de la coupole, mais qui sont soutenues par des croisées d'ogives. C'est la voûte gothique bombée qu'on appelle la voûte *domicale*. Simple d'abord, la voûte angevine ne tarda pas à se compliquer : au lieu d'avoir quatre branches d'ogives comme dans l'Ile-de-France, elle en eut bientôt huit. On sait que ces ogives supplémentaires s'appellent des *liernes*. Le gothique de l'Anjou a reçu le nom de style Plantagenet, dénomination heureuse, car c'est sous les Plantagenet, devenus rois d'Angleterre, que l'architecture anglaise connut la voûte compliquée de l'Anjou. Elle la rendit plus compliquée encore.

En France, le style Plantagenet rayonna assez loin autour d'Angers. Il pénétra en Poitou et donna à la vieille école poitevine un caractère tout nouveau. Dès le XIe siècle, les églises romanes du Poitou étaient caractérisées par trois nefs voûtées s'élevant presque à la même hauteur, les voûtes des bas-côtés assurant l'équilibre de la voûte centrale. La cathédrale de Poitiers, commencée en 1166, resta fidèle à ces vieilles traditions romanes : les bas-côtés s'élèvent presque aussi haut que la nef centrale. Sur ces trois nefs furent jetées, non pas de lourdes voûtes romanes, mais des voûtes angevines. Ces admirables voûtes, hardies et légères, permirent de faire des nefs plus larges, plus hautes, plus lumineuses. De vastes

fenêtres versent partout la clarté. Le système roman apparut transfiguré.

La cathédrale de Poitiers n'a pas le crescendo, les lumières et les ombres, les perspectives imprévues des cathédrales du Nord, mais elle est pleine de sérénité et de paix. Ses trois belles avenues aboutissant au sanctuaire semblent l'image d'une vie droite et sans ombres, orientée par la foi.

Rien n'est plus singulier que de voir apparaître tout d'un coup en Westphalie les voûtes angevines et les trois nefs égales du Poitou. Le phénomène semble incompréhensible. Plusieurs indices cependant nous mettent sur la voie d'une explication. On rencontre en Hollande, dans les provinces de Frise et de Groningue, quelques églises à une seule nef couvertes de voûtes à croisées d'ogives du type domical, qui sont des imitations évidentes de la cathédrale d'Angers : imitations un peu rustiques, il est vrai, et telles qu'on peut les attendre d'architectes construisant en briques et non en pierres. Ces églises, situées dans le voisinage des côtes, font penser à des influences venues par la voie de la mer. Quelques faits curieux ne tardent pas à fortifier cette hypothèse. On remarque, par exemple, à Bruges, à Utrecht, à Lübeck, à Stralsund, à Rostock, des églises qui offrent de frappantes ressemblances avec les cathédrales de Bayonne et de Quimper. Le déambulatoire et les chapelles rayonnantes, au lieu d'avoir deux voûtes distinctes, ont une voûte unique : particularité extrêmement rare. On se trouve donc amené à conclure que les relations commerciales qui unissaient nos ports de l'Ouest avec les côtes de la mer du Nord et de la mer Baltique peuvent seules expliquer ces ressemblances. Des maîtres d'œuvre sont partis de France sur les bateaux qui faisaient escale dans les ports flamands et dans les ports allemands : partout où ils se sont arrêtés, ils ont donné des modèles.

La soudaine apparition des voûtes angevines en Westphalie ne nous semblera donc plus un mystère. On les rencontre pour la première fois peut-être, à la cathédrale de Munster. Le plan de la cathédrale de Munster est profondément archaïque : c'est le vieux plan carolingien à deux absides opposées et à double transept. Tout semblait annoncer une église pareille aux autres églises allemandes, lorsqu'arriva un architecte

qui venait d'étudier les monuments de l'Anjou. La nef prit aussitôt une ampleur inusitée : chacune de ses travées reçut une large voûte domicale soutenue par des croisées d'ogives accompagnées de liernes. Une nef pareille, si différente de tout ce qu'on pouvait voir en Allemagne au commencement du XIIIe siècle, n'a pu être inspirée que par la cathédrale d'Angers. La beauté de la cathédrale de Munster n'est qu'un reflet de ce magnifique modèle. L'imitation des voûtes domicales de l'Anjou reparaît quelques années plus tard, à la cathédrale d'Osnabrück.

Mais dans ces régions les influences poitevines furent plus profondes encore que celles de l'Anjou. C'est le Poitou qui a fait connaître à la Westphalie et aux régions voisines les églises à trois nefs d'égale hauteur. Voilà une vérité que les archéologues allemands ont eu de la peine à accepter. Pour eux, il n'y avait rien de plus national, rien de plus foncièrement allemand que ces églises à trois nefs égales qu'ils appellent *Hallenkirchen*. Elles sont nombreuses en effet, en Allemagne, si nombreuses qu'on pourrait les y croire indigènes. Mais elles sont nombreuses aussi en France, dans l'ancienne Aquitaine, où elles apparaissent un siècle et demi plus tôt. On ne saurait conserver aucun doute sur l'origine véritable des *Hallenkirchen* quand on a étudié la cathédrale de Paderborn. C'est une église qui a été reconstruite presque complètement vers 1235. Trois nefs d'égale hauteur, de larges espaces, de vastes fenêtres, tout fait penser à la cathédrale de Poitiers. L'analyse donne à cette première impression la force d'une certitude. Le faisceau de piliers de la nef de Paderborn, d'un dessin très particulier, reproduit exactement le faisceau de piliers de la nef de Poitiers. Il y a là une preuve qui défie toute critique. L'église abbatiale d'Herford, située dans la région de Paderborn, n'est pas moins typique. Ses trois nefs d'égale hauteur et ses piliers sont poitevins, mais ses voûtes domicales, ses liernes, ses fenêtres accouplées viennent de l'Anjou.

Il est donc impossible de douter que les églises à trois nefs égales de l'Allemagne ne soient originaires du Poitou. Il y eut une première importation dès la fin de l'époque romane ; mais ce fut la seconde importation, l'importation gothique du XIIIe siècle, qui fut féconde. La cathédrale de Poitiers a été

pour l'ouest de l'Allemagne le type même de la perfection. On la voit imitée en petit dans une foule d'églises : à Methler, à Berne, à Warburg, etc. Au XIVe et au XVe siècle, les *Hallenkirchen* pénétreront jusqu'au fond de l'Allemagne. Ce sera l'église allemande par excellence. Mais la simplicité du gothique poitevin y deviendra sécheresse et pauvreté : nulle part on ne retrouvera la beauté du modèle.

V

Par la Bourgogne et l'Anjou, l'Allemagne avait appris à connaître deux variétés du gothique : elle allait maintenant accueillir le gothique pur, le gothique de l'Ile-de-France.

Il semble, cette fois, que les Allemands n'aient pas reçu leurs modèles, mais qu'ils soient venus les chercher. Le prestige de la France d'où venaient alors toutes les idées nouvelles, le prodigieux mouvement d'art qui faisait surgir des églises dans toutes les villes du domaine royal, la profonde originalité de tout ce que créaient nos artistes, ne pouvaient manquer d'attirer chez nous les maîtres d'œuvre et les ouvriers étrangers. Il semble qu'il y eut alors parmi les compagnons du même métier une fraternité qui rendait les voyages faciles. Les Allemands venaient voir ce qui se faisait en France : ils apprenaient à construire une voûte gothique, ils étudiaient la coupe des pierres, s'accoutumaient aux nouveaux profils. Ils revenaient chez eux avec des patrons, des dessins, ils avaient acquis une grande habileté de main, ils étaient capables de reproduire les détails d'une église française, mais bien peu de ces artistes voyageurs avaient su s'élever jusqu'à l'ensemble et comprendre l'architecture gothique comme un système complet.

La cathédrale de Laon semble avoir été le premier édifice du domaine royal qui ait excité l'admiration des Allemands. On comprend sans peine l'étonnement de ces étrangers quand ils arrivaient sur l'acropole où s'élève l'admirable église. La cathédrale de Laon qui dresse ses sept tours au sommet

d'une montagne, a une poésie grandiose où se mêlent les horizons, le vent et les nuages. Nulle part la vieille France n'apparaît avec une telle majesté. A l'intérieur les puissantes colonnes, les belles tribunes, les hautes voûtes sexpartites, tout donne une impression de force et de jeunesse. C'est ce beau gothique de la fin du XIIe siècle auquel rien ne peut se comparer, sinon l'art grec.

Quelques tailleurs de pierres allemands et même quelques maîtres d'œuvre ont dû passer par le chantier de Laon. Cela paraît probable, puisque nous allons les voir bientôt imiter ce qu'ils avaient vu. Mais admirons encore une fois en passant la bonne foi germanique. Savez-vous pourquoi, suivant MM. Dehio et Bezold, la cathédrale de Laon est si originale? C'est que beaucoup d'Allemands y ont travaillé. Ils en ont fait un édifice tout à fait « voisin du sentiment allemand »[1]. « Car, disent-ils encore, dans les cathédrales françaises, il n'y a pas eu seulement beaucoup de main-d'œuvre, mais aussi beaucoup de fantaisie allemande [2]. » Voilà, n'est-ce pas, une admirable façon de raisonner. Ainsi, ce sont les élèves qui ont fait la leçon aux maîtres! Vers 1200, au moment où s'achevait la cathédrale de Laon, les Allemands ne savaient ni construire une voûte à croisée d'ogives, ni dessiner un profil français, ni sculpter un chapiteau à feuillage, ils ignoraient jusqu'à la fonction de l'arc-boutant, — ils n'en ont pas moins donné d'excellents conseils à l'architecte de Laon! Ceux qui ont étudié la cathédrale de Laon et qui savent combien tout y est français n'auront pas l'idée de s'indigner, ils se contenteront de sourire. Il faut que l'Allemagne sente bien profondément l'humiliation de n'avoir rien inventé pour qu'elle en vienne là. Ne pouvant se vanter d'avoir créé l'art gothique chez elle, elle se vante maintenant de l'avoir créé chez nous. Elle s'empare de nos cathédrales! Cela est plus innocent que de les détruire.

Ce qui frappa d'abord les Allemands qui passèrent par Laon, ce ne fut pas l'ensemble de la cathédrale, qu'ils eussent été alors fort peu capables de comprendre, mais quelques-uns de ses détails. Les deux tours de la façade excitèrent leur

1. Dehio et Bezold, *die kirchliche Baukunst des Abendlandes*, tome II, p. 261.
2. *Id.*, p. 256.

admiration. Elles devaient être célèbres parmi les compagnons et les maîtres d'œuvre, car Villard de Honnecourt qui les dessina dans son album écrit au-dessous de son croquis : « J'ai été en moult de terres, en aucun lieu onques telle tour ne vis comme est celle de Laon. » Rien de plus original, en effet, que ces tours de Laon dans leurs parties hautes. De carrées qu'elles étaient, elles deviennent octogonales ; le passage du carré à l'octogone est masqué par quatre tourelles d'angle formées de deux baldaquins superposés. L'air et la lumière se jouent entre ces légères colonnes et le motif est un des plus gracieux que les architectes du moyen âge aient imaginés ; mais à cette grâce se mêle quelque chose d'étrange et de farouche : entre les colonnes des baldaquins de grands bœufs dressent leur silhouette colossale et regardent au loin. L'architecte a voulu honorer de la sorte les bœufs infatigables, qui, pendant tant d'années, avaient traîné les pierres de la cathédrale de la plaine à la montagne. Il les a élevés à une sorte de sainteté.

Ce sont ces belles tours que les Allemands essayèrent d'imiter à Bamberg. La cathédrale de Bamberg rebâtie au XIIe siècle conserve encore le vieux plan carolingien. Elle a deux absides opposées, et chacune de ces absides est flanquée de deux tours. Quand on approche, les ouvertures en plein cintre, les bandes lombardes, la galerie de l'abside éveillent l'idée d'un pur édifice roman. Mais on s'aperçoit bientôt que les tours de l'ouest reproduisent dans leur partie haute les tours de la cathédrale de Laon ; même passage du carré à l'octogone, mêmes baldaquins superposés, mêmes statues de bœufs. La ressemblance serait complète si de lourds triangles de pierre, de pure tradition germanique, ne couronnaient les tours pour servir de point de départ à la flèche. Voilà ce que les Allemands nomades, qui revenaient de France étaient alors capables de rapporter chez eux : le dessin d'une tour.

Ces tours de Laon, ils les imitèrent aussi à la cathédrale de Naumbourg. Les deux tours de l'ouest, commencées à l'époque romane sur plan carré, reçurent au XIIIe siècle un étage octogonal avec baldaquins d'angle dont le modèle n'est pas difficile à découvrir.

A la cathédrale d'Halberstadt l'imitation va déjà un peu

plus loin. L'architecte avait été frappé par les trois portails en saillie de la cathédrale de Laon et il a essayé de les reproduire. Mais à la cathédrale de Magdebourg, ce ne sont plus des détails, c'est le plan même de Laon qui a été imité. L'imitation eut été probablement parfaite, si le premier architecte eut pu continuer son œuvre, mais il ne put faire que les parties basses du chœur et des transepts. Ce qu'il avait commencé en style de l'Ile-de-France fut continué en style bourguignon. Mais le plan du chœur, ses dimensions, la place des tours aux côtés du transept, tout nous révèle le désir de rivaliser avec la cathédrale de Laon [1].

A Limbourg sur la Lahn nous trouvons enfin une église où le système gothique a été compris et où l'imitation de Laon a été en partie réalisée. Un observateur peu attentif, en apercevant les sept tours décorées de bandes lombardes de Saint-Georges de Limbourg, pourrait se croire en présence d'une église rhénane pareille à toutes les autres. Mais il suffit de remarquer la place de ces tours (deux à la façade principale, deux à la façade de chaque transept et une à la croisée) pour reconnaître immédiatement les dispositions générales de Laon. Il n'y a rien de pareil en Allemagne. D'ailleurs une des roses de la cathédrale de Laon, cette belle rose du transept faite d'une couronne de petites roses assemblées se retrouve pareille au-dessus du portail de l'église Saint-Georges. A l'intérieur, si l'on fait abstraction du lourd rez-de-chaussée, où de massifs piliers remplacent les admirables colonnes rondes de Laon, l'élévation est pareille : même tribune, même triforium, mêmes fenêtres accouplées, même voûte sexpartite, même conception de l'arc-boutant. L'imitation est souvent si littérale qu'on a, cette fois, le droit de se demander si un architecte français n'est pas venu collaborer à l'œuvre. C'est en vain que les archéologues allemands s'écrient : « Qui oserait parler ici de copie ! » Ce ne sont pas quelques archaïsmes persistants qui peuvent conférer à l'église presque toute française de Limbourg un caractère allemand, l'élever à la dignité d'un monument national.

1. L'architecte de Magdebourg a imité le premier chœur de Laon (des fouilles en ont révélé le plan) qui avait un déambulatoire sans chapelles rayonnantes. Les chapelles rayonnantes de Magdebourg ont été ajoutées après coup.

Les Allemands qu'attirait la réputation de Laon allaient souvent jusqu'à Soissons. Ils y trouvaient d'autres modèles : la charmante cathédrale et l'église Saint-Léger. On reconnaît çà et là en Allemagne des emprunts faits à l'un ou à l'autre de ces monuments. La rotonde de Saint-Géréon de Cologne a des fenêtres à meneaux et des arcs-boutants fleuronnés pareils aux fenêtres et aux arcs-boutants de la cathédrale de Soissons. L'église Sainte-Élisabeth de Marbourg, dont les trois nefs d'égale hauteur sont de la famille poitevine, a une abside imitée de Saint-Léger de Soissons : on y retrouve les deux étages de fenêtres et les contreforts ajourés qui donnent passage à un chemin de ronde.

Mais plus encore que les monuments de Soissons, une église voisine, celle de Saint-Yved de Braîne, séduisit les maîtres d'œuvre allemands. L'église Saint-Yved de Braîne, dont la nef presque tout entière a disparu, reste un des plus purs chefs-d'œuvre de l'art français. Commencée vers 1180, terminée en 1216, elle est contemporaine de la cathédrale de Laon. Elle a plus d'un trait de ressemblance avec elle : elle a comme elle, cet air de jeunesse, qui est un enchantement. Jadis, avec ses tombeaux de chevaliers que gardaient les Prémontrés, l'église de Braîne était un des plus nobles sanctuaires de France. Son plan offre une particularité charmante. De chaque côté du chœur s'ouvrent deux chapelles placées en biais. Le sanctuaire se déploie en éventail, on l'embrasse tout entier, et d'un coup d'œil on peut apercevoir les cinq autels des cinq chapelles. Il y a dans ces gracieuses chapelles qui se répètent comme les versets d'une litanie, une sorte de poésie religieuse.

Ce plan d'un goût exquis a été reproduit plusieurs fois en Allemagne. La plus ancienne imitation de Saint-Yved de Braîne se voit à Notre-Dame de Trèves. Cette élégante église, où l'art français apparaît dans toute sa pureté, a été commencée en 1242, dans l'âge classique du style gothique. Au premier regard, Notre-Dame de Trèves étonne : on se croit en présence d'une création tout à fait originale, car l'église est circulaire. Mais on s'aperçoit bientôt que l'architecte a soudé bout à bout deux sanctuaires pareils à celui de Saint-Yved de Braîne avec ses chapelles en éventail. L'éventail

à moitié ouvert de Braîne, s'ouvre tout entier à Trèves et forme un cercle. On n'a pas manqué d'affirmer en Allemagne que le maître d'œuvre de Notre-Dame de Trèves ne pouvait être qu'Allemand. Mais une étude attentive du monument fait naître les doutes les plus légitimes. Il n'y a rien dans cette église qui ne soit français. Les formes françaises sont reproduites avec une perfection qu'on ne rencontre nulle part en Allemagne à cette date. Si le plan est emprunté à Saint-Yved de Braîne, l'élévation est celle des chapelles de la cathédrale de Reims. Ce sont les mêmes roses et les mêmes meneaux des fenêtres ; c'est le même passage intérieur qui court au niveau de ces fenêtres, c'est le même bandeau formant les mêmes bagues autour des piliers. Si l'on ajoute que la sculpture du portail est peut-être la plus purement française qu'il y ait en Allemagne, on estimera sans doute avec nous qu'il est difficile de croire qu'un monument semblable ait pu être élevé par un architecte et des ouvriers allemands. Notre-Dame de Trèves, qui ressemble à ce temple circulaire du Saint-Graal, imaginé par les poètes du moyen âge, est une église toute française.

En descendant le Rhin, on rencontre non loin des frontières de la Hollande, à Xanten, une nouvelle imitation de Saint-Yved de Braîne. Xanten est une ville d'origine romaine et sa collégiale est dédiée au soldat romain, saint Victor. L'église actuelle date de la fin du XIIIe siècle : elle reproduit avec fidélité l'abside et les quatre chapelles en éventail de Saint-Yved. L'église eût été française tout entière si elle eût pu être continuée; mais sa construction fut interrompue; elle ne fut reprise qu'à la fin du moyen âge ; aussi la nef est-elle d'un tout autre style que le chœur.

L'église Sainte-Catherine d'Oppenheim, située aussi dans la vallée du Rhin entre Worms et Mayence, fut commencée à peu près en même temps que celle de Xanten. Comme celle de Xanten, elle reproduit le chœur de Saint-Yved de Braîne, mais avec un peu moins de fidélité. Au lieu de deux chapelles placées de biais de chaque côté de l'abside, il n'y en a qu'une. Cette simplification enlève au chœur une partie de sa grâce.

VI

Jusque là les Allemands étaient venu chercher leurs modèles dans une région peu étendue, dans le quadrilatère formé par Laon, Reims, Braîne et Soissons. C'est là que se trouvaient (nous ne le savons que trop aujourd'hui) les cathédrales françaises les plus rapprochées de l'Allemagne. Mais bientôt les chefs-d'œuvre un peu plus éloignés d'Amiens, de Paris et de Chartres furent connus à leur tour et imités.

La cathédrale de Cologne, le monument national de l'Allemagne, n'est pas autre chose qu'une imitation de la cathédrale d'Amiens.

Jusqu'en 1815, on ne pouvait rien voir de plus étrange que la silhouette de la cathédrale de Cologne dominant la ville. C'était un vaste chœur, une sorte de châsse colossale, une châsse de pierre et de verre abritant les reliques des Rois Mages. Beaucoup plus loin, du côté du couchant, se dressaient deux tours inachevées. Quant à la nef elle sortait à peine de terre et de loin on ne pouvait la voir. Cette immense église, abandonnée par les ouvriers depuis trois cents ans, était plus triste qu'une ruine. On apercevait encore au sommet d'une des tours la grue et le cabestan qui depuis trois siècles attendaient vainement les pierres. On assistait là à l'agonie de l'Allemagne du moyen âge. Elle semblait, cette Allemagne, frappée d'une éternelle impuissance. La seule grande œuvre qu'elle eût entreprise, la seule qui eût pu rivaliser avec les cathédrales françaises, elle n'avait pu la terminer. Les premiers romantiques allemands sentirent vivement la mélancolie de ce chantier abandonné de Cologne : ils y virent une image de leur patrie morcelée, aspirant vainement à l'unité. Ils s'imaginèrent, en même temps, que la cathédrale de Cologne était la création la plus originale du peuple allemand. Ils y reconnurent le profond génie de leurs ancêtres. La cathédrale de Cologne devint pour eux le symbole de l'Allemagne.

De cette nébuleuse de poésie jaillit bientôt cette pensée claire : il faut achever la cathédrale de Cologne, en faire un

monument national. L'idée fut accueillie avec enthousiasme et c'est ainsi que la construction de la cathédrale de Cologne, abandonnée au XVe siècle, fut reprise au XIXe.

On ignorait alors que ce chœur tant admiré de Cologne n'était qu'une copie de celui d'Amiens. Si les Allemands avaient su alors que leur fameuse cathédrale nationale était la moins allemande de toutes leurs églises, il est probable qu'ils ne l'eussent pas achevée. Il n'y aurait pas lieu de le regretter, car rien n'est plus froid que la nef de la cathédrale de Cologne : isolé, le chœur avec ses immenses fenêtres, avec ses vitraux de pourpre et d'or, eût gardé toute sa beauté.

Ce fut un bien triste jour pour la science allemande que celui où, le plan d'Amiens ayant été rapproché de celui de Cologne, la vérité fut révélée. Le doute n'était pas possible. Il y avait, à Cologne comme à Amiens, un double bas-côté à droite et à gauche du chœur ; il y avait, à Cologne comme à Amiens, autour du déambulatoire une admirable couronne de sept chapelles rayonnantes, motif tout français et entièrement étranger à l'art germanique. Le dessin de ces chapelles était pareil dans les deux églises[1]. Les principales dimensions : diamètre du déambulatoire, longueur du chœur, largeur des travées étaient identiques, de sorte que les deux plans faits à la même échelle, pouvaient presque se superposer. Les ressemblances s'étendaient au détail : aux fenêtres des chapelles on retrouvait les meneaux et les jolis trèfles à trois feuilles de la cathédrale d'Amiens ; dans les parties hautes on retrouvait au-dessous des vastes fenêtres le triforium vitré qui rendait le chœur d'Amiens si léger et si lumineux.

Ainsi toutes les parties anciennes de la cathédrale de Cologne, les seules qui eussent une vraie beauté, étaient entièrement françaises. Au XIVe siècle, les Allemands, livrés à eux-mêmes, avaient accumulé les fautes de goût. Ils étaient revenus au plan de la nef à double bas-côtés, conception archaïque abandonnée depuis plus d'un siècle par les maîtres d'œuvre français, parce qu'elle enlève à un intérieur quelque chose

1. A Amiens la chapelle du milieu, consacrée à la Vierge, est plus longue qu'à Cologne. Mais à Beauvais, dont le chœur est aussi une imitation de celui d'Amiens, ces sept chapelles sont toutes de même dimension et absolument pareilles à celles de Cologne. Le chœur de Beauvais a été commencé en 1247, un an avant celui de Cologne.

de son unité et de sa grandeur. Ils avaient imaginé une façade étroite, serrée entre deux tours, toute en lignes verticales, rigide comme de la fonte.

Le jour où ces vérités éclatèrent aux yeux des archéologues allemands, il y eut chez eux un grand désarroi intérieur. Comment continuer à admirer la cathédrale de Cologne, maintenant que l'on savait qu'elle était française? Lübke, Schnaase commençèrent à laisser entendre qu'on s'était mépris sur sa valeur. Pecht alla plus loin : c'était, suivant lui, une œuvre sèche, sans vie, sans liberté, un art de bureaux.

Il fallait pourtant essayer de sauver l'honneur de la cathédrale de Cologne. Dehio le tenta avec une ingéniosité qui mérite un instant d'attention.

Voici comment il raisonne : « Le chœur de Cologne apparaît tout d'abord dans sa partie inférieure, comme une véritable copie du chœur d'Amiens. En y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'ici le mot « copie » n'est pas exactement à sa place. Le rapport qui unit les deux édifices est très remarquable et assez énigmatique. On sait que dans la cathédrale d'Amiens le chœur est la partie la plus récente. Les travaux furent suspendus en 1240 et repris seulement en 1258 ; or, l'année où le chœur de Cologne fut commencé est l'année 1248. Qu'on remarque maintenant que, dès 1248, le maître de Cologne avait connu des parties de la cathédrale d'Amiens qui n'existaient pas encore en construction ; je ne puis en conclure qu'une chose : c'est qu'il a dû au moins connaître un plan dessiné. Mais comment l'aurait-il connu s'il n'a pas joué un rôle prépondérant dans la construction? En réunissant ces observations on peut arriver à une conclusion surprenante. » Quelle est cette conclusion? On la devine déjà : c'est que le chœur de la cathédrale d'Amiens a été conçu par l'architecte de la cathédrale de Cologne. Or, l'architecte de la cathédrale de Cologne, maître Gérard, était très probablement un Allemand. C'est donc un Allemand qui a inventé le chœur de la cathédrale d'Amiens. « S'il était prouvé, ajoute Dehio avec bonhomie, que maître Gérard avait pour nom de famille « von Rill » on n'aurait plus aucune difficulté à se rallier à cette hypothèse[1]. » Voilà un coup de maître : aux Français qui

1. *Revue archéologique*, 1900, 2e partie, p. 213.

s'imaginaient avoir apporté aux Allemands le modèle du chœur de Cologne, on répond que ce sont les Allemands qui ont inventé le plus magnifique des chœurs gothiques français, le chœur de la cathédrale d'Amiens. Et ce qui ajoute à cette belle hypothèse beaucoup de grâce, c'est qu'elle a été présentée par l'auteur au congrès d'histoire de l'art qui s'est tenu à Paris en 1900.

Je ne sais ce qui fut répondu alors à ce paradoxe, mais voici ce qu'on peut y répondre aujourd'hui.

Une inscription nous a conservé les noms des trois architectes qui dirigèrent les travaux de la cathédrale d'Amiens depuis sa fondation en 1220 jusqu'à son achèvement presque complet en 1288. Ils s'appelaient Robert de Luzarche, Thomas de Cormont, Renaud de Cormont. On avait fait à ces trois maîtres l'honneur d'encastrer leur effigie de cuivre dans le avé de l'église. On affirmait ainsi qu'ils étaient les vrais et les seuls auteurs de la cathédrale. Il n'y a pas place ici pour maître Gérard.

Rien ne prouve que maître Gérard ait donné le plan de la cathédrale de Cologne. Il est nommé pour la première fois dans les comptes de 1257, neuf ans après le commencement des travaux. Nous ne connaissons pas sa nationalité : l'érudition allemande a avoué récemment qu'une confusion avait été commise et que maître Gérard ne s'appelait pas « von Rill ».

Enfin — et l'argument pourrait dispenser de tous les autres — il n'est pas vrai que le chœur d'Amiens soit postérieur au chœur de Cologne. Affirmer qu'en 1248, au moment où fut commencée la cathédrale de Cologne, ni le déambulatoire, ni les chapelles rayonnantes de la cathédrale d'Amiens n'existaient encore, c'est avancer une erreur. L'homme qui a étudié avec le plus de conscience l'architecture de la cathédrale d'Amiens, M. Georges Durand, nous apprend que l'évêque Arnould de la Pierre fut enseveli en 1247 *dans le déambulatoire*. De l'étude attentive des documents il conclut que toute cette partie de l'église était déjà en construction en 1238. Les belles chapelles rayonnantes d'Amiens étaient certainement terminées en 1248, car l'architecte de la Sainte-Chapelle de Paris en imitait, dès 1245, l'ordonnance générale et les détails.

On voit quelle créance mérite le roman imaginé par Dehio. S'il est en France un motif indigène, c'est le déambulatoire d'Amiens avec ses chapelles rayonnantes. On le voit naître à Chartres, s'approcher de la perfection à Reims, l'atteindre à Amiens. C'est la même pensée devenant, grâce à de fines retouches, toujours plus claire, toujours plus belle. Qu'aurait pu faire ici un Allemand entièrement étranger à nos traditions?

Cet échafaudage d'erreurs étonne. Mais tout s'explique par l'intérêt de la cause à défendre. Venger la cathédrale de Cologne, la remettre au premier rang, persuader à la France et au monde qu'elle est l'original et Amiens la copie, quelle magnifique entreprise ! La science allemande, on le voit, ne recule devant rien quand il s'agit de la gloire de l'Allemagne. On est surpris de rencontrer chez l'homme qui a peut-être le plus franchement reconnu la priorité de l'art français, une pareille défaillance du sens critique : l'amour-propre national a été le plus fort.

L'architecte de Cologne venait d'Amiens; celui de Wimpfen-in-Thal venait de Paris. La vieille ville de Wimpfen, qui conserve encore les ruines d'un palais des Hohenstaufen, est située dans la haute vallée du Neckar. Dans la ville basse s'élève une église gothique du XIIIe siècle. Un document nous donne sur l'architecte de l'église de Wimpfen un détail du plus vif intérêt : « Le prêtre Richard, dit ce document, ayant mandé un maître d'œuvre, fort habile architecte, qui venait d'arriver de Paris, lui fit élever dans le style français une église en pierres de taille[1]. » Texte précieux, parce qu'il nous apprend que l'architecte de Wimpfen s'était formé en France, mais plus précieux encore parce qu'il donne à l'architecture gothique son véritable nom : « le style français ». L'église de Wimpfen fut commencée en 1269. Chose curieuse, elle ne rappelle en rien, au moins à l'intérieur, les monuments de la région parisienne. C'est un édifice d'un gothique sobre, sévère, archaïque. On est frappé par l'étroitesse des fenêtres et par la nudité de la nef sans triforium. Il n'y a qu'en Bourgogne qu'on

1. *Præpositus Richardus... accito peritissimo in architectoria arte latomo, qui tunc noviter de villa Parisiensi e partibus veneral Franciæ, opere francigeno, basilicam ex sectis lapidibus construi jubet.*

puisse trouver en plein XIIIe siècle des églises de ce caractère. L'étude de cette nef de Wimpfen déconcerte d'abord : on ne sait comment accorder le monument avec le texte. Mais que l'on sorte par le transept, on aura devant soi la preuve de la véracité du document. Tous les détails de la façade du transept sont empruntés à Notre-Dame de Paris. L'artiste a pris pour thème la Porte Rouge de Notre-Dame avec la grande fenêtre qui s'ouvre au-dessus. Mais il s'est inspiré aussi du portail du transept voisin. Il a reproduit très exactement (en modifiant seulement les proportions) les trois niches surmontées d'un gâble et de deux pinacles qui flanquent de chaque côté le portail du transept de Notre-Dame. On retrouve jusqu'au trèfle qui décore le triangle du gâble. Il est donc bien vrai que l'architecte de Wimpfen venait de Paris. Comment a-t-il pu, lui qui avait eu sous les yeux tant de beaux modèles, qui conservait dans ses cartons tant d'excellents dessins, concevoir une nef aussi austère? Seules des raisons d'économie peuvent expliquer cette singularité.

Ces influences de la région parisienne, nous allons les retrouver dans une cathédrale que l'Allemagne croit sienne, mais qui est presque toute française : la cathédrale de Strasbourg.

Jamais ni les Allemands ni les Français n'ont parlé avec sang-froid de cette cathédrale de Strasbourg, placée comme une pierre milliaire à la limite de deux mondes. « Sublime caverne de Dieu, dit Michelet, flèche divine. » « Église plus émouvante que les forêts, la montagne et les solitudes », dit Görres. « Fleur de la mysticité allemande », dit Kraus. On sent que la haute flèche est l'enjeu d'une terrible guerre que deux races se livrent depuis des siècles.

Les Allemands ont tout fait pour persuader aux autres et pour se persuader à eux-mêmes que la cathédrale de Strasbourg était entièrement allemande. Grâce à eux, un maître dont nous ne savons presque rien, Erwin, est devenu le maître des maîtres, le plus grand architecte du moyen âge. Ils lui ont tout attribué, la nef aussi bien que la façade. Sur la foi d'une inscription apocryphe, ils l'ont fait naître à Steinbach, village du grand-duché de Bade, où ils lui ont élevé une statue. Les origines allemandes de la cathédrale de Strasbourg se trouvaient ainsi définitivement établies.

Les Français accueillirent ces idées avec leur candeur ordinaire. Il semblait à nos romantiques que la cathédrale de Strasbourg serait bien plus mystérieuse si elle était allemande. En 1840, nous élevâmes devant le portail du midi deux statues, l'une à Erwin, l'autre à sa prétendue fille Sabine. Nous acceptions donc la légende qui attribuait à Sabine une partie de la statuaire du portail méridional. Le maillet à la main, la tête levée, la jeune Allemande cherche l'inspiration dans le ciel. Nous proclamions ainsi que la cathédrale de Strasbourg était la fleur du génie germanique. Nous nous trompions une fois de plus, et nous ne savions pas reconnaître ce qui nous appartient.

La cathédrale de Strasbourg est l'œuvre de plusieurs siècles. L'abside et le chœur commencés vers 1176 sont encore entièrement romans. Cette abside et ce chœur, qui dominent la nef comme une scène préparée pour le drame, ont une antique majesté. Une coupole s'élève au-dessus du chœur. Dans les deux bras du transept l'art gothique apparaît : timide au bras du nord, déjà savant au bras du sud. Étudié avec attention, ce bras méridional du transept nous apprend à quelle école le maître de Strasbourg s'était formé. Il venait de Chartres. Un admirable pilier, appelé le pilier des Anges, divise cette partie du transept en deux nefs : les statues s'étagent sur les quatre faces du pilier. Un pilier ainsi conçu a son modèle au porche nord de la cathédrale de Chartres ; c'est à Chartres aussi que se trouvent les statues drapées de tuniques aux plis serrés qui ont été imitées par les sculpteurs de Strasbourg. Ils ont copié jusqu'à la forme du dais qui les surmonte. Il y a d'autres souvenirs de Chartres dans ce transept de Strasbourg. C'est de Chartres que viennent ces fenêtres dont le meneau encore rudimentaire est fait, non d'une colonnette, mais d'assises de maçonnerie. C'est la façade occidentale de Chartres que rappelle avec ses roses et ses fenêtres la façade méridionale du transept. Ainsi, vers 1240, la cathédrale de Strasbourg devient toute française.

Le transept terminé, la nef fut commencée en 1250. L'architecte inconnu qui en donna le plan s'inspira d'un monument plus récent que la cathédrale de Chartres : l'église de Saint-Denis. Il y avait à peine quatre-vingts ans que la belle église

de Suger, le premier des grands monuments gothiques, était terminée, et déjà elle semblait trop étroite. Il fallait de l'espace pour les tombeaux des rois. Saint Louis avait résolu d'en élever à ceux de ses prédécesseurs qui n'en avaient pas encore. Il voulait qu'on pût avoir tout le passé de la France sous les yeux. Il n'hésita donc pas à faire abattre la nef de Saint-Denis pour la faire reconstruire plus vaste. Les travaux commençèrent en 1231 et la direction en fut confiée à un des plus grands architectes du XIIIe siècle, Pierre de Montereau. C'est lui qui éleva la chapelle de la Vierge et le réfectoire de Saint-Germain-des-Prés, chefs-d'œuvre que la Révolution a détruits. C'est peut-être à lui qu'il faut attribuer la Sainte-Chapelle de Paris et la charmante chapelle, si gracieusement ajourée, du château de Saint-Germain-en-Laye. Pierre de Montereau, né aux confins de la Champagne et de la Bourgogne, apporta à Paris quelques pratiques qui n'étaient pas celles de l'Ile-de-France. Il y a à Saint-Denis un passage courant au niveau des fenêtres des bas-côtés; le soubassement qui porte ce chemin de ronde et les piliers derrière lesquels il passe se trouvent reportés un peu en avant des fenêtres. C'est une disposition inconnue dans le domaine royal, mais fréquente dans la région bourguignonne et dans la région champenoise.

Mais Pierre de Montereau est avant tout un créateur. La nef de Saint-Denis séduit peu aujourd'hui. De tristes vitraux modernes, sans goût et sans harmonie, lui ont enlevé une partie de sa beauté. On regarde peu cette nef, et l'on a tort, car son étude attentive révèle le génie le plus fin. Le triforium qui n'était jusque-là qu'une arcature appliquée sur le nu d'un mur et qui mettait une ligne d'ombre sous les fenêtres, s'éclaire tout d'un coup à Saint-Denis. Le mur s'évide par derrière et le triforium devient une galerie vitrée. L'ombre du triforium se métamorphose en lumière. Nous sommes au moment où s'éveille la passion de la lumière, de cette lumière pleine de rêve du vitrail. Les architectes aspireront tout à l'heure à bâtir des églises transparentes, immatérielles, où la pierre n'est plus que le léger filigrane qui sertit les vitraux. Pierre de Montereau est le premier en date de ces architectes-poètes. Il essaie à Saint-Denis ce qu'il va réaliser à Saint-Germain-des Prés et peut-être à la Sainte-Chapelle. Le triforium trans-

parent créé par Pierre de Montereau sera bientôt imité dans toute la France du Nord.

Ce n'est pas tout. Personne, avant Pierre de Montereau, n'avait marqué aussi nettement le mouvement ascendant des lignes. Les colonnettes qui portent les nervures de la voûte, au lieu de s'arrêter sur le chapiteau du pilier, descendent toutes jusqu'au bas. De la voûte au sol les lignes verticales sont ininterrompues. Le pilier lui-même devient un faisceau de colonnettes ascendantes. Cela ne lui suffit pas encore. Les trois meneaux de chaque fenêtre se prolongent, descendent beaucoup plus bas que la fenêtre elle-même, et viennent former les trois divisions du triforium. Ainsi dans cette nef, les lignes verticales dominent ; elles attirent en haut le regard, obligent la pensée à monter. A tous ces traits, Pierre de Montereau se révèle comme un des grands novateurs du moyen âge [1]. C'est à Saint-Denis que naît l'architecture de la seconde partie du XIIIe siècle, celle qui s'associe au nom de saint Louis.

C'est sans aucun doute sous les ordres de Pierre de Montereau que l'architecte de Strasbourg avait fait ses premières armes. Il avait vivement senti l'originalité de la nef de Saint-Denis. Aussi, quand il revint à Strasbourg, et qu'on lui demanda en 1250 de refaire la nef de la cathédrale, jugea-t-il qu'il ne pouvait mieux faire que d'imiter la nef de Saint-Denis.

L'imitation est, en effet, littérale. Nous retrouvons à Strasbourg toutes les particularités que nous avons signalées à Saint-Denis. Dans la nef le triforium vitré, les colonnettes descendant de la voûte jusqu'au sol, le pilier transformé en un faisceau ; dans les bas-côtés le chemin de ronde passant devant les fenêtres, le soubassement décoré d'arcatures : on voit que l'architecte de Strasbourg est un élève respectueux du maître. Il ne s'est permis que des modifications insignifiantes. Les roses des fenêtres, au lieu d'être imitées de Saint-Denis, sont imitées de la Sainte-Chapelle. D'autre part, les meneaux des fenêtres, au lieu de descendre sans arrêt jusqu'au bas du triforium, sont coupés par une monture horizontale. Le mouvement ascendant des lignes s'en trouve contrarié.

1. Je ne parle pas des roses si originales des transepts, qui annoncent celles de Notre-Dame de Paris.

Le maître de Strasbourg, si remarquable qu'il puisse être, n'avait pas le subtil génie de Pierre de Montereau.

La nef de Strasbourg est donc une imitation de la nef de Saint-Denis. Les archéologues allemands, eux-mêmes, ont été à la longue, obligés de confesser la vérité. Mais cet aveu ne les embarrasse pas. La nef de Strasbourg, est, disent-ils, il est vrai, l'imitation d'un original français, mais elle est d'un sentiment tout allemand. Les proportions n'en sont pas françaises. En France, les nefs s'élèvent à une hauteur démesurée, mais elles sont étroites : elles semblent comprimées pour jaillir plus haut. Rien de pareil à Strasbourg : la nef est large et d'une hauteur modérée. L'âme ne se sent pas arrachée à la terre, mais, dans cet espace si heureusement mesuré, elle trouve la sécurité et goûte la paix. C'est à cette possession de soi-même que se reconnaît le génie allemand.

On ne peut nier que la nef de Strasbourg n'ait une physionomie particulière. Il est vrai que les proportions n'en sont pas tout à fait celles des nefs françaises. Mais les raisons de cette dissemblance sont très faciles à découvrir. La largeur de la nef, insolite au XIIIe siècle, était donnée par la largeur de l'abside romane construite au XIIe siècle, en un temps où le sentiment des proportions était différent. Quant à la hauteur de la nef elle était strictement limitée. Elle ne pouvait s'élever davantage sans masquer tout à fait au dehors la belle tour polygonale qui s'élève au-dessus de la croisée du transept. Elle l'entame déjà et lui enlève quelque chose de sa grâce. L'architecte de Strasbourg n'était donc pas libre : les dimensions de sa nef lui étaient imposées. Son habileté a été de faire de cette nécessité une beauté. Ce n'est pas le génie germanique, on le voit, qui a déterminé les proportions de la nef de Strasbourg.

Arrivons maintenant à cette fameuse façade qu'on proclame le chef-d'œuvre d'Erwin, c'est-à-dire de l'art allemand.

La façade de la cathédrale de Strasbourg n'est pas une œuvre d'un seul jet ; plusieurs architectes y ont travaillé et les parties hautes sont en désaccord avec le projet primitif.

La pensée première reste néanmoins très clairement exprimée. Cette façade a été conçue par un architecte qui revenait

de Paris et qui avait voué à Notre-Dame une profonde admiration. Rien ne lui semblait plus grandement conçu que ces lignes horizontales coupées par de puissants contreforts verticaux qui accusent si clairement les divisions. Rien ne lui semblait plus heureusement placé que cette magnifique rose qui donne un centre à la façade. Voilà le modèle qu'il imita : il en reproduisit jusqu'aux archaïsmes. A Notre-Dame de Paris les portails sont encore au ras de la façade. A Laon, au contraire, les trois portails sont jetés en avant, forment trois porches et ont chacun leur toiture. Le type de Laon l'emporta : il transformait les portails en arcs de triomphe et permettait de multiplier les statues. Tels sont les portails d'Amiens, de Reims, de Bourges. A Chartres, les portails avaient été conçus comme à Paris, mais plus tard on jeta en avant de grands baldaquins de pierre couverts de statues. L'architecte de Strasbourg n'ignorait sans doute pas ces progrès : il n'en resta pas moins fidèle à son modèle. Il ne fit point avancer ses portails, et, comme à Notre-Dame, les contreforts seuls font une saillie sur la façade.

Si les grandes lignes de la façade de Strasbourg sont celles de Notre-Dame, les détails sont différents [1]. Rien de plus naturel. La façade de Notre-Dame a été commencée vers 1200, celle de Strasbourg en 1277. La façade de Strasbourg est donc d'un style plus avancé ; elle nous apparaît beaucoup moins simple, enrichie d'une foule d'ornements nouveaux. Or, chose curieuse, plusieurs de ces embellissements viennent encore de Notre-Dame, non plus, cette fois, de la façade principale, mais des façades plus récentes des transepts. On sait que Jean de Chelles agrandit les transepts de Notre-Dame en 1258. Les portails de ces deux transepts, presque pareils, sont d'une richesse dont il n'y avait pas encore d'exemple. Le motif principal est une admirable rose ; la pierre légère comme un filigrane d'orfèvrerie semble n'être plus que la monture des saphirs et des émeraudes du vitrail. Cette rose flanquée de gracieux petits cercles et inscrite dans un carré est une des

1. Parmi les anciens projets de façade qui se conservent à Strasbourg, il en est un où l'imitation de Notre-Dame est encore mieux marquée. On voit, sous la rose, une galerie qui rappelle la galerie des rois de Notre-Dame, et, au-dessus de la rose, de légères arcades avec pinacles qui tiennent la place du charmant pont suspendu de Notre-Dame de Paris.

créations les plus parfaites du moyen âge. Une galerie à claire-voie que des arcatures prolongent ajoute encore à sa richesse.

Quant au portail lui-même il n'a plus la simplicité d'autrefois, qui dans le voisinage de l'éblouissante rose, eût semblé pauvreté. Un haut gâble découpé le surmonte, des pinacles le flanquent. Deux belles arcades décorées elles-mêmes de gâbles l'agrandissent et donnent de loin l'illusion d'une façade à trois portails. Il n'y a pas jusqu'aux contreforts qui ne soient décorés d'arcades, de gâbles et de pinacles. Nous entrons dans un âge nouveau où il semble que ce soit une honte pour un architecte de laisser voir la nudité des murs.

C'est à ces deux transepts de Notre-Dame que l'architecte de Strasbourg emprunta les détails de sa façade.

Nous reconnaissons d'abord la grande rose, flanquée de petits cercles et encadrée dans un carré. Elle serait tout à fait semblable à celle de Paris, si un ornement nouveau, une légère guipure, n'était suspendu à sa roue. Aux portails nous retrouvons les gâbles aigus que des cercles ajourent. Aux côtés des portails, sur les contreforts, nous voyons reparaître les arcades surmontées de gâbles de Notre-Dame. Comme à Paris, des arcatures s'étagent entre le portail et la rose. L'imitation est frappante. La façade de Strasbourg, c'est la façade de Notre-Dame de Paris à laquelle on aurait appliqué le décor de ses transepts.

Cette façade a pourtant quelque chose d'étrangement original. A la riche fantaisie de Jean de Chelles, l'architecte de Strasbourg a amalgamé son rêve. Il a jeté en avant du mur, en avant des fenêtres une claire-voie de meneaux démesurés. On dirait les nerfs tendus d'une immense harpe. Il semble qu'au moindre souffle toute la cathédrale va vibrer. Nous franchissons ici les limites de l'art ; l'architecture a l'air de vouloir se dissoudre en musique.

Qui a imaginé cette étrange fantaisie? Est-ce Erwin, comme le veulent les Allemands? Nous l'ignorons. D'Erwin nous ne savons que deux choses certaines, qu'il travailla en 1316 à la chapelle de la Vierge et qu'il mourut en 1318. Nous ignorons même quel âge il avait au moment de sa mort, de sorte qu'il nous est impossible de savoir s'il est réellement l'auteur d'une façade dont la première pierre fut posée en 1277.

Cette fantaisie de l'architecte de Strasbourg n'est pas française assurément, mais elle n'est pas allemande non plus. L'Allemagne ne nous offre rien de semblable avant cette date. C'est une création isolée.

On voit que la façade de la cathédrale de Strasbourg n'est pas plus germanique que sa nef. A quoi donc se réduit la part de l'Allemagne? A l'étage de la tour du nord qui porte la flèche et à la flèche elle-même. La tour du nord fut achevée par le Souabe Ulrich d'Ensingen au commencement du XVe siècle, et la flèche élevée de 1419 à 1439 par Jean Hültz de Cologne. C'est la partie la plus célèbre de la cathédrale de Strasbourg et c'est la moins belle. Viollet-le-Duc, qui n'est pas suspect, car il écrivait avant la guerre de 1870 et il n'avait aucun préjugé contre l'art allemand, a porté sur la flèche de Strasbourg ce jugement sévère : « C'est une œuvre manquée, d'une exécution médiocre [1]. » Il rend d'ailleurs hommage à la science de l'architecte et à son prodigieux effort. Peut-être pourrait-on ajouter qu'on retrouve dans cette étrange conception quelques-uns des traits les plus frappants du génie allemand : goût du colossal, complication infinie, profond savoir qui s'applique avec une patience inlassable, mais qui ne sait faire naître ni la clarté, ni la beauté.

VII

Ainsi, pendant tout le XIIIe siècle, l'Allemagne n'a su qu'imiter ce qui se faisait en France. Nous sommes loin d'avoir passé en revue toutes ces imitations; nous n'avons signalé que les plus frappantes.

Nous voici maintenant au XIVe, au XVe siècles. Instruite par la France, l'Allemagne va enfin pouvoir être elle-même, montrer ce qu'elle sait faire. C'est en effet à la fin du moyen âge que les peuples de l'Europe donnèrent un caractère national à cette architecture gothique qu'ils avaient reçue de nous. L'Angleterre crée le style perpendiculaire et sa féerique voûte

1. *Dictionnaire de l'Architecture*, tome V, p. 442.

en éventail, charmante comme une fantaisie de Shakespeare. Rien ne ressemble moins à un monument français que la chapelle d'Henri VII à Westminster. L'Italie ne crée rien, mais elle transforme si profondément l'architecture française qu'elle la rend méconnaissable. Dans ses églises gothiques, on pressent déjà le génie de la Renaissance. On y reconnaît le goût inné des Italiens pour les vastes espaces, leur préférence marquée pour les lignes horizontales. Leur canon des proportions est exactement le contraire du nôtre : leurs nefs sont larges et d'une élévation modérée, les nôtres sont étroites et hautes. Fils de l'Antiquité, les Italiens, malgré la diversité des apparences, n'ont eu qu'une architecture. L'Espagne, elle aussi, met sur l'architecture gothique l'empreinte de son fier génie. Elle bâtit une église dans l'église : le chœur fermé de murs, descend jusqu'au milieu de la nef. Elle élève, au-dessus des voûtes, une lanterne à jour, le *cimborio*. Aux chapelles anciennes, elle ajoute des chapelles nouvelles, toujours plus grandes, toujours plus riches. Mais surtout, elle décore l'église avec une splendeur qui exalte l'imagination. Les façades avec leurs grands écussons, les retables d'autel qui montent jusqu'à la voûte et que l'or de l'Amérique fait étinceler, les clôtures du chœur chargées de statues, les stalles qui racontent la prise de Grenade sont l'image même de la grande Espagne des Rois Catholiques.

Que fait cependant l'Allemagne? Non seulement elle ne crée rien de nouveau, mais elle laisse tout s'appauvrir entre ses mains. Ce n'est pas nous qui parlons ainsi, c'est le plus connu des archéologues allemands. Écoutons-le : « L'Allemagne, dit-il, n'avait presque pas participé au printemps et à l'été de l'art gothique, mais elle eut un long automne. Elle a beaucoup construit alors, et, par le nombre des monuments, elle tient le premier rang. Malheureusement l'art gothique allemand de la fin du moyen âge ne s'élève pas une seule fois à la hauteur où ce même art s'élève encore en France, en Angleterre, en Espagne. L'art gothique allemand est marqué alors d'un invincible caractère de médiocrité et de trivialité[1]. » C'est que l'art allemand n'a plus les grands modèles d'autre-

1. Dehio und Bezold, *die kirchliche Baukunst des Abendlandes*, tome II, p. 315

fois : il prétend se suffire à lui-même. En Allemagne, l'art du xve siècle n'est plus l'art des souverains ou des évêques, mais l'art de la bourgeoisie. C'est la bourgeoisie enrichie par le commerce qui fait bâtir les églises paroissiales et les chapelles, et elle s'y reflète comme dans un miroir. Dehio, d'un mot cruel pour ses compatriotes, caractérise cet art : « Il a, dit-il, une platitude qui n'est qu'à nous, « *hausbackene Plattheit* » — cette platitude nationale que les Allemands eux-mêmes sentent et dont ils souffrent. C'est de cet art-là que Gœthe se disait délivré quand il vit l'Italie.

Ce qui caractérise cette architecture allemande du xve siècle, c'est l'extrême simplification. Le type qui l'emporte est le moins compliqué de tous, celui des *Hallenkirchen* à trois nefs d'égale hauteur. Point de transept, point de déambulatoire ; des formes sèches qui semblent prédestinées au culte luthérien. La seule fantaisie de ces froides églises est la voûte en réseau ou en étoile. Mais, cette voûte même, l'Allemagne ne l'a pas inventée : elle l'a reçue de l'Angleterre. Elle apparaît pour la première fois dans le domaine des chevaliers teutoniques et à Sainte-Marie de Lübeck, c'est-à-dire dans des régions maritimes que le commerce unissait à l'Angleterre. Là encore les architectes allemands se montrent très inférieurs à leurs maîtres : « Si l'on compare la voûte de l'Allemagne avec celle de l'Angleterre, la comparaison n'est guère favorable aux Allemands. Les nervures sont plus maigres, elles se détachent moins du fond, et les belles clefs, qui donnent tant de richesse aux voûtes anglaises, n'existent pas. Quand on ne connaît ces voûtes que par l'Allemagne, on ne peut se douter à quelle force, à quelle plénitude, à quelle magnificence d'expression elles peuvent atteindre [1]. »

Nous n'insisterons pas davantage. Voilà ce que devint l'architecture du « peuple élu » quand il fut livré à son génie.

Ainsi s'écroulent les vieilles légendes. L'Allemagne avait voulu nous faire croire au génie de l'architecte et du tailleur de pierres allemands. Elle nous le montrait, ce poétique compagnon, s'en allant, le bâton à la main, à travers la Franconie et la Bavière. Il allait de la loge de Wurtzbourg à la loge de

1. Dehio und Bezold, tome II, p. 323.

Ratisbonne. Il marchait en contemplant le ciel. Il s'arrêtait dans la forêt pour boire à la source, écouter la cloche, prier aux chapelles de Notre-Dame, admirer les fleurs. Il amassait dans son cœur un trésor. C'est de cette poésie que l'église allemande était faite. Elle était mystérieuse comme la forêt ; ses vitraux avaient la couleur de la source et la couleur du ciel ; ses chapiteaux portaient une couronne faite avec les fleurs du chemin.

Tout cela n'était que mensonge. L'artiste allemand n'a jamais su créer, il n'a su que copier. Il n'a inventé aucune des formes, aucun des ornements de son église. Le poète, le contemplateur, le créateur, ce n'est pas l'Allemand, c'est le Français, c'est lui qui a su faire passer dans ses œuvres la religieuse beauté du monde.

Quand on entend l'Allemagne faire valoir « ses droits » sur l'art gothique, on croit entendre le Numide, qui a bâti un temple et un portique dans sa ville d'Afrique, se vanter d'avoir créé l'art grec. L'artiste allemand c'est l'honnête maître chanteur de Nuremberg : il connaît toutes les règles de l'art, la grammaire, la syntaxe, la versification ; il ne lui manque qu'une petite chose : le génie.

ÉMILE MÂLE

BONNE VIEILLE ANNA[1]

VIII

On était au matin du vendredi, troisième jour de la guerre, et Mrs Otway, avec un soupir d'impatience, laissa glisser le journal qu'elle tenait à la main.

Assise près de la fenêtre, dans son charmant petit salon, ses yeux discernaient, en tête d'une des colonnes et en énormes caractères, la manchette suivante :

MOBILISATION DE LA FLOTTE
COMMENT LES MARINS DE LA RÉSERVE ONT REÇU LA NOUVELLE
NOS MEILLEURS VŒUX A NOS BRAVES MARINS !

En tête d'une des autres colonnes, en moins gros caractères, on lisait :

DÉFAITE DES ALLEMANDS A LIÉGE
Déroute complète.
LES ALLEMANDS REPOUSSÉS SUR TOUS LES POINTS

Enfin, une autre colonne annonçait en petites lettres :

On signale des cruautés allemandes en Belgique.

Elle leva les yeux et son regard parcourut l'enclos verdoyant où l'admirable cathédrale resplendissait comme un diamant entouré d'émeraudes. Quelle belle journée, et combien ce spectacle était reposant !

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1916.

Pourtant, la vie quotidienne commençait à se compliquer ; le manque d'argent se faisait sentir presque partout. Rose venait de sortir avec un chèque que sa mère lui avait remis, espérant le faire escompter chez un de leurs fournisseurs, car les espèces devenaient rares à la maison.

Depuis trois jours, le major Guthrie, qui demeurait rarement plus de trente-six heures sans se montrer à Trellis House, brillait par son absence, et n'avait même pas écrit une ligne pour s'excuser. Mrs Otway s'étonnait du vide singulier que lui causait la disparition de son vieil ami. Après que la première journée de guerre, puis la seconde se furent écoulées sans qu'elle reçût du major la moindre visite, ni le plus petit mot, elle finit par se sentir négligée.

Le major Guthrie était un de ces Anglais si nombreux qui s'expriment cent fois mieux par lettre que de vive voix. Mrs Otway n'avait aucune peine à avoir le premier mot et le dernier dans leurs amicales discussions. Il prenait sa revanche la plume à la main et ses lettres ne manquaient ni d'esprit ni même d'éloquence. Cependant, après les avoir lues, après avoir souri affectueusement, Mrs Otway en déchirait invariablement les pages, et jetait les morceaux au panier.

Oui, cette amitié entre elle et le major Guthrie, peut-être un peu en dehors des strictes convenances mondaines, était un des charmes de sa paisible existence.

Cependant, la bonne vieille Anna, en travaillant au crochet dans sa cuisine, ne pouvait détacher sa pensée du Vaterland ; elle s'absorbait dans son anxiété pour Minna et Willi dans leur petit appartement de Berlin.

Elle venait d'achever la lecture d'un hebdomadaire illustré qu'elle achetait régulièrement depuis longtemps. On brûlait les journaux de ces dames pour allumer les feux, mais elle collectionnait le sien soigneusement. Chose curieuse, le numéro de cette semaine gisait par terre tout froissé, comme par colère. C'est qu'Anna venait de lire au haut de la première page :

SUCCÈS FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE !
Un régiment de dragons allemands détruit !
1 000 PRISONNIERS ALLEMANDS EN ALSACE !

D'ordinaire, Anna se contentait de regarder les gravures, le texte l'intéressant d'autant moins qu'elle ne lisait l'anglais qu'avec peine. Mais ce matin-là, elle l'avait à peine reçu que le garçon boucher, entrant en coup de vent, lui avait dit :

— Eh ! bien, m'ame Bauer, il paraît que vos amis ont attrapé une tripotée ; ils ne l'ont pas volée, pour sûr.

Elle ne l'avait pas du tout compris ; aussi le déjeuner de ces dames desservi et sa vaisselle lavée, avait-elle cherché l'explication dans son journal. Elle avait d'abord admiré, les larmes aux yeux, le portrait d'un marin anglais prenant congé des siens et serrant un bébé dans ses bras. Le pauvre homme ! Il était bien à plaindre, car les Allemands ne le laisseraient sûrement pas revenir auprès de ses enfants. Et c'est alors qu'elle avait péniblement déchiffré cette affreuse, cette incroyable nouvelle d'une défaite allemande ! Un régiment de dragons détruit ! Justement, en 70, son père avait servi dans les dragons...

En vérité, maîtresse et servante étaient bien tourmentées en ce troisième jour de guerre.

Pour Mrs Otway, un ennui d'importance secondaire venait se greffer sur ses préoccupations plus graves. L'argent comptant manquait à la maison. Les banques restant fermées après le congé de vingt-quatre heures annuel, les gros fournisseurs n'avaient pas envoyé leur relevé hebdomadaire ; mais les petites gens, moins argentés, avaient dû demander par lettre un réglement immédiat. Que c'était vexant d'être ainsi presque sans un shilling en poche ! Pareille chose ne lui était jamais arrivée de sa vie.

Soudain, elle songea à James Hayley dont la visite était annoncée pour le lendemain. Lui, fonctionnaire important, n'aurait aucune peine à escompter à Londres un chèque de sa cousine. Aussi, s'asseyant à son petit bureau, Mrs Otway écrivit un chèque de vingt livres et le mit sous enveloppe avec quelques lignes à l'adresse du diplomate.

Comme la plupart des sujets de Sa Majesté, la veuve avait une confiance absolue dans l'influence de tout employé de ministère. D'ailleurs, il ne s'agissait que de vingt livres et le Doyen avait dit que les banques seraient sûrement rouvertes le lundi suivant. Seulement voilà, le bon Doyen n'était pas

infaillible. N'avait-il pas répété depuis des mois, d'accord avec elle, d'ailleurs, que jamais, *jamais*, l'Allemagne ne songerait à attaquer ses paisibles voisins?

Elle relut la lettre qu'elle venait d'écrire :

« Mon cher James,

» Inclus je vous envoie un chèque à votre ordre de la somme de vingt livres. Vous seriez bien gentil d'en toucher le montant pour moi et de me l'apporter tout en or, si possible, ou du moins la moitié, le reste en argent. Ici, les gens n'ont pas l'air de vouloir prendre des chèques en paiement, et quelques-uns de mes fournisseurs ont vraiment besoin d'être payés.

» Merci de ce petit service qui ne vous causera pas trop d'embarras, j'espère. A demain ; Rose et moi, nous comptons apprendre par vous bien des nouvelles intéressantes.

» Votre tante affectionnée,

» MARY OTWAY »

James Hayley l'avait toujours appelée « tante » bien qu'il ne fût en réalité que le fils d'une cousine germaine.

Mrs Otway mit la lettre sous enveloppe, plia et rangea les journaux dispersés sur le parquet, pour que la pauvre Anna ne vît pas les en-têtes flamboyants qui annonçaient la défaite allemande. Elle se disposait à aller mettre elle-même sa lettre à la poste, lorsqu'elle entendit la porte grillée du jardin s'ouvrir et se fermer. Non, ce n'était pas Rose, car presque aussitôt le marteau et la sonnette de la porte d'entrée retentissaient en même temps.

Ce double avertissement avait quelque chose de familier et d'évidemment agréable, car Mrs Otway avec un sourire satisfait traversa le hall et rentra dans son salon. C'était son premier sourire de la journée.

La porte s'ouvrit et d'une voix bourrue la vieille bonne annonça :

— Monsieur le major Guthrie.

— Je commençais à croire que je ne vous verrais jamais plus, — dit Mrs Otway avec un sourire de chaude bienvenue qui causa à son visiteur un visible sentiment de plaisir et de surprise.

Il s'attendait à la trouver tout anxieuse, désorientée, maussade peut-être à cause de cette catastrophe dont elle avait nié obstinément la possiblité.

Elle lui serra la main, mais avant sa première question, le major dit :

— Je viens vous faire mes adieux, chère madame, je reçois à l'instant mon ordre de route.

Et ses yeux bleu foncé, la seule beauté qu'il eût héritée de sa mère, brillèrent d'une lueur qu'elle ne leur avait jamais connue.

— Je ne... je ne vous comprends pas, — balbutia-t-elle.

Son étonnement n'était pas feint. N'avait-il pas quitté l'armée depuis cinq ans, et le Doyen n'avait-il pas ajouté le matin même que l'Angleterre n'enverrait pas de troupes sur le continent, son rôle étant uniquement sur la mer? Le vénérable ecclésiastique tenait cette information d'un ami intime, un Allemand naturalisé, habitant Londres où il professait la théologie naturelle.

Le major, baissant la voix, reprit :

— Je n'ai reçu mon télégramme qu'il y a une heure à peine. Je croyais que vous saviez que j'appartiens à cette partie de la réserve comprise dans le *Corps expéditionnaire.*

— Comment ! Le Corps expéditionnaire? — s'écria-t-elle stupéfaite. — Vous ne m'aviez jamais dit qu'il existât.

Oh ! la guerre possible vous intéressait si peu, — fit le major souriant avec indulgence.

Elle se rappela combien elle s'était montrée indifférente aux choses militaires, et comme elle l'avait presque constamment entretenu de ses petites affaires à elle, et bien rarement des siennes.

— D'ailleurs, — ajouta-t-il, — c'est encore presque un secret, ce que je viens de vous dire. Voilà une des raisons qui m'ont tenu éloigné. Et puis je sentais que je ne pouvais quitter un instant mon chez-moi... J'attendais ce télégramme avec une telle anxiété que j'en suis encore tout bouleversé. Enfin, je ne voulais parler de tout cela à personne. Les rumeurs qui circulaient étaient si absurdes! On déclarait que le Gouvernement n'enverrait pas de troupes sur le continent, qu'il n'y en

avait pas de disponibles, que les moyens de transport faisaient défaut, et patati et patata. Enfin, je dois me présenter ce soir à mon colonel, et, si Dieu veut, dans trois ou quatre jours je serai en France et, dans une semaine au plus, en Belgique.

Silencieusement Mrs Otway le regardait, trop saisie pour pouvoir prononcer un mot. Une armée anglaise en France ! Et bientôt en Belgique ! Quelle incroyable nouvelle ! Elle se sentait à la fois accablée et curieusement surexcitée.

Le major Guthrie, certainement très surexcité lui-même, ne ressentait qu'une triomphante confiance, une joie qui l'envahissait.

— Je pensais bien que vous sympathiseriez avec moi, — dit-il

— Votre mère, — dit Mrs Otway, — comment a-t-elle pris l'annonce de votre départ?

— Ma mère? — Et la franche et honnête figure du major s'assombrit. — Je ne lui ai rien dit encore à ce sujet. Avant de quitter la maison, je lui écrirai quelques lignes annonçant que je suis appelé à Londres pour affaires, et ce billet ne lui sera remis qu'après mon départ. Puis la nouvelle de l'expédition une fois publique, je lui déclarerai la vérité toute entière. Je me rappelle combien mon départ pour l'Afrique du Sud l'avait impressionnée autrefois. Vous ne savez sans doute pas que l'homme qu'elle avait dû épouser est mort en Crimée?

Il se fit un nouveau silence, qu'il interrompit en demandant :

— Et miss Rose? N'aurai-je pas l'occasion de lui faire mes adieux? Est-elle à la maison?

— Non, elle est sortie à cause d'une petite affaire pour moi. Elle doit toucher un chèque ou plutôt essayer de le toucher. Est-ce que vous n'avez pas eu des difficultés pour passer des chèques cette semaine, major Guthrie?

— Je n'en ai pas eu besoin, — répondit l'officier, — j'ai toujours conservé pas mal d'argent à la maison et j'en suis bien content aujourd'hui. Ma mère qui était seule au courant de cette habitude me disait souvent que nous offririons une belle proie aux cambrioleurs. Même sur moi, je porte une assez forte somme...

Il regarda Mrs Otway d'un air à demi interrogateur.

— Alors, pourrais-je vous demander de m'avancer le montant d'un chèque, — dit-elle en rougissant un peu, car c'était bien la première fois qu'elle sollicitait de lui un service quelconque, étant extrêmement fière et timide en matière d'argent.

— Je suis tout à votre service, — s'écria le major. — J'allais justement...

Debout devant son bureau elle déchira l'enveloppe de la lettre au cousin Hayley. Elle en retira le chèque et le lui tendit.

— Puis-je vraiment vous demander ces vingt livres?

— Mais certainement, à l'instant même. Par parenthèse, vous n'attendez pas miss Rose tout de suite?

— Guère avant une heure. Elle vient à peine de sortir.

Il était encore debout, et Mrs Otway s'aperçut soudain qu'elle avait oublié de lui offrir un siège.

— Mais asseyez-vous donc, — lui dit-elle avec quelque confusion.

Chose curieuse, depuis quelques instants, il lui semblait que son sentiment sur cet ami, si complaisant, si courtois, avait radicalement changé. Elle cessait de le considérer avec une indulgence un peu dédaigneuse comme un oisif aimable, distingué, un peu trop esclave des caprices maternels, n'ayant jamais rien fait d'utile dans sa vie, sauf un an ou deux de campagne dans le Sud-Africain. Aujourd'hui il se révélait prêt à affronter des dangers très proches, très certains, et, ajoutait-elle avec un frisson, peut-être mortels. Le fait seul que le major Guthrie et son régiment fouleraient dans quelques heures le sol de la France avait en un instant rendu pour elle la guerre palpable et poignante.

Ils s'assirent tous deux, et alors elle lui dit, avec une légère affectation d'enjouement, car il lui en coûtait d'avouer son erreur si absolue sur la question qui les avait longtemps divisés :

— Vous aviez donc raison, major Guthrie, quand vous répétiez qu'un jour prochain nous aurions à nous mesurer avec l'Allemagne !

— C'est vrai, mais personne n'est plus que moi désolé d'avoir eu raison. J'ai bien peur que tout cela ne vous affecte péniblement, vous qui aviez tant d'amis en Allemagne.

— Je n'en ai plus beaucoup, — répondit la veuve. — De mes amis de jeunesse, les uns sont morts, les autres dispersés. Je n'ai conservé de relations qu'avec deux ou trois d'entre eux. Néanmoins cette catastrophe m'atteint profondément. J'ai toujours eu de l'estime pour les Allemands, moi...

— Moi aussi, — fit-il doucement.

— Ah ! mais pas dans le même sens ! — et elle sourit à demi. — Vous, vous ne pensiez qu'à leur puissante armée, tandis que moi, ce n'était certes pas aux soldats allemands que je pensais...

Un long silence sembla les séparer.

Le major Guthrie regardait Mrs Otway pensivement.

Il avait été attiré vers elle à première vue, à ce dîner chez le Doyen où on l'avait présenté. Il la considérait comme bien plus utilement active que la plupart des femmes de sa connaissance. Pour son esprit simpliste de soldat, il y avait quelque chose de supérieur dans cette personne si dévouée à toutes les œuvres, brillante dans la conversation et cependant si femme, c'est-à-dire, si séduisante et parfois si parfaitement illogique.

Le major avait toujours regretté que sa mère et Mrs Otway ne se fussent pas liées davantage. Mrs Guthrie avait eu une carrière mondaine très brillante, ayant conservé sa beauté fort tard ; et maintenant, souffrante et fanée, la privation de tout ce qui jadis avait fait sa joie la rendait chaque jour plus maussade et plus intolérante. Mrs Otway, pleine de vitalité et de verve, lui donnait tout particulièrement sur les nerfs.

Tout d'un coup, le major sortit de sa poche un volumineux portefeuille. Celui-ci contenait une liasse de billets de banque retenus par une bande de caoutchouc, et une enveloppe ouverte sans adresse. Le major commença de compter les billets. Quand il fut arrivé à quatre, Mrs Otway s'écria :

— Arrêtez, arrêtez, le chèque n'est que de vingt livres !

Mais elle s'aperçut alors que les banknotes étaient de dix livres chacune et non de cinq livres et que le major continuait à compter. Arrivé à dix, il les plia, les glissa dans l'enveloppe blanche, puis se levant la déposa sur le petit bureau de Mrs

Otway. Son teint bronzé s'était animé et ses yeux bleus avaient pris une expression presque suppliante.

— Je désire, — dit-il, — que vous conserviez cette somme pour vous en servir en cas de besoin. Je m'en irai plus heureux si vous voulez me laisser agir à ma guise en cette occasion.

— Je ne vous comprends pas, — murmura-t-elle.

— Je vous supplie de ne pas m'en vouloir, — continua-t-il, debout devant sa chaise et avec une expression de si humble mélancolie qu'elle se sentit bien plus émue que contrariée. — Il me serait insupportable, voyez-vous, de penser que vous pourriez quelque jour, comme aujourd'hui, vous trouver sans argent à la maison.

Mais Mrs Otway, si elle était vraiment touchée, ne pouvait s'empêcher d'être froissée de se voir ainsi traitée en enfant imprévoyante.

— Oh ! c'est vraiment bien inutile, mon cher major, — s'écria-t-elle. —La banque rouvrira ses guichets lundi prochain et j'aurai tout l'argent qu'il me faut. J'ai des rentrées importantes pour la fin du mois. Nous serons même plus riches que d'habitude, n'ayant plus à économiser pour notre voyage d'automne en Allemagne. Mais je n'en suis pas moins très, très reconnaissante...

Elle se leva et le regarda bien dans les yeux. L'animation qui colorait les joues de l'officier avait fait place à une pâleur lasse. Elle se dit alors que ç'avait été un acte de vraie amitié que de penser ainsi à elle; impulsivement elle lui tendit la main. Mais il ne sembla pas voir le geste. Un peu honteuse elle se baissa vers la chaise devant le bureau. Lui-même recula jusqu'au fauteuil qu'il avait quitté et se rassit.

— Quand vous parlez de fonds que vous attendez pour la fin du mois, faites-vous allusion aux coupons de l'Emprunt Ville de Hambourg que vous possédez?

— Parfaitement. Ils représentent un intérêt de six pour cent sur un capital de quatre mille livres. Une somme sérieuse, vous voyez.

Son embarras augmentait, car elle comprenait de moins en moins pourquoi le major lui avait ainsi apporté cent livres sterling, à titre de prêt sans même lui en demander la permission.

L'enveloppe contenant les banknotes gisait toujours sur le bureau à sa gauche.

— J'ai grand'peur, — dit-il sincèrement, — que vous ne touchiez pas ces coupons fin août. Tous paiements d'Allemagne en Angleterre ou d'Angleterre en Allemagne sont suspendus depuis mercredi dernier.

Devant le regard de stupéfaction désolée de Mrs Otway, le major se hâta d'ajouter :

— Oh ! il y a lieu de croire que ces dividendes seront conservés intacts dans les banques allemandes jusqu'à la fin de la guerre, mais d'ici là, je doute qu'aucun financier anglais avance de l'argent sur ces valeurs. Le crédit allemand va traverser une crise formidable.

— Mais, major, vous ne savez pas ce que cela signifie pour Rose et pour moi ! Plus de la moitié de notre fortune est placée en Allemagne !

— Si, si je le sais, et dès la déclaration de guerre je me suis dit que vous deviez être bien inquiète à ce sujet. Aussi en vous voyant si calme, en arrivant ici, j'ai été vraiment surpris.

— C'est qu'en vérité je n'avais pas songé que la guerre pût avoir de telles conséquences. Ah ! que j'ai été imprudente, major, surtout après tous les avertissements que vous m'avez donnés à ce sujet depuis plus de deux ans !

— Je me reprocherai toujours de ne pas avoir insisté davantage, — dit-il, — pour vous faire acheter des valeurs anglaises ou coloniales en place de ces titres allemands.

— Ne vous reprochez rien, major, vous avez insisté avec une telle énergie que cela a failli nous brouiller. Vous ne pouviez pourtant pas me prendre mon argent de force ou signer de mon nom à la banque?

— Je n'en ai certainement pas assez fait, convaincu comme je l'étais que la guerre éclaterait cette année ou au plus tard l'an prochain, si les Allemands voulaient être encore plus prêts.

— Alors vous les croyez donc si prêts que cela? — demanda-t-elle anxieusement. — Voyez pourtant comme ils échouent devant Liége.

Que les sentiments de Mrs Otway avaient donc brusquement changé ! Elle en venait maintenant à désirer de toute son âme la défaite des Allemands.

Il secoua la tête avec impatience.

— Donnez-leur seulement le temps de dessiner leur mouvement !

Puis il continua sur un autre ton :

— Alors vous voulez bien, pour me tranquilliser, accepter le contenu de cette enveloppe?... Pour le dépenser, naturellement. Mon banquier de Londres vous transmettra, à la fin du mois, une somme égale à vos dividendes de Hambourg, qu'il encaissera plus tard. Comprenez-moi bien, madame Otway ; je me considère comme une sorte de tuteur, un gardien de vos intérêts et de ceux de Rose...

Et il rougit comme un jeune homme.

— Mais vous n'êtes pas notre tuteur, major Guthrie ! Quelle étrange idée vous a pris !

Elle se sentait à la fois confuse et heureuse, embarrassée et reconnaissante. Impossible naturellement d'accepter cette offre, même venant d'un très bon ami, mais qu'elle connaissait à peine depuis quatre ans. N'avait-elle pas une douzaine de connaissances bien plus anciennes et aussi intimes que lui, auxquelles elle pourrait recourir?

Soudain elle parcourut en esprit cette liste de vieux amis personnels et se rendit compte qu'il n'y en avait pas un auquel elle se soucierait de demander un tel service.

Son imprudence avait été bien plus grave que le major ne le soupçonnait. Non seulement elle avait placé en Emprunt de la Ville de Hambourg la totalité du legs qui avait tant amélioré sa position financière, mais elle avait encore fait confiance à l'agent teuton obséquieux et retors qui lui avait représenté cet emprunt comme un placement unique, et il avait vendu pour elle un paquet d'obligations anglaises de tout repos afin d'augmenter sa mise. Ses amis d'Allemagne s'en étaient tous mêlés, répondant avec un enthousiasme qu'elle voulait encore croire sincère à ses demandes de renseignements. Et maintenant...

— Maintenant, — disait la voix cordiale du major Guthrie, — tout est en ordre sans que vous vous en soyez seulement occupée. Ce que je vous demande c'est de ne plus m'en dire un mot. Ce sera me traiter en véritable ami.

Et comme elle gardait encore le silence et paraissait décidée à refuser finalement, il ajouta :

— Il y a encore une chose que je n'aurais pas voulu vous dire; dans les circonstances actuelles, il le faut. Vous comprenez que tout homme sensé, avant d'entrer dans l'existence qui m'attend, prend certaines précautions, qu'ainsi, par exemple, il fait son testament. J'ai écrit à mon notaire à ce sujet, et demain je compte signer ce document à son étude.

Il s'arrêta, puis continua comme si ce qu'il allait dire n'avait qu'une bien légère importance :

— Je vous ai inscrite pour un legs de mille livres qui devra vous être payé, aussitôt ma mort. Comme je suis célibataire et que tous mes parents sont riches, je désire manifester par ce petit souvenir mon attachement pour vous et miss Rose.

Trop surprise et trop émue pour pouvoir parler, Mrs Otway sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Naturellement, en temps ordinaire, cette clause de mon testament serait sans importance, mais nous avons en perspective une période très critique et...

Il ne pouvait pas lui dire que ce legs pourrait bien lui être payé, même avant qu'elle eût dépensé la petite somme qu'il lui laissait.

Elle murmura :

— Comment vous remercier?

— La vraie manière, c'est de ne pas me remercier du tout. Et maintenant, madame Otway, avant de prendre congé, permettez-moi de vous dire tout ce qu'était pour moi cette bonne amitié que vous avez bien voulu me témoigner...

— Et pour moi aussi, major Guthrie, cette amitié a été très, très précieuse. Vous le croyez, n'est-ce pas?

Il inclina la tête gravement, puis se levant comme avec regret, il dit :

— Je vais m'en aller, j'ai encore tant à faire. A propos, je voulais vous prier, pendant mon absence, de visiter ma mère de temps en temps. Depuis quelques jours, elle n'a pas vu âme qui vive. Je sais que vous êtes très différentes l'une de l'autre, mais pourtant... Croyez-moi, ma mère a de belles qualités, sous ce que je me permettrais d'appeler un vernis londonien. Elle a été beaucoup dans le monde, même après la mort de mon père, quand elle tenait la maison d'un de ses frères, aux Indes. Elle sera charmée de voir Rose, — il avait

oublié le « miss », — car elle aime beaucoup les jolies jeunes filles.

— Mais certainement j'irai la voir et je prendrai Rose avec moi. J'ai toujours aimé madame Guthrie plus qu'elle ne m'aime. Vous savez, je ne suis pas mondaine pour deux sous, moi.

Puis, s'interrompant, elle demanda sérieusement :

— Et combien de temps pensez-vous que durera votre absence?

— Vous voulez dire combien je pense que la guerre durera? Ce n'était pas précisément le sens de sa question.

— Mettons que j'aie voulu dire cela.

— Eh ! bien, je crois que ce sera une longue guerre. Un an moins, probablement plus.

Il s'arrêta devant la fenêtre près de la porte. Regardant au dehors, il ne put s'empêcher de songer que c'était peut-être la dernière fois que ses yeux s'arrêtaient sur cette perspective familière. Cet enclos verdoyant aux ormes majestueux, encadré de maisons d'une dignité sobre dans leur simplicité, au milieu desquelles se dressait la cathédrale d'un gothique si fier, quand le reverrait-il?

D'une voix un peu sourde, il dit :

— J'essaye de graver cette vue dans mon souvenir. Je l'ai toujours trouvée l'une des plus belles que nous offre l'Angleterre ; pour le salut de cela, il est bon de se battre, il est juste de mourir.

Mrs Otway se sentit profondément émue ; il lui semblait que son ami, homme de si peu de paroles, venait de lui ouvrir une des chambres secrètes de son cœur.

— Il y a peut-être, — dit-elle, — une chose que je pourrais faire pour vous, major, si vous le permettez.

— Je le permets d'avance. Qu'est-ce?

— Vous serait-il agréable d'avoir par moi, régulièrement, des nouvelles de madame Guthrie?

— Feriez-vous cela? Que vous seriez bonne ! Je n'osais vous le demander, vous sachant si occupée.

Il semblait ne pouvoir s'en aller. Attendait-il peut-être le retour de Rose? Pour rompre le silence qui se prolongeait, elle demanda :

— Et où pensez-vous débarquer en France?

— Je n'en sais rien, mais pourtant... — Il hésita. — Je crois que la première base anglaise sera à Boulogne. A propos de cela, madame Otway, il est bien entendu que tout ce que je vous ai dit, ce soir, de la guerre, doit rester entièrement entre nous. Je peux compter sur votre discrétion?

Et il la regarda, un peu anxieux.

— Certainement je n'en dirai rien à personne, — répondit-elle un peu surprise. — Pas même à monsieur le Doyen...

— Pas même à miss Rose, — ajouta-t-il, avec un demi-sourire.

— Oh ! laissez-moi en parler à Rose. Elle est infiniment plus discrète que moi.

Et la mère avait raison.

— Eh ! bien, soit. Parlez-en à miss Rose et à nul autre. D'ailleurs je ne sais pas moi-même quand je pars, où je vais et comment j'y vais.

Ils étaient maintenant debout dans le hall.

— Alors vous ne pensez pas être longtemps à Londres?

— Deux ou trois jours au plus, pour m'équiper avant de quitter l'Angleterre.

Et il ajouta à voix basse :

— On ne va pas recommencer comme au temps de la guerre des Boers ; il n'y aura pas d'adieux solennels, de marche à la gare en musique. Il nous faut prendre les Allemands par surprise. Aussi gardera-t-on absolument secret, jusqu'à la dernière minute, le départ de notre Corps expéditionnaire pour la France. Un de mes amis au ministère m'en a avisé par le dernier courrier.

Il lui serra la main à lui faire mal, ouvrit la porte d'entrée et deux secondes après avait disparu.

Mrs Otway se sentit envahie, soudain, par un impérieux besoin de sympathie. Poussant la porte de la cuisine, elle s'écria :

— Anna, Anna ! le major Guthrie reprend du service ! l'Angleterre envoie des troupes sur le continent au secours des Belges !

— Ach ! — s'exclama la vieille bonne, — à Ostende alors?

Elle avait passé un été à Ostende dans une pension de

famille où elle avait été surmenée et affamée ; d'où sa haine pour la Belgique.

— Non, pas à Ostende, pas à Ostende, — répliqua sa maîtresse, — pas à Ostende : à Boulogne, en France !

X

Au premier soleil du matin — il n'était pas encore sept heures — Rose Otway se tenait debout devant la grille de Trellis House.

On était au samedi après la déclaration de guerre. La jeune fille s'était levée de fort bonne heure, presque à l'aube, devançant la vieille Anna qui était toujours dès cinq heures à son ouvrage.

Pour la première fois de sa vie, Rose se sentait le cœur oppressé. Elle se disait que Jervis Blake était perdu pour elle.

C'est que dans l'esprit de la jeune fille, un engagement volontaire imprimait une tache à l'existence d'un jeune homme du monde. Même les femmes d'ouvriers pauvres à Witanbury, en recevant la visite de leurs bienfaitrices, gardaient un silence obstiné, au sujet de leurs fils qui servaient dans les rangs de l'armée. Rose savait que ce n'était guère que les mauvais garnements, le souci ou la honte de leur famille, qui acceptaient le shilling du sergent recruteur. Dans le peuple, il y avait pourtant des exceptions ; par exemple on trouvait naturel l'engagement d'un fils de vieux sous-officier retraité ; mais, parmi les gens du monde, un « engagé » était invariablement un triste sujet qu'il avait été urgent d'éliminer.

Quel soulagement pour elle si une voix mystérieuse lui avait appris en quelle haute estime, l'Angleterre entière allait bientôt tenir « le simple soldat » !

Rose Otway était très jeune, partant très ignorante, mais elle possédait des réserves d'âme surprenantes. Dès le début de la crise, elle s'était mise à regarder les faits bien en face, sans chercher à se leurrer comme Mrs Otway. Aussi discrète

que sa mère l'était peu, la jeune fille ne jouissait pas, à cause de cela même, d'une popularité comparable à celle de la veuve.

Elle était pourtant jolie, d'une beauté un peu froide, à laquelle les gens intelligents reconnaissaient un grand charme. Plus d'un, parmi les hommes de leur petit monde, aurait trouvé un plaisir délicat à étudier cette nature si attrayante et si profonde à la fois; mais toute tentative de ce genre, ébauchée d'ordinaire par des hommes plus âgés qu'elle, avait été repoussée par Rose avec une visible aversion.

Il n'en avait pas été ainsi pour Jervis Blake. Elle l'avait connu très jeune, longtemps avant son arrivée à Witanbury. Une fois installé à l'institution Robey, la veuve lui avait accordé libre accès dans sa maison, bien qu'elle ne l'eût trouvé guère intéressant. Mais il était vite devenu nécessaire à la vie de la jeune fille, qui ayant toujours ardemment souhaité un frère ou une sœur, trouvait justement en lui la sorte d'amitié qui lui manquait.

Oui en vérité, la guerre se rapprochait singulièrement de Rose Otway, et de plus d'un côté à la fois. Ainsi ce matin même, n'avait-elle pas écrit une longue lettre à une amie fiancée à un officier de marine? Elle s'était soudain rendu compte de la tristesse, de l'angoisse dont devait souffrir cette amie. On ne parlait que d'une terrible bataille toute proche entre les flottes anglaise et allemande. Et le Doyen qui avait visité Kiel, l'été précédent, croyait que les marins teutons se montreraient de redoutables adversaires.

On distribuait les journaux de très bonne heure à Witanbury ; Rose les attendait devant la grille, après avoir aidé Anna dans les détails du ménage. Mais il y avait eu aujourd'hui quelque retard ; devant la pelouse de l'enclos désert, Rose attendait encore à sept heures et demie. Ses pensées se reportèrent vers le major Guthrie et son brusque départ.

Elle avait toujours eu beaucoup de sympathie pour le major, et regrettait vivement de ne pas avoir été là, lors de sa dernière visite. A sa grande surprise, sa mère ne lui avait donné aucun détail sur ce départ, se bornant à dire que pour le moment c'était un secret, un secret des plus graves. Comme la jeune fille avait déjà appris ce petit événement par la bonne Anna, elle ne put s'empêcher de répliquer :

— Mais vous en avez parlé à Anna, mère?

— Anna ne compte pas, — dit la veuve. — Le major tenait surtout à ce que monsieur le Doyen ne fût pas informé de son départ. Donc nous n'en dirons rien, n'est-ce pas, Rose, c'est entendu?

Cependant Anna sortit sur le pas de la porte et appela :

— Rose, mon enfant, il fait trop froid, vous allez attraper un rhume. Si c'est le courrier que vous attendez, le facteur est passé depuis longtemps.

Rose se mit à rire. Anna n'avait pas encore acquis la passion toute britannique du plein air.

— Ce sont les journaux que j'attends, — fit-elle. — Il faudra que je dise au distributeur de ne pas toujours commencer par l'autre côté de l'enclos.

Anna rentra en bougonnant dans la maison.

Juste à ce moment, Rose entendit un bruit de pas rapides. Elle recula quelque peu dans la cour de Trellis House, puis s'arrêta : charmante silhouette en robe du matin mauve pâle, une main appuyée sur un grand vase rempli de géraniums rouges.

Jervis Blake arriva presque en courant, et tenait un télégramme. Il était tout pâle.

Rose vint à la porte qu'elle ouvrit en hâte.

— Oh, Jervis ! Jervis ! — s'écria-t-elle ; — qu'est-ce qui vous arrive? Avez-vous de mauvaises nouvelles de chez vous?

Il secoua la tête et elle vit qu'il essayait de sourire ; ses yeux gardaient leur expression étrange, extasiée, et elle eut la sensation presque pénible qu'à ce moment elle était bien loin de lui. Il ralentit son pas et s'arrêtant devant elle, il tira de sa poche une grande feuille de papier pliée en quatre et la tendit à Rose. En l'ouvrant elle lut que « le ministre de la Guerre informait M. Jervis Blake que s'il désirait toujours entrer au service de Sa Majesté, on tenait une commission d'officier à sa disposition. En cas d'acceptation, il aurait à se présenter immédiatement au ministère ».

Rose lut et relut les quelques lignes officielles, et sentit l'émotion lui monter à la gorge. Quelle joie pour Jervis ! Quelle joie pour elle aussi ! Comme le cœur lui battait et qu'elle en était surprise !

— Et c'est à vous, à vous que je le dois, — dit-il à voix

basse ; — sans vous je commettais, mercredi dernier, une sottise irréparable. Une fois engagé, plus rien à faire ! Cette nomination serait arrivée trop tard. Et ce matin encore... quelle chance de vous avoir rencontrée, d'avoir pu vous annoncer la nouvelle à vous, la toute première !...

Comme ils se tenaient ainsi devant la maison, Rose s'aperçut soudain qu'Anna, derrière la vitre de sa cuisine, les examinait avec un air singulier. Ç'avait toujours été la manie de la vieille bonne de considérer tous les visiteurs célibataires de dames Otway comme des candidats possibles à la main de *sa demoiselle*. Un peu vexée, Rose se dit qu'Anna aurait bien pu excepter de la liste son bon camarade Jervis Blake. Il n'y avait rien de sottement sentimental dans leurs relations. Rien qu'une excellente et solide amitié.

Sous l'empire de cette pensée, Rose fit une chose bien étrangère à son caractère et à ses habitudes.

Retirant sa main, que Blake serrait encore en signe de gratitude, elle dit :

— Je vais faire quelques pas avec vous.

Elle ouvrit la grille, s'avança à son côté le long de l'avenue déserte. Ils marchèrent ainsi quelques minutes en silence. Presque tous les stores des maisons étaient encore baissés. La cathédrale voisine les dominait de sa belle façade.

— Hier, je m'imaginais, — dit-elle enfin, — que vous alliez venir m'annoncer votre enrôlement dans les cent mille volontaires de Lord Kitchener.

— C'est bien ce que j'allais faire, — répondit-il. — Mais Mr Robey a insisté pour que j'en écrivisse à mon père. C'est pourquoi je lui télégraphie ce matin. — Et il agita le télégramme qu'il tenait en mains.

— Alors dans une semaine vous serez à Sandhurst? — demanda-t-elle.

— J'espère bien que non, — fit-il en fronçant le sourcil. — Un de mes anciens camarades disait hier à M. Robey qu'on l'enverrait tout de suite dans les cadres d'un régiment. Vous savez qu'il y a bientôt deux ans que j'appartiens au Corps d'entraînement militaire ; et on aurait décidé de donner aussitôt une commission d'officier à tous ceux qui ont passé par ce corps.

— Alors, la semaine prochaine vous serez sous-lieutenant au régiment d'infanterie légère du Vessex? — demanda-t-elle ; car elle savait que c'était le régiment où le général Blake avait fait ses premières armes.

— Je l'espère de tout cœur, — dit-il rougissant légèrement. — O Rose ! je ne puis encore croire à cette chance inouïe. C'est trop beau pour être vrai.

Ils étaient parvenus à la croisée des chemins, là où ils devaient se quitter ; devant eux la principale rue de la ville, à leur droite, à quelques pas, la cathédrale.

Rose, de plus en plus émue, se sentit emportée comme par une impulsion irrésistible. Son cœur se gonfla, car n'était-ce pas un adieu, peut-être un dernier adieu, qu'ils allaient échanger? Sans doute, elle ne le reverrait plus avant son départ, sauf peut-être quelques minutes, en présence de sa mère.

D'une voix toute changée, Jervis demanda :

— Rose, voulez-vous m'accorder une faveur, une très grande faveur? Voulez-vous entrer avec moi dans la cathédrale? Je tiendrais tant à pouvoir me rappeler que nous y sommes allés ensemble le dernier jour !

— Certainement, je le veux bien, — dit-elle.

Comme sa mère, Rose avait l'âme généreuse; ce qu'elle donnait elle le donnait librement et sans réserve. Elle ajouta, s'efforçant de conserver un calme suffisant :

— J'espère que la porte sera ouverte.

Ils marchèrent en silence; Jervis Blake, les traits durcis par l'effort, regardait droit devant lui. Il se disait que tout homme de cœur se refuserait à profiter de la situation pour essayer d'obtenir un aveu, une promesse, alors que dans quelques semaines, quelques jours peut-être, il pouvait être frappé à mort, ou mutilé, ou aveugle. Car Jervis voyait la guerre avec des yeux bien autrement avertis que ceux de la plupart de ses compagnons d'études ; il la voyait dans toute son horreur.

Mais la Nature — la plus insidieuse de toutes les tentatrices — la Nature lui souffla à l'oreille :

« Ne lui demande rien, surtout pas une promesse ; dis-lui seulement que tu l'aimes. Quelle est la jeune fille qui s'offense d'un tel aveu? Il ne peut te nuire auprès d'elle et qui sait? Peut-être pensera-t-elle à toi plus tendrement. Cette rencontre

si imprévue, cette promenade presque mystérieuse, n'est-ce pas une nouvelle joie, en ce jour qui t'en a déjà apporté une si grande? Ne perds pas cette chance unique. Regarde sa chère figure. Vois ses yeux tout remplis de larmes. Jamais elle ne s'est montrée si émue, et c'est toi, c'est toi qui en es la cause. »

Cependant une autre voix, une voix dure, répondait :

« Ce n'est pas toi qui l'émeus, présomptueux enfant ! Elle tremble pour l'Angleterre, pour sa patrie bien-aimée, et pour toi comme pour un des soldats qui vont la défendre ! Montre-lui de quel solide métal ton âme est faite. Quelques instants te sont encore donnés pour causer avec elle, loin de sa mère qui ne t'aime guère ; montre-toi calme, affectueux et discipliné. »

Il ouvrit la porte de fer, ils gravirent tous deux en silence les marches qui mènent au vaste portail, auquel la main des iconoclastes de la Réforme n'a pas touché. Là ils s'arrêtèrent.

Jamais, aux yeux de Jervis Blake, débordant d'une émotion profonde, l'édifice sacré n'était apparu si merveilleux qu'en ce matin du mois d'août 1914. En levant son regard jusqu'à cette voûte du portail intérieur d'un gothique si pur, le sentiment de leur solitude à deux l'envahit comme une flamme d'incomparable douceur.

Cette sorte de vestibule n'était guère plus spacieux que le hall d'une demeure princière, mais d'une parfaite harmonie en ses proportions ; Rose elle-même, en proie à une émotion intime, était impressionnée à son insu par cette merveille de beauté architecturale.

Ils demeurèrent une minute hésitants. Puis Jervis essaya de pousser la lourde porte de chêne aux gros clous taillés à facettes. Elle résista, évidemment fermée à l'intérieur. Se retournant, il dit :

— Quel dommage ! Nous ne pouvons pas entrer !

Il y avait tant de désappointement dans sa voix et dans ses yeux, que Rose décida brusquement qu'il ne partirait pas avec ce regret au cœur. Elle dit :

— On ouvrira la porte à huit heures, comme d'habitude. Il est presque huit heures. Nous attendrons, si vous n'êtes pas pressé.

Elle parlait un peu vite et comme essoufflée. On eût dit qu'elle s'efforçait de donner à cet incident une signification toute banale.

Il murmura :

— Oui, certainement, attendons.

De chaque côté du portail, des bancs de pierre avaient été placés au pied des sveltes colonnes qui rejoignaient la voûte aux délicates nervures. Les jeunes gens se tenaient debout, tout près l'un de l'autre, sans autres compagnons que les bizarres créatures sculptées qui sortaient en haut relief des chapiteaux.

Et alors, après ce qui ne fut qu'un instant mais leur parut une éternité, parmi ce silence émouvant qui enveloppait l'enclos de la cathédrale, Rose Otway éclata en sanglots. Elle fit un léger mouvement vers son ami. Une seconde de plus et elle était dans les bras de Jervis Blake, écoutant avec un mélange de joie, de surprise, de délicieuse confusion et de triomphe, oui de triomphe, les mots d'amour que d'une voix toute changée il murmurait dans son oreille.

Lui cédait à ce flot de passion qui le secouait ; elle s'interrogeait encore, demandant à son cœur le secret de cette transformation extraordinaire qui lui ouvrait le monde de l'amour, dont elle s'était si peu souciée, refusant de croire que le roman pût être réel. De là ce — Non ! non ! — murmuré en réponse à cette supplication du pauvre Jervis :

— O Rose! ma Rose chérie ! ma bien-aimée, laissez-moi vous embrasser ! Songez que c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons !

Combien de minutes se passèrent ainsi, avant que le bruit sourd des verrous lentement tirés les rappelât à la réalité des choses ! Le surent-ils jamais, mais ce bruit les sépara brusquement, douloureusement. Les portes ne s'ouvrirent cependant pas et l'on entendait à l'intérieur un bruit de pas s'éloignant.

— Ce doit être Mrs Brent, la femme du bedeau, — murmura Rose d'une voix tremblante.

Jervis la regarda, avec un appel à la fois impérieux et suppliant dans ses yeux. Mais Rose était déjà rentrée dans la réalité, avec un léger frisson à la pensée que Mrs Brent eût

pu les surprendre ainsi dans les bras l'un de l'autre. Un moment plus tôt, elle ne s'en serait pas souciée.

— Entrons dans l'église, — dit-elle.

Et pour adoucir la cruauté de son muet refus, elle lui tendit la main. A sa surprise il ne la prit pas, mais s'avançant d'un pas ouvrit la porte toute grande.

Côte à côte, ils pénétrèrent dans le sombre édifice empli d'une solennité et d'une paix extraordinaires. Ils étaient absolument seuls. La femme du bedeau, ses loquets tirés, était rentrée chez elle par une porte latérale. Rose marcha la première sous la grande nef. Bientôt elle s'agenouilla sur un prie-dieu, Jervis s'agenouillant auprès d'elle, sa main dans la sienne maintenant.

La jeune fille cherchait à se recueillir, à prier. Mais elle se sentait si transportée qu'elle ne pouvait donner essor aux supplications dont son cœur était plein. Et pourtant elle avait l'impression céleste qu'ils étaient entourés de mystérieuses et tendres présences, unies à leurs joies et à leurs angoisses.

Elle savait que si Jervis survivait à la guerre, si lui et elle étaient encore de ce monde, ce devrait être dans cette église même que leur mariage serait célébré. Et cependant à cette minute un pressentiment l'avertit que ce ne serait pas ici qu'on bénirait leur union. Certes, elle ne croyait pas que Jervis dût tomber devant l'ennemi — cette terrible pensée ne devait la hanter que plus tard ; — durant ce court instant, Rose Otway se sentit douée du don de seconde vue et entendit comme en un rêve la musique d'un chœur invisible chanter, à cette minute même, l'épithalame de son mariage.

L'horloge sonna le quart. Elle dégagea sa main, mais la glissa aussitôt le long du bras de Jervis, comme une lente caresse. Il était si grand, si fort, si doux aussi et tout à elle ! Et maintenant, comme ils venaient à peine de se révéler l'un à l'autre, elle allait le perdre ! Ah ! c'était vraiment trop cruel, trop affreux !

— Jervis, — murmura-t-elle, et les larmes coulaient le long de ses joues, — cher Jervis, il vaut mieux que vous partiez maintenant... que nous nous disions adieu ici.

Il se leva aussitôt.

— Parlerez-vous à votre mère? — demanda-t-il.

Et comme elle semblait hésiter, il ajouta :

— Il faut que je sache afin d'écrire à la maison.

Elle secoua la tête.

— Non, — fit-elle d'une voix brisée, — il vaut mieux ne rien dire encore.

Elle leva sa figure vers lui, comme eût pu le faire un enfant. Et l'entourant d'un de ses bras, il se pencha et l'embrassa doucement, gravement. Puis saisissant ses deux mains, il en baisa passionnément les paumes rosées. Enfin se penchant encore il baisa un pli de sa robe.

— Rose ! O Rose ! — cria-t-il, — je vous aime tant !

Et avant qu'elle eût répondu un seul mot, il avait disparu.

XI

Une heure et demie plus tard, Rose Otway, le cœur toujours en émoi, regardait par la fenêtre de la « chambre d'ami », au premier étage de Trellis House. Elle craignait les questions de sa mère, et la sympathie silencieuse, mais mal dissimulée de la bonne vieille Anna, tandis qu'elle surveillait les préparatifs du départ de Jervis Blake et la façade de l'Institut Robey, à l'angle opposé de l'enclos.

On entassait les malles, les sacs, les valises de cuir, les couvertures et les crosses de golf, dans le fiacre qui trimbalait d'ordinaire « ces messieurs de *Robey's* » de la gare à l'Institut et vice-versa. A peine le vieux cheval commençait-il de trottiner qu'elle voyait sortir de la maison toute la famille Robey, père, mère, deux filles et trois garçons, et, au milieu d'eux, Jervis Blake dont la grande taille les dominait tous !

A la grille, le cortège, qui se proposait sans doute d'accompagner Jervis Blake à la gare, parut hésiter. Mais, on décida de suivre le trottoir de l'autre côté de l'enclos et le long de la cathédrale. Aussitôt Rose devina que Jervis désirait éviter Trellis House.

Un flot de tendresse lui monta au cœur, et se sentant si

délicieusement comprise. Comme leurs esprits ne faisaient déjà qu'un ! Il eût été insupportable, au cas où le groupe eût passé devant leur porte de voir sa mère se précipiter dans la rue, faire bruyamment ses adieux à leur jeune ami, et l'appelant elle-même pour se joindre à elle dans ses vœux de bon voyage !

De la fenêtre, Rose Otway put suivre le cortège s'acheminant vers la gare, arrêté plusieurs fois par des connaissances qui serraient la main au partant, et enfin s'évanouissant au tournant de l'avenue. Il lui sembla que Jervis avait pressé le pas devant le seuil béni où les portes du paradis s'étaient ouvertes pour eux.

Plus tard dans la matinée, un des jeunes Robey apporta un billet pour Mrs Otway. Celui-ci venait de Jervis Blake et annonçait la bonne nouvelle reçue du ministère ; le jeune homme s'excusait de ne pouvoir venir remercier, avant son départ, l'amie de sa mère pour le bon accueil qu'elle lui avait toujours réservé. Il était obligé de prendre le train de dix heures vingt-cinq, étant convoqué pour le jour-même. Et il signait, — ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, — « Votre affectionné Jervis Blake. »

Très agréablement surprise et doucement émue, Mrs Otway se dit aussitôt : « Voici une nouvelle qui fera plaisir à Rose », et elle alla à sa recherche dans la maison.

Elle la trouva dans la petite lingerie un peu sombre, mais admirablement tenue par Anna, qui s'en faisait gloire.

— Une nouvelle extraordinaire, ma chérie, — cria-t-elle sur le seuil. — Figure-toi que Jervis Blake vient d'être nommé sous-lieutenant ! Le ministre de la Guerre l'en a informé ce matin. C'est sans doute à l'influence du général Blake qu'il le doit.

— Mais non, — repartit Rose, — c'est à la guerre, tout simplement.

— Tu crois cela ? Mais non, la guerre n'a rien à voir là-dedans. Peu importe d'ailleurs. Je suis enchantée que ce brave garçon voie ses vœux réalisés. Il vient de m'écrire un gentil petit mot, pour s'excuser de ne pas être venu nous faire ses adieux. Il ne parle pas de toi dans sa lettre. Mais je suppose qu'il t'écrira un de ces jours. N'avait-il pas l'habitude de t'écrire une fois ou deux pendant ses vacances ?

— Oui, — fit Rose, d'un ton calme, — Jervis m'écrivait toujours pendant ses vacances.

En parlant, la jeune fille s'était tournée vers la grande armoire ouverte dans laquelle elle rangeait le linge de maison.

Mrs Otway sentit distinctement, et pour la première fois de sa vie, qu'elle venait d'être en quelque sorte congédiée. Était-ce drôle que Rose parût si peu intéressée à la bonne nouvelle qu'elle lui apportait ! Et Mrs Otway descendit l'escalier, un peu attristée de constater cette singulière indifférence de sa fille pour le sort d'un jeune camarade de plusieurs années.

Cherchant de la sympathie ailleurs, elle entra dans la cuisine, et cria à la vieille Anna :

— Oh ! Anna ! ce que je suis contente ! Monsieur Blake vient d'être nommé officier et il est si heureux.

— Monsieur Blake a bien meilleure tournure pour être officier que monsieur le major Guthrie, — fit Anna sentencieusement.

Anna avait toujours eu un faible pour Jervis Blake.

Tout d'un coup, elle éclata en sanglots bruyants et tumultueux.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous avez? — s'écria sa maîtresse.

— Oh ! j'ai tant de chagrin ! — dit la servante entre deux sanglots. — J'ai tant de chagrin, gracieuse dame, de voir ce jeune homme qui a pour moi toujours été si bon, aller tuer les soldats de mon pays !

— Je ne crois pas qu'il aura l'occasion de jamais en tuer un seul, — fit brusquement Mrs Otway. — Ne soyez donc pas si sotte, Anna. La guerre sera finie depuis longtemps quand monsieur Blake sortira de Sandhurst. Vous savez qu'on les garde deux ans à l'École militaire.

Anna s'essuya les yeux avec son tablier. Elle était honteuse d'avoir pleuré. Ça lui avait porté un coup, cette nouvelle. Elle avait la vision subite de Jervis Blake, si grand, si fort et si solide, fauchant avec un sabre énorme toute une file de jeunes Allemands. Mais sa bonne maîtresse l'avait rassurée. Oui la guerre serait finie longtemps avant que les Jervis Blake fussent prêts à se battre.

Car la guerre — Anna en savait plus là-dessus que la plupart des gens avec lesquels elle vivait depuis vingt ans — la guerre demande un dur et long apprentissage dont ces beaux jeunes Anglais ne connaissaient pas le premier mot. Les soldats du Vaterland, scientifiquement préparés depuis longtemps, auraient combattu et vaincu, bien avant que les soldats anglais eussent seulement compris ce que c'est que la guerre.

Et cette pensée soulagea grandement la bonne vieille Anna.

Les gens de Witanbury parurent s'intéresser d'une façon toute spéciale à la nomination de Jervis Blake.

— Alors, c'est vrai que le ministre de la Guerre a convoqué Jervis Blake? Il sera donc officier après tous ses échecs! Ce que les Robey sont contents ! Toute la famille l'a accompagné à la gare, ce matin.

Le fait est que le joie des Robey ne connaissait pas de bornes: M. Robey ne se lassait pas de répéter :

— A la bonne heure, voilà une excellente nomination ! Le jeune Blake sera un admirable chef de section. Plût à Dieu que nous en eussions beaucoup comme lui dans notre armée ! Les maréchaux de Napoléon, non plus n'étaient pas des forts en thème ! Et Wellington donc !

Comme la journée s'achevait et qu'il recevait des douzaines de télégrammes chaleureux, de ses élèves — entre autres des « retoqués » comme Blake — annonçant leur nomination, — sa femme refroidit quelque peu son enthousiasme en lui disant :

— Mais enfin, si on passe officier comme cela, maintenant, voulez-vous me dire, mon cher, ce que va devenir notre institution?

Toujours heureux de la joie des autres, et sans une once d'égoïsme dans toute sa personne, il se borna à répondre :

— Laissons à demain les soucis de demain.

La seule note discordante fut apportée par James Hayley, le cousin de Londres. Il avait dû retarder son départ et arriva juste à temps pour le dîner de huit heures, chez la « tante ».

— Quel drôle d'endroit que votre Witanbury, — dit-il en serrant la main de sa jolie cousine. — Tout le monde m'a paru

enchanté d'apprendre que le pays accepte avec reconnaissance les services du jeune Jervis Blake, malgré ses échecs successifs. J'avais sur les lèvres cette réponse topique...

— Quelle réponse? — demanda Rose, dégageant brusquement ses doigts.

Elle n'avait jamais eu plus en horreur la main sèche et froide de James Hayley.

— Que nous manquons joliment d'officiers pour avoir recours si vite à ces tout jeunes gens. Quant à ça — ajouta-t-il baissant la voix, bien qu'il n'y eût qu'eux dans la salle, — quant à ça, il y a un fait certain, c'est que nous manquons de tout. C'est navrant.

Ce fut la seule parole de quelque intérêt qui sortit des lèvres de James Hayley ce soir-là. Et même cette affirmation alarmante ne troubla pas Rose, qui ne confondait pas encore dans son cœur la cause de son pays, de sa patrie, avec le sort de Jervis, de son Jervis.

Lorsque Mrs Otway les eut rejoints dans le salon, Hayley causa beaucoup et de bien des choses, mais ne parut point intéresser ces dames. Sa « tante » ne put s'empêcher de se dire que la guerre n'avait pas changé le diplomate et qu'il était plus cassant et plus dogmatique que jamais ; il fit même une allusion presque blessante à la nationalité de la bonne vieille Anna.

A ce moment, ils étaient assis dans le jardin, après le dîner, dégustant le café que la servante savait faire si parfait. Comme la soirée était un peu fraîche, Rose était allée chercher un châle pour sa mère.

— Je ne me suis jamais mieux rendu compte, — observa tout d'un coup James Hayley, — à quel point votre bonne a le type allemand. Cela me gênait presque, pendant le dîner. Avez-vous l'intention de la garder?

— Certainement que je la garde, — s'exclama Mrs Otway, franchement irritée. — Je n'aurai jamais l'idée de renvoyer une fidèle servante qui est chez moi depuis vingt ans et dont la fille a épousé un Anglais.

Comme il se taisait, elle ajouta :

— D'ailleurs, ma bonne Anna aime bien l'Angleterre, sans perdre naturellement son affection pour le Vaterland.

— J'aurais cru ces deux affections tout à fait incompatibles à l'heure actuelle, — remarqua-t-il sèchement.

Dans la demi-obscurité, Mrs Otway rougit de dépit.

— Et moi, je les trouve parfaitement compatibles, — rétorqua-t-elle. — C'est au parti militaire allemand, et à lui seul, que cette guerre est due. Nous la détestons ici, ce n'est que justice, et je suis sûre que beaucoup d'Allemands la détestent comme nous.

— Je me demande si vous penserez encore ainsi quand les Allemands auront tué des Anglais, — remarqua Hayley nonchalamment.

Il surveillait la porte d'entrée, tout à son désir, diplomatiquement dissimulé, de voir revenir sa jolie cousine.

En fait, James Hayley n'avait pas toujours manifesté une telle animosité contre les Teutons. Il avait même compté parmi ses compagnons habituels un des jeunes attachés de l'ambassade impériale. Mrs Otway se le rappela soudain.

— Mais vous-même, — s'écria-t-elle, — n'aviez-vous pas un grand ami Allemand? Ce jeune von Lissing, que vous nous aviez amené à Witanbury pour une fin de semaine? C'était d'ailleurs un charmant homme. Qu'est-il devenu? Parti, je suppose?

— Je vous crois qu'il est parti, ma tante. — (Ce que la « tante » savait être absurde à l'occasion !) — Il a même quitté Londres huit jours avant son chef.

Il ajouta, pour la taquiner un peu :

— Je me suis demandé récemment si cette grande amitié que von Lissing me témoignait n'était pas quelque peu intéressée. Je me rappelle que parfois il me faisait de drôles de questions. Je sais bien qu'on avait l'habitude de dire que l'Allemand interroge pour le seul plaisir de s'instruire. Je croyais cela comme les autres.

— Quelles sortes de questions?

— Tenez, en voilà une qui m'étonna, même alors. Il voulait savoir mon opinion sur l'attitude de nos colonies en cas de guerre européenne. Je lui rappelai leur loyale conduite lors de la guerre sud-africaine. A cela, il répondit que cette guerre remontait à quato ze ans et que, depuis, les gens avaient bien changé, étaient devenus beaucoup plus égoïstes. Mais je dois

dire, d'autre part, qu'il ne m'a jamais interrogé sur quoi que ce soit concernant mon ministère. Il a bien fait, car il n'aurait rien tiré de moi.

Et Rose les rejoignant, James Hayley s'efforça de se rendre agréable, mais avec un insuccès complet. Rose n'avait jamais trouvé plus intolérables ses façons de magister dogmatisant sur tout.

XII

Mrs Hegner appuyait sa petite figure attristée et maculée de larmes contre la vitre d'une fenêtre de sa chambre à coucher.

Celle-ci était une fort grande pièce, haute de plafond et bien aérée, mais Polly Hegner ne l'avait jamais aimée. Elle lui reprochait d'être meublée toute à l'allemande et de manquer de vrai confort anglais. A la place de la cheminée ouverte, trônait un gros poèle de faïence ; au lieu de lits jumeaux en cuivre, deux lits en bois, étroits et bas. Sur celui de son mari s'étalait un énorme édredon, et là-dessous, pas de couvertures, un seul drap recouvrant le matelas. Polly espérait bien que Witanbury ne connaîtrait jamais cet arrangement si inconvenant.

Sur le parquet, recouvert d'un linoleum aux couleurs criardes, un unique fauteuil, aussi dur que disgracieux, qu'elle avait à grand'peine obtenu de son mari.

Près des lits, se dressait un énorme coffre-fort peint en vert. Ce monument, Polly le savait, avait coûté fort cher ; la moitié du prix eût suffi à meubler et à tapisser convenablement la pièce. Mais Hegner avait tenu à garnir leur chambre selon son goût, et la pauvre Polly n'avait pu que protester en vain contre les barbares importations de son mari. Au lieu d'une commode et d'une toilette en acajou massif, il lui avait imposé des meubles en bois clair grotesquement enluminés. Ainsi sa grande armoire à linge était agrémentée d'une procession de canards du plus beau vert sur un fond jaunâtre,

veiné de rouge. Le mobilier tout entier avait été expédié d'Allemagne, avec un rabais considérable, assurait l'épicier.

La seule parure de la chambre consistait en quelques photographies effacées, entre autres celle de la première femme de Manfred, une grosse personne fort commune. Des cartes plus petites représentaient les père et mère de l'épicier, d'horribles bonshommes, pensait Polly. Deux chromos, dans des cadres en simili, le château de Heidelberg et le canal de Kiel, complétaient cette hideuse collection.

Pauvre Polly ! Il y avait une demi-heure qu'on l'avait envoyée là-haut en punition, pour avoir raconté à sa sœur Jenny, femme de chambre de miss Haworth, au doyenné, que Manfred était allé à Southampton la veille. Jusqu'au départ de Jenny, Manfred n'avait montré aucune humeur ; mais à peine la porte fermée sur la visiteuse, l'épicier rouge de fureur s'était tourné vers sa femme :

— Sotte ! stupide bavarde ! — avait-il dit d'une voix sourde. — Attends-tu pour te taire qu'on m'ait pendu haut et court? A quoi ça te servira alors de dire : « Je ne savais pas... je ne savais pas ! »

Il imitait la voix pleurarde de la jeune femme terrorisée. Et comme elle fondait en larmes, il l'envoya dans sa chambre.

Ah ! quel affreux caractère il avait ce Manfred ! Il se montrait de plus en plus violent, au point que Polly se demandait avec effroi s'il ne lui faudrait pas se sauver du domicile conjugal. Oh ! pas avec un autre homme ! Dieu sait qu'elle en avait assez, des hommes !

Mais enfin, pourquoi cette guerre bouleversait-elle à ce point son mari? N'avait-il pas son certificat de naturalisation? N'était-il pas aussi Anglais que n'importe quel Anglais? Tout ça, c'était la faute du Doyen. De quoi se mêlait-il donc, ce vieux clergyman? Quelle drôle d'idée aussi de faire venir Manfred chez lui pour l'engager à s'occuper des intérêts des Allemands de Witanbury? Polly était assez maligne pour savoir que les Allemands se tireraient bien d'affaire tout seuls.

D'ailleurs, la boutique n'avait pas perdu un seul client et si les affaires n'étaient pas très brillantes, seule la fermeture momentanée des banques en était cause.

Elle s'était efforcée, d'abord, de trouver quelque excuse à

Manfred. Elle savait que son fils Fritz faisait partie de l'armée expédiée contre les Russes... Mais à peine avait-il mentionné ce fils, tandis qu'il ne cessait de répéter que cette guerre le ruinerait. Il en avait même parlé en rêve...

Et pourtant ce n'était pas l'argent qui leur manquait. Cela, Polly le savait bien. Ils ne devaient rien à personne, sauf un solde de l'entrepreneur des *Grands Magasins*, et ce dernier s'était vraiment bien conduit, accourant à la boutique dès le mercredi, pour dire à Hegner de ne pas se tracasser pour ce qu'il lui devait. L'épicier, d'humeur si rébarbative ces jours-ci, avait dû reconnaître que M. Smith était « un gentleman ».

Par la fenêtre, Polly apercevait des groupes nombreux se rendant au service du soir à la cathédrale. Ne voulant pas qu'on vît qu'elle avait pleuré, elle se retourna vers sa table de toilette et dans la cuvette allemande, si ridiculement petite, elle baigna ses yeux rougis, puis passa de l'eau de Cologne sur sa figure.

Sa toilette arrangée, elle se mit à regarder le coffre-fort. Ce meuble encombrant lui rappelait son seul manque de sincérité, un peu grave, envers son époux. Chose presque incroyable, elle possédait à l'insu de Manfred une clef du coffre-fort.

Le contre-maître de la maison qui l'avait fourni, venu de Londres pour le montage de ce monument, après avoir fini son travail, avait demandé une enveloppe à Mrs Hegner dont le mari était absent. Dans cette enveloppe, il avait glissé un papier, la facture sans doute, et trois petites clefs. Sans la fermer, il avait remis le tout à Mrs Hegner en lui disant :

— D'ordinaire on ne donne que deux clefs, notre maison en donne trois.

L'homme parti, la femme de l'épicier était aussitôt montée dans sa chambre, et, retirant une des clefs, avait enfermé les deux autres et la facture dans une seconde enveloppe qu'elle avait cachetée. C'était là une toute petite vengeance que Polly se croyait en droit d'exercer contre son mari. Ne s'était-il pas permis depuis leur mariage, et malgré le grand amour qu'il prétendait avoir pour elle, de lui cacher une foule de choses, à elle son épouse légitime? Aussi ne parla-t-elle jamais de

cette troisième clef. Longtemps, elle avait cherché une cachette sûre, jusqu'au jour où le hasard lui avait fait découvrir un tiroir secret dans un vieux bonheur-du-jour que son mari lui avait acheté à une vente publique.

La clef avait reposé depuis lors dans cette cachette, dont elle ne la retirait que rarement pour s'en servir pendant une absence sûre et prolongée de Manfred Hegner. Jamais elle n'ouvrait le redoutable coffre-fort sans un tremblement, mais ce qu'elle y découvrait la payait de son émoi. Elle savait maintenant que derrière cette lourde porte d'acier, Manfred conservait une forte somme en or et en billets. Elle avait compté jusqu'à huit cents livres sterling, dont les deux tiers en « souverains » jaunes et trébuchants. Elle trouvait drôle que son mari laissât une telle somme improductive ; mais après tout, c'était son affaire. Elle lui en voulait pourtant de sa cachotterie, car, enfin, cet argent, son travail à elle avait aidé à le gagner... Sans doute il la considérait comme trop dépensière pour être mise au courant de ses ressources.

Le coffre-fort contenait en outre les titres de propriété de deux petits immeubles que Manfred avait achetés à Witanbury durant leurs six ans de mariage. Sur un rayon en tôle, tout en haut, reposait une épaisse liasse de lettres en allemand, qu'elle ne chercha même pas à feuilleter. C'était sans doute ces lettres qui arrivaient chaque mois à Hegner, tantôt de Hollande, tantôt de Bruxelles, toujours recommandées.

Soudain on frappa rudement à la porte.

— Ouvre-moi donc, Polly, — criait la voix impérieuse de l'épicier. — Tu sais que je t'ai défendu de t'enfermer.

Mais au ton, Polly avait déjà compris que son mari n'était plus fâché, et la porte ouverte, elle lui avait gentiment sauté au cou.

— Eh ! bien, ma fillette, vas-tu être sage maintenant? Et qu'est-ce qui ferait plaisir à mon petit agneau en sucre?

Polly savait que quand il l'appelait son petit agneau en sucre, c'est qu'il avait quelque raison d'être particulièrement satisfait. Aussi le regardant coquettement, elle dit :

— Ce sera un drôle de plaisir de tenir compagnie à cette vieille Mrs Bauer.

Manfred tira une petite boîte de l'une de ses vastes poches.

— Et voilà une surprise pour mon petit agneau en sucre.

Elle se jeta sur la boîte et l'ouvrit, et bien que désappointée par l'insignifiance du présent, s'écria :

— Oh ! que c'est joli !

L'offrande pacificatrice consistait en un médaillon d'or très mince avec les mots *Rule Britannia* inscrits en minuscules diamants autour d'un navire émaillé, toutes voiles déployées. « Ce que je ne porterai jamais ça ! » se dit Polly. Mais la voix de son mari intervint :

— Voilà qui complète la belle chaîne que je t'ai donnée l'autre jour. C'est un bijou élégant et patriotique, surtout patriotique, et je compte bien que tu vas le porter. Quant à la soirée d'aujourd'hui, je te dispense de la passer avec Mrs Bauer. Lorsqu'elle arrivera, tu la salueras gentiment et tu t'esquiveras pour aller au doyenné. J'ai justement une lettre à te faire porter pour monsieur le Doyen. Tiens, voilà; avant de la mettre sous enveloppe tu peux la lire.

Polly prit la lettre avec une vive curiosité. Elle savait que son mari aimait beaucoup à écrire et qu'il s'en tirait bien mieux que la plupart des Anglais de sa classe. Du temps où il lui faisait la cour, ses billets doux la flattaient beaucoup, par les expressions fleuries et poétiques dont ils étaient remplis.

Or, voici ce que Manfred avait à dire à M. le Doyen :

« Très Révérend monsieur,

» Je veux tout d'abord vous remercier de la bienveillance que vous m'avez témoignée depuis quelques jours. Je m'efforcerai de la mériter de plus en plus. Aujourd'hui je viens informer votre Révérence d'une solution que j'ai cru devoir prendre et qui aura son effet à partir de lundi prochain. Je compte changer mon nom et m'appeler à l'avenir « Alfred Head » au lieu de « Manfred Hegner ». Dans l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder, très Révérend monsieur, vous avez insisté sur ce point que je suis maintenant un véritable Anglais, avec tous les devoirs et privilèges de notre grande nation. J'en conclus qu'il vaut mieux que je porte un nom anglais. Je vais faire changer mon enseigne et aviser

tous mes clients de cette décision. L'intérêt que votre Révérence veut bien me témoigner me faisait un devoir de lui annoncer cette nouvelle, à lui avant tout autre.

» Je demeure, très Révérend monsieur,

» Votre respectueux serviteur,

» ALFRED HEAD »

— Quel affreux nom, Head ! — s'écria sa femme imprudemment. — Je ne trouve pas « Polly Head » moitié aussi joli que « Polly Hegner ». Quand j'étais enfant il y avait dans notre rue un sale balayeur qui s'appelait Head ; on disait qu'il ne se lavait qu'une fois l'an, à la Noël.

Mais voyant les traits de son mari s'assombrir, elle ajouta, très vite :

— Après tout, peu importe, Manfred. Ne fais pas attention à ce que je viens de dire. Tu as raison. Je m'y accoutumerai bientôt.

Et comme ils descendaient l'escalier, elle remarqua :

— Je crois que tu y pensais depuis longtemps, à ce changement.

— Pourquoi le crois-tu? — demanda-t-il.

— Parce que tu n'as pas renouvelé notre stock de factures et de cartes de la maison, et nous allons en manquer.

— Comme tu es maligne! — dit-il en riant. — C'est vrai, je l'avoue, j'avais cette idée en tête depuis longtemps. Et ce qui vient d'arriver m'a brusquement décidé. Tu comprends?

— Parfaitement.

— J'ai déjà commandé les imprimés nécessaires, et lundi tout marchera sous le nouveau nom. Pourvu que les banques rouvrent lundi ! Sans cela, les affaires... Ah ! j'entends quelqu'un. La voici qui arrive, Mrs Bauer.

Ils allèrent ouvrir la porte du fond et ramenèrent la vieille servante dans le magasin principal. Anna Bauer parut surprise de les trouver seuls. Elle croyait qu'au moins les Fröhling auraient été invités.

— Bien le bonsoir, Frau Bauer, — lui dit l'épicier en allemand. — Nos autres amis nous ont fait faux bond et vous aurez à vous contenter de ma seule compagnie, car ma femme doit aller au doyenné voir sa sœur. Mais nous avons tant de

choses à nous dire que nous ne trouverons pas le temps long. Et puis, j'ai mis de côté des journaux de Berlin pour vous. Ce seront peut-être les derniers.

La figure de la vieille femme s'éclaira. Elle n'aimait rien tant que de parcourir les grands illustrés allemands, imités de ceux de Londres et de Paris.

— Vous ne les regarderez pas tout de suite, — fit l'épicier; — vous pourrez les emporter chez vous. Je ne suppose pas que Mrs Otway y trouvera à redire.

— Mrs Otway! Ach! nein! Elle aime le Vaterland presque autant que nous. Cette stupide affaire n'a rien gâté entre elle et moi.

Durant ce colloque en allemand, Polly les avait regardés avec impatience.

— Il y a des moments, — dit-elle, — où je regrette joliment de ne pas savoir l'allemand.

Son mari lui prit le menton en riant.

— Et comment nous dirions-nous nos secrets, Frau Bauer et moi, petite femme, si tu comprenais tout ce que nous disons?

Et Anna se oignit au rire de bonne humeur des deux époux.

— Eh bien, alors, à tout à l'heure, — dit Polly. — J'espère que vous serez encore ici quand je reviendrai, madame Bauer.

XIII

— J'ai de bonnes nouvelles, — s'écria l'épicier aussitôt que la porte se fut refermée sur sa femme. — Les Anglais ont bien coulé un de nos petits croiseurs, mais en échange nous avons fait sauter un de leurs plus gros cuirassés.

La figure de la vieille Anna s'illumina. Ce n'était pas qu'elle détestât l'Angleterre; au contraire, elle l'aimait assez. Mais puisqu'il y avait guerre entre les deux pays, elle ne pouvait que souhaiter la victoire du Vaterland. Il ne lui vint même pas à l'esprit que cet homme, qui se réjouissait si ouvertement

d'un échec britannique, s'intitulait, de par la loi, citoyen anglais. Comme lui, elle ne voyait dans cette naturalisation qu'une formalité sans importance. Tous les naturalisés anglais qu'elle connaissait pensaient comme elle, et chose curieuse, les seuls de ses compatriotes qui manifestassent en toute occasion une affection sincère pour l'Angleterre, c'étaient les Frö ling, qui justement n'avaient pas sollicité de certificat. Leur attachement pour tout ce qui était anglais avait même souvent froissé Anna Bauer, par exemple, quand ils avaient approuvé l'entrée de leur fils dans l'armée du roi.

— Ça, pour des bonnes nouvelles, c'est des bonnes nouvelles, — fit la vieille bonne joyeusement. — Mais je suppose que nous autres, nous ne devons pas nous montrer trop contents, Herr Hegner?

Il répondit, sans ironie :

— Non, ce serait de l'ingratitude de notre part envers la vieille Angleterre.

— Toutes ces morts me font de la peine, — fit-elle, — que ce soient des Allemands ou des Anglais. Pour les Russes et les Français je n'ai pas de pitié.

— Je pense comme vous, Frau Bauer : que cette vermine française et russe soit exterminée, ce n'est que justice. Mais ces pauvres Anglais, si paresseux, si entêtés dans leurs sots préjugés, je ne me réjouis pas de les voir mourir.

Tous deux continuèrent silencieusement le souper commencé. Hegner reprit :

— Ne vous faites pas trop de mauvais sang sur les pertes des Anglais. Il n'en mourra guère dans cette campagne. Ainsi de toutes vos connaissances, les officiers de Witanbury, il n'y en a pas un en danger à cette heure-ci. Les marins seront noyés, ce sera tout.

— N'empêche que les Anglais envoient une armée en Belgique, — fit Anna distraitement.

— Qu'est-ce que vous dites, — s'écria Hegner, s'interrompant dans sa distribution de saucisses. — De qui tenez-vous cela, Frau Bauer? Serait-ce par hasard de cet employé de ministère qui fait la cour à votre demoiselle?

Anna fit un mouvement de protestation :

— Il fait la cour à miss Rose?... Ah! ça non, par exemple.

Quels potiniers que les gens d'ici! D'ailleurs, monsieur Hayley n'a pas dit un mot de ça; c'est encore un de ces messieurs qui parlent beaucoup pour ne rien dire.

— Alors qu'est-ce qui vous autorise à donner cette nouvelle? — demanda l'épicier un peu sèchement.

— Je peux seulement vous affrmer que le major Guthrie est parti pour la Belgique, vendredi à deux heures. Aujourd'hui il est peut-être en train de se battre contre les nôtres.

— Le major Guthrie? — répéta Hegner tout étonné. — Je ne connais pas d'officier de ce nom dans la garnison.

— C'est qu'il n'en est pas, de la garnison! Mais vous avez dû le voir souvent en ville. D'ailleurs il parle allemand, et il est certainement venu à votre magasin.

— Oh ! vous voulez parler du fils de la vieille dame qui demeure à Dorycote? Ces gens-là ne se servent pas chez moi, — ajouta-t-il avec un accent désappointé et dédaigneux. — Mais c'est un retraité, ce monsieur, Frau Bauer. On ne l'a sûrement pas rappelé au service?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est parti pour la Belgique, c'est-à-dire pour la France d'abord, ensuite pour la Belgique.

Vexée d'être contredite, la vieille insistait avec son obstination teutonne.

Caressant sa moustache « à la kaiser », Hegner sembla hésiter, puis il dit :

— Oh ! sans doute que le major aura rejoint son ancien régiment. C'est ce qu'on appelle mobiliser en Angleterre ! Mais cela ne veut pas dire que l'on envoie des troupes sur le continent.

— C'est possible. Ce que je sais bien, moi, c'est l'endroit où le major va débarquer en France.

— Et c'est?...

L'intérêt de Hegner était maintenant éveillé au plus haut point.

— A Boulogne, — répondit-elle sans broncher.

— Mais comment le savez-vous?

— C'est Mrs Otway elle-même qui me l'a dit. Le major est un grand ami de mes maîtresses. C'est elle qui m'a parlé de Boulogne, mais je n'ai pas eu besoin d'elle pour entendre leurs adieux dans le hall. De ma cuisine, je n'ai pas perdu un mot.

— Alors, répétez-moi exactement ce que le major a dit. C'est important, vous savez.

— Il a dit... — Elle chercha dans sa mémoire et continua en anglais. — Il a dit : « Je n'aurai que deux ou trois jours pour m'équiper avant de quitter l'Angleterre. »

— Quitter l'Angleterre, — répéta Hegner lentement. — Si vous êtes sûre d'avoir entendu ces mots, Frau Bauer, c'est là un renseignement sérieux.

— Certainement que j'en suis sûre, — affirma triomphalement la servante.

Ils continuèrent leur repas et jamais la vieille Anna ne s'était sentie si cordialement reçue. Jamais non plus elle n'avait bu autant de bière en si peu de temps. Cette pauvre Mrs Otway, qui n'aimait pas la bière, lui disait souvent qu'elle ne comprenait pas son goût prononcé pour cette fade boisson. Anna ne pouvait se rappeler sans un mouvement de rancune comment, à son entrée à Trellis House, Mrs Otway lui avait refusé « l'argent pour la bière » accordé à tant de servantes anglaises, en disant que chez elle il n'entrait jamais une goutte d'alcool, même sous cette forme atténuée. Mais avec le temps, ses gages augmentés, elle avait trouvé moyen de se procurer en cachette une ou deux bouteilles de bière par semaine. Sa rancune n'en était pas éteinte pour cela, au contraire.

L'hôte et son invitée continuaient leur agréable causette. Hegner avait annoncé à Anna son changement de nom et elle l'avait fort approuvé. Puis, il s'était mis à la questionner longuement sur les propos tenus par James Hayley en sa présence. Elle n'avait rien d'intéressant à dire sur lui : une seule phrase du diplomate avait frappé la servante. Il avait dit qu'au ministère, personne n'avait cru à la possibilité de la guerre.

— Ils n'étaient pas les seuls, — fit Hegner avec un ton de regret. — Moi-même je n'y croyais pas, il y a un an du moins.

Enfin Manfred poussa sa chaise et se levant, offrit à la vieille servante un paquet d'illustrés allemands.

— Regardez-les donc, Frau Bauer, pendant que je monte dans ma chambre un instant ; je n'en ai que pour quelques minutes.

Laissant la servante en extase devant une gravure qui représentait le kaiser passant la flotte en revue, l'épicier grimpa dans sa chambre et ferma la porte à clef derrière lui. Il tourna le courant électrique, prit à sa chaîne de montre une clef minuscule, et ouvrit le coffre-fort. Il trouva bien vite ce qu'il cherchait, un petit livre noir caché derrière la pile de lettres à laquelle Polly n'avait jamais touché. C'était un index alphabétique de noms et d'adresses ; toutes les principales villes du continent y étaient répertoriées. Il n'y avait que quelques jours qu'il avait reçu ce volume, de Hollande, sous pli recommandé, et accompagné d'une lettre qui lui en indiquait l'utilité pour communiquer avec les fournisseurs de son commerce. Il n'en avait pas encore fait usage, mais il n'eut pas de peine, cependant, à découvrir le nom qu'il cherchait, celui d'un négociant espagnol à Séville. Il copia soigneusement le nom et l'adresse sur un bloc-notes qui ne le quittait jamais, puis recourant de nouveau au petit livre noir, il trouva et copia le nom suivant : « Jules Boutet, Hauteville, Boulogne ». Il ne transcrivit pas l'adresse. Pourvu de ces renseignements, il arracha une page de son bloc-notes et écrivit d'abord l'adresse en Espagne, puis, au dessous :

« Père reviendra vers le 19 courant. Boutet l'attend. »

Il hésita avant d'apposer une signature. Finalement il se décida pour le prénom d' « Émilie ».

Ayant remis le livre noir à sa place, derrière les papiers respectés par sa femme, il ferma le coffre-fort, éteignit la lumière et se hâta de rejoindre son invitée. A toute minute Polly pouvait rentrer ; on ne se couchait pas tard au doyenné.

Anna se préparait déjà à partir.

— Il me faut rentrer, — dit-elle, — ces dames ne tarderont pas et je tiens à ce qu'elles ne trouvent pas la maison vide, bien que Mrs Otway sache que je suis ici.

Il paraissait réfléchir profondément ; tout d'un coup :

— Est-ce que vous allez quelquefois à la poste? — demanda-t-il.

— Oui, assez souvent. J'ai un livret de caisse d'épargne postale. Et justement, Herr Hegner, je voulais vous demander si je ne ferais pas bien de retirer mon argent pendant la guerre ?

— Oui, à votre place je le retirerais. Combien avez-vous?

Pendant qu'il parlait, il remplissait une formule télégraphique de mots en capitales.

Elle hésita et finalement répondit :

— Oh ! pas grand'chose. C'est tout de même une somme, pour moi.

— Enfin, combien?

Visiblement ennuyée, elle répondit pourtant :

— J'ai quarante livres sterling à la caisse d'épargne anglaise.

— Je vous le répète, à votre place je les retirerais. Faites-vous rembourser en or et apportez-les-moi ici. Je vous donnerai cinq shillings de prime en vous versant les quarante livres en bank-notes et en argent. J'ai besoin d'or dans mon commerce et je suis enchanté de vous être agréable. En allant à la poste demain matin, vous seriez bien gentille d'envoyer ce télégramme pour moi. C'est une dépêche d'affaires rédigée en style convenu.

Elle prit le papier de ses mains et lut le texte sans le comprendre.

— Il s'agit d'un envoi d'oranges, — expliqua-t-il. — Mais je ne veux pas qu'au bureau de poste de Witanbury on connaisse mes affaires.

— Je comprends, je comprends, — fit-elle vaguement.

— Comme vous le voyez, c'est un télégramme pour l'Espagne et ça coûtera... — Il se mit à calculer mentalement, tandis qu'il se tournait vers le tiroir-caisse du magasin pour y prendre quelque monnaie. — Ça coûtera cinq shillings et six pence. Tenez, Frau Bauer, je vous donne sept shillings et six pence : ce sera deux shillings pour votre peine. J'aimerais autant qu'on ne sût pas que c'est moi l'expéditeur. Vous avez compris ?

— Parfaitement.

— Ainsi, si on vous questionne, vous n'aurez qu'à dire que c'est une de vos connaissances, mistress Smith, qui pressée de prendre un train, vous a priée d'aller porter ce télégramme à la poste.

Anna tira de sa poche un gros porte-monnaie et y rangea soigneusement argent et dépêche en disant :

— Ça partira demain matin à la première heure, vous pouvez y compter.

Elle s'en allait. Il la rappela :

— Frau Bauer !

— Eh bien?

— Je veux seulement vous souhaiter une bonne nuit et vous inviter à revenir nous voir bientôt.

— Je n'y manquerai pas, soyez-en sûr. Et bonsoir à vous aussi.

Elle n'avait pas plutôt quitté le magasin, que Hegner, sur le point de refermer la porte, vit sa femme accourant par la petite rue qui longeait le derrière des magasins.

— Ils sont dans tous leurs états au doyenné, — dit-elle encore essoufflée. — Miss Édith a pleuré toute la journée, que sa figure en est gonflée à ne plus la reconnaître. Son amoureux va partir se battre et on prétend que Lord Kitchener aurait dit que de ce premier lot il n'en rentrera pas un vivant. On parlait de les marier demain, mais ma sœur dit que ce serait absurde, avec un trousseau qui n'est pas à moitié prêt !

— Est-ce que monsieur le Doyen a bien reçu ma lettre?

— J'oubliais de t'en parler. En arrivant je l'ai donnée à Dunston, le valet de chambre. Il m'a dit que le Doyen l'avait ouverte et lue devant lui. Et qu'est-ce que vous croyez que le vieux ramolli a trouvé à répondre, Manfred?

— Je te répète que ce n'est plus Manfred, mais Alfred, — fit-il sèchement.

— Quelle scie !

— Enfin, qu'a-t-il dit, le vieux Doyen?

— Dunston l'a entendu s'écrier : « Je ne vois pas pourquoi le brave garçon fait cela, c'est bien inutile ! » Tu vois, tu t'es tourmenté sans raison. Et moi je l'aime de moins en moins, ce nouveau nom ! En allant et en revenant du doyenné je répétais : « Polly Head, Polly Head... » et je trouvais ça joliment vilain. Non, non, tu ne me feras jamais dire que je l'aime...

— Que tu l'aimes ou que tu ne l'aimes pas, ce sera le même prix, — dit l'épicier rudement.

Mais il était de trop bonne humeur pour gronder sa femme bien fort. Ce qu'elle venait de lui dire, à propos du fiancé de

miss Haworth, confirmait si parfaitement le renseignement donné par la bonne vieille Anna qu'il n'y avait plus aucun doute à concevoir sur son exactitude. C'était une excellente soirée qu'il venait de passer là, et la servante de Mrs Otway lui rendrait encore, à son insu, bien d'autres services.

(*A suivre.*)

MRS BELLOC-LOWNDES

(*Traduit de l'anglais par* MAXIME MAURY.)

SOUVENIRS DE NOHANT

On a beaucoup écrit sur la vie de George Sand à Nohant : elle-même a dit ce qu'il fallait dire ; je n'entreprendrai donc pas de décrire cette vieille demeure que tout le monde peut visiter ni d'en faire l'histoire. Je donnerai seulement quelques indications, qu'après moi, personne ne pourrait donner : elles serviront à évoquer le souvenir de ma grand'mère dans cette maison où je l'ai vue vivre.

A Châteauroux, on prenait la diligence. Après trois heures de trajet on arrivait à la nuit, au bruit des grelots. Elle s'arrêtait sur la route, devant le pavillon. C'est là que descendaient les hôtes attendus.

Les domestiques, avec une brouette et une lanterne, déchargeaient les bagages et « La Jeunesse » (c'était le nom du postillon) remontant sur le siège enlevait les chevaux qui repartaient, au trot, pour la Châtre.

On traversait, alors, le jardin touffu, précédé de la petite lanterne qui, comme un ver luisant, mystérieusement indiquait l'allée qu'il fallait suivre, tandis que la brouette venait derrière, tout à fait dans l'ombre. On approchait sans le savoir de la maison : la porte de la salle à manger s'ouvrait : George Sand était là.

La table est mise, éclairée par les bougies des grands candélabres : la forte et simple argenterie du maréchal, aux écussons effacés pendant la Révolution, reluit sur la nappe blanche.

Le chien Fadet flaire les hôtes et les accueille joyeusement : on s'embrasse, on se fête, on s'assied autour de la table. On questionne l'arrivant. La conversation passe du ton familier au langage le plus élevé, ma grand'mère écoute et parle peu.

Après dîner, on passe au salon, vaste pièce qui semble petite tant la table qui en occupe le milieu est grande. C'est la table, devenue célèbre, de Jean Bonnin le menuisier, la table où l'on dessine, où l'on joue, où l'on écrit, sur laquelle on s'accoude pour causer. Cette table, dont l'encrier en porcelaine de Chine est le plus bel ornement, est occupée par des jeux : des cartes pour le « bézigue » et les « patiences », un « solitaire », jeu de billes où George Sand excelle, des « lettres », des « dames » et surtout, les dominos. Un atlas, aussi, voisine avec des boîtes d'aquarelle et un verre grossissant dont on se sert pour étudier les plantes et les papillons. Aux murs, les portraits de famille et des tableaux. Au fond, le piano où jouèrent Chopin et Liszt, et autour de la table de beaux fauteuils recouverts de perse.

George Sand habita successivement les différents appartements de la maison. D'abord celui de sa grand'mère [1] au rez-de-chaussée, puis celui au-dessus et enfin, toujours sur le jardin au midi, celui de l'aile droite. C'est dans celui-ci qu'elle mourut.

Au rez-de-chaussée la grande chambre d'Aurore de Saxe communique avec un « boudoir ». Celui-ci était revêtu d'une boiserie grise, ornée fort joliment de médaillons aux chiffres des Piarron de Serennes, propriétaires de Nohant lorsque Aurore de Saxe l'acquit. Plus tard, l'autre Aurore [2], alors jeune femme, fit poser ingénieusement dans un placard une sorte de bureau-secrétaire pliant et, tout en veillant son fils au berceau, elle écrivit là ses premiers essais. C'est donc dans cet appartement d'Aurore de Saxe que ma grand'mère vécut ses premières années de mariage, que plus tard elle installa mon père et ma mère, là que je naquis, là que mon père mourut.

Mais le cadre où je l'ai vue vivre est l'appartement au-dessus du salon. La chambre est tendue d'un papier à fond bleu sur lequel des médaillons gris représentent une bacchante et un petit faune. Les rideaux du lit, ceux des fenêtres et les

1. Aurore de Saxe (fille du Maréchal de Saxe), femme de Dupin de Francueil.
2. Aurore Dudevant : George Sand.

portières sont en cretonne du même dessin et de même couleur. Ce bleu « robuste » étonne au premier moment avec sa décoration de style Directoire, mais sans doute, ce style même rappelle à ma grand'mère des souvenirs d'enfance.

Son lit est simple, en noyer : dans un angle. Près du lit, une chaise basse recouverte de même étoffe que le reste de l'ameublement, ainsi que trois fauteuils à médaillons et une petite bergère. Au milieu, une table recouverte d'un tapis de drap brodé. En face de la cheminée, le grand canapé-lit où je dormais de temps à autre. Près de la fenêtre une commode « demi-lune » Louis XVI, qui fut donnée par Chopin. A droite en regardant et à côté de la cheminée, un secrétaire Louis XVI de Jacob, très simple, très pur de style, dans lequel George Sand mettait ses bijoux. Au-dessus est suspendu le violon de Maurice Dupin au son duquel elle naquit [1]. A gauche, un petit chiffonnier en marqueterie de couleur, et sur ce joli petit meuble, une boîte indienne. Sur la table, le coffret à bijoux d'Aurore de Saxe à ses armes (les deux flèches croisées de Saxe).

Sur la cheminée, une pendule, deux potiches de Chine, deux chandeliers et deux statuettes en plâtre. Aux murs sont les portraits et des gouaches du temps de la grand'mère. Au-dessus de la cheminée, c'est le portrait du maréchal, pastel par Latour, avec son bon sourire et ses yeux clairs. A droite, c'est un dessin : le maréchal à cheval. A gauche, un pastel : Aurore de Saxe assise dans un jardin avec son fils Maurice, enfant. Puis, madame Maurice Dupin dessinée par sa fille George Sand, Maurice Dupin dessiné par le général Lejeune, un autre dessin de George Sand représentant Maurice Sand enfant, en costume militaire, avec une inscription, et des photographies de mon père, de ma mère, de ma sœur et de moi. Sous verre, des herbes séchées envoyées pour sa fête par son vieil ami « Chrisni [2] », d'autres encore, portant cette inscription de sa main : « Fontainebleau, août 1837 », une

1. Madame Maurice Dupin dansait pendant que son mari jouait du violon lorsqu'elle fut prise des douleurs de l'enfantement. (Voir *Histoire de ma vie*, George Sand.)

2. Dessauer, vieil ami allemand de George Sand. (Voir Correspondance de George Sand.)

esquisse et le daguerréotype de Nini, la fille de Solange Clésinger, que George Sand a tant aimée.

Sous verre encore, un morceau du papier qui ornait la chambre voisine de celle habitée par ma grand'mère avant d'être transformée en bibliothèque, papier ancien qui semble être le seul vestige des premières tentures murales de Nohant.

Enfin cette chambre, pleine de souvenirs, était un endroit paisible, élégant et bien rangé.

Elle se coiffait devant la fenêtre, assise à une table surmontée d'un petit miroir à pied. Que de moments j'ai passés, pendant qu'elle tordait ses cheveux, près d'elle, sur un petit coffre recouvert de sparterie où étaient ses dentelles ! Que de fois, à côté d'elle, penchée au-dessus de la commode, j'ai senti l'odeur fine du petit pot rempli d'une pâte musquée qu'elle tenait de sa grand'mère, et qu'elle conservait dans son linge !

Je connaissais tous ses tiroirs, tous ses bijoux ; tout ce qui l'entourait; toutes ces choses familières qui m'étaient chères parce qu'elles lui appartenaient. Dans le coffret de mariage d'Aurore de Saxe étaient rangés les souvenirs les plus précieux, entre autres la bague de la grande Dauphine, Josephe de Saxe, nièce du maréchal (mère de Louis XVI), bague donnée par Aurore de Saxe et que celle-ci avait mise au doigt de la petite Aurore, lorsqu'elle reconnut en cet enfant, malgré le mystère qu'on lui en faisait, la fille de son fils chéri. Cette bague historique m'a été donnée par ma grand'mère elle-même. Puis la tabatière du maréchal, d'un fort joli travail de ciselure, est ornée de la miniature du vainqueur. Cette tabatière lui fut donnée par le roi, au retour des Flandres. Le cachet du maréchal; une autre tabatière, celle-ci simple, avec la miniature de Maurice Dupin, dont les cheveux courts et poudrés font contraste avec ses grands yeux sombres et doux : les yeux des Dupin, héritage des ancêtres Kœnigsmark[1].

D'autres miniatures, celle d'un petit garçon brun en grand costume (peut-être est-ce le portrait d'un fils de Josephe de Saxe), celles de Marie de Verrières[2], d'Aurore et du maréchal.

Toutes ces images du passé dormaient là dans la moire bleue qui gainait le coffret ; je ne connaissais pas encore leur his-

1. Les ancêtres de Maurice de Saxe.
2. Mère d'Aurore de Saxe.

toire, mais je les aimais parce qu'elles faisaient partie de « Bonne-Mère ». Ce que je connaissais bien, c'était la boîte indienne. J'ignore ce qu'elle contenait, et tout son attrait consistait dans la serrure. La clé en tournant faisait grincer bizarrement deux notes. Elles étaient plaintives, étranges... Cette boîte est encore là, il m'arrive encore d'en tourner la clé pour entendre ce petit bruit évocateur, triste et doux... mais je n'entends plus la voix chérie me répondre comme autrefois lorsque je demandais d'y toucher :

— Oui, mon trésor !

***

Les chambres de la maison étaient presque toutes occupées par la famille. Au levant, sur le jardin potager, ma mère habitait l'ancienne chambre de Deschartres[1]; tout près, au midi, la chambre des enfants avec les lits des nourrices. En suivant cette façade sur le jardin, venait l'appartement de George Sand, composé de la bibliothèque, du cabinet de travail, de sa chambre et de ses dépendances. En face, deux chambres que mon père avait transformées en laboratoires entomologiques. Il restait cinq chambres d'amis dont l'une, appelée « la Tour du Nord », passait parmi les domestiques pour la chambre « où ça revenait ».

Mais qu'est-ce qui revenait et qui revenait? Personne ne l'a jamais dit. Par contre, le vieux cocher, Sylvain, avait vu le *Farfadet* sur le coffre à avoine de l'écurie, lequel, s'étant vu découvert, avait sauté par la lucarne.

— Il était fait comme un coq et comme un écureuil, — me contait Sylvain, — et il avait cette longue queue qui leur sert à fouetter les chevaux. Mais ça les contrarie quand on les voit, et quand je m'imaginais qu'il était à panser les juments, je n'entrais pas à l'écurie et je m'en suis toujours bien trouvé. C'est presque toujours de nuit qu'ils viennent et vaut mieux n'y pas regarder.

Sylvain conduisait bien, et ma grand'mère qui s'y connaissait avait toute confiance en lui. Il ne lui arriva jamais d'ac-

1. Deschatres, vieux précepteur de George Sand. (Voir *Histoire de ma vie*, George Sand.)

cident tant qu'il eut la responsabilité de la conduire et ce ne fut jamais que lorsqu'il n'eut que sa propre vie à risquer qu'il faillit la perdre plusieurs fois — pour avoir trop festoyé. Sylvain était bon et nous était attaché. Ma sœur et moi nous l'aimions, il représentait un personnage important de nos amusements : il nous laissait entrer à l'écurie, nous disait ce qu'il fallait faire manger aux lapins, il était aussi le conducteur des petits voyages que nous faisions en voiture. C'était celui qui connaissait les beaux endroits, qui savait le nom des horizons que j'appelais « le pays bleu ». Enfin, il était depuis une quarantaine d'années déjà au service de ma grand'mère.

*
* *

Le matin, George Sand s'éveillait et se levait tard. Sylvie, sa femme de chambre, ouvrait les volets quand elle ne les trouvait déjà ouverts, car il arrivait souvent, par les « nuits de lune », que ma grand'mère les laissât ouverts pour voir, de son lit, les grands arbres et le ciel.

Sylvie était petite, intelligente, propre et d'une figure fine. Elle portait la coiffe du Berry et la robe froncée comme les autres servantes de la maison, ce qui fit dire à l'un des hôtes de Nohant que la maison ressemblait à un couvent plein de nonnes. Les rapports des maîtres et des domestiques étaient familiers et respectueux, George Sand les tutoyait tous et les traitait maternellement. Les femmes, nombreuses, passaient d'un service à un autre selon les besoins de la maison : elles savaient donc un peu de tout, le train de la maison étant patriarcal, en même temps que très raffiné. Marie Caillaud qui avait été longtemps au service de George Sand était aussi une des principales interprètes du théâtre. Après avoir servi le dîner, elle allait poser sa coiffe et passer la robe ou le travesti Louis XIII sous lequel ses maîtres l'applaudissaient.

La douceur et la tranquillité du caractère berrichon permettaient sans inconvénient ces doubles fonctions.

Il y avait une note discordante, pourtant, dans cet ensemble des serviteurs. C'était la nourrice de ma sœur, sorte de mégère jalouse et despotique. Elle tyrannisait les autres domestiques et les insultait chacun leur tour, car sa méchanceté s'appli-

quait à tous. Grande et bien faite, un peu grasse, avec des mains potelées, elle était un type de belle paysanne. Cette beauté accroissait son aplomb naturel. C'était elle qui était chargée de nous promener, ma sœur et moi, lorsqu'elle vint à me prendre en grippe et ce fut elle, la première dans la vie, qui me montra ce qu'est la haine.

Si je parle ici de cette femme sans intérêt par elle-même, c'est qu'elle m'a rendu le service de me donner conscience de moi-même. Élevée dans l'amour de ma grand'mère et de mes parents, entourée d'exemples de grandeur qui me paraissaient tout simples, l'imagination portée vers l'idéal, développée par George Sand, je n'aurais peut-être pas assez veillé sur mon caractère. Cette femme m'apprit à me dominer, à cacher mes peines pour n'en pas faire aux autres, à garder ma dignité sans me plaindre. Ma sœur, trop petite pour comprendre, aimait sa nourrice et aurait pleuré son départ ; j'ai enduré cette sorte d'éducation, revers de l'autre, pendant des années, sans que ma grand'mère soupçonnât ce qui se passait : c'est la seule chose que je lui cachai.

Plus tard cette femme devint si odieuse qu'il fallut la chasser, mais je ne fus pour rien dans cette détermination de mes parents et Gabrielle, alors, avait l'âge de comprendre. Du reste, après la mort de ma grand'mère, si les vieux serviteurs restèrent, l'abandon du nid par la famille pendant une grande partie de l'année changea les bonnes habitudes et laissa les mauvaises se développer. Sylvain passa souvent par-dessus la tête de sa jument, Sylvie s'était retirée chez elle, ma nourrice, qui avait été femme de chambre de ma grand'mère pendant les deux dernières années et l'avait soignée avec dévouement à sa mort, nous suivit à Paris. Elle ne me quitta jamais.

Elle est de la race antique des vieux serviteurs. Fidèle, dévouée, sobre, aimant la maison plus que si c'était la sienne, cuisinière consommée, elle a, par-dessus toutes ces qualités, gardé l'amour de « son nourrisson ».

Pour compléter le personnel de la maison, je veux parler ici de mon compagnon d'enfance, compagnon quasi muet, il est vrai, mais dont la présence fantaisiste agrémentait mes jeux et mes promenades : c'était le chien Fadet.

George Sand, qui connaissait la psychologie des bêtes comme celle des hommes, a tracé l'histoire de son chien dans l'un des *Contes d'une grand'mère* [1].

A ma naissance, elle m'avait présentée à lui en lui recommandant d'être bien doux avec moi. Il était devenu mon véritable ami. Je lui parlais, il comprenait, jusqu'à mes doléances, pensais-je, sur les devoirs de calcul et sur la « tournure » que ma mère me faisait porter. Lorsque je me trouvais seule au jardin avec lui, je commençais par enlever cet ornement bizarre que j'attachais sur son dos à son philosophique étonnement, mais il souriait de sa large gueule noire et rose dans sa tête blanche et revenait parfois jusqu'à la maison, la tournure sur le dos ou sur la poitrine, d'un air patient et bienveillant.

Habitué à recevoir entre les pattes mes poupées les plus élégantes et les plus fragiles, ce chien féroce et batailleur avec les autres était d'une patience infatigable avec les enfants.

Je le retrouvais souvent dans la bibliothèque couché au milieu de mes jouets. Il finit même par prendre une initiative qui me remplit de joie. Il rentra dorénavant de ses escapades, directement à la maison, sans passer par l'écurie où il avait coutume d'aller dormir dans le foin, quand il faisait froid. Ma mère m'avait donné cette année-là un fort grand lit de poupée, fait par un menuisier de la Châtre, avec la literie brodée à mon chiffre. Fadet, qui comprenait tout, se glissa un jour, en mon absence, dans ce bon lit et y dormit si bien que, lorsque j'entrai je l'y trouvai qui riait en découvrant ses crocs jusqu'aux oreilles. Ceci me causa un tel plaisir, le tour était si bien joué, que je le caressai, ce que, du reste, il semblait attendre. Il y revint donc et fort souvent faire la sieste et dans l'état où il était, crotté ou non.

Il advint, vers cette époque, qu'une des marionnettes de mon père, que sa figure haute en couleur avait fait nommer « Purpurine » et qui remplissait des rôles « d'enfant » et restait fort souvent dans l'armoire depuis la création d'une nouvelle troupe perfectionnée, devint l'objet de mes désirs. Elle était « fort laide », disait Bonne-Mère, mais telle qu'elle était, je m'en serais bien contentée pour la faire participer aux his-

1. *Le Chien et la fleur sacrée.*

toires que je me racontais, les personnages en main. Mon père me la donna un soir de Noël et ce fut un cadeau que je fis partager à Fadet. Purpurine ne craignait ni ses griffes ni ses dents et dormit fort souvent entre ses pattes. Ma grand'mère craignait que mon goût ne se faussât et éveillait ma réflexion :

— Ne trouves-tu pas Purpurine bien laide? — me disait-elle.

Et je répondais :

— Elle n'est pas belle, c'est vrai, mais papa l'a faite comme cela et je l'aime parce que c'est papa qui l'a faite. Et puis Fadet ne la cassera pas quand il représente les génies changés en monstres ».

— Pourvu que tu saches qu'elle n'est pas belle, — répliquait George Sand, — si tu l'aimes pour d'autres raisons, je te laisse bien libre de jouer avec elle.

Fadet, de qui Georges Sand a raconté la vie et dépeint le caractère dans le conte qui lui est consacré, a été célébré ensuite par Armand Sylvestre lors de son retour à Nohant pour l'enterrement de ma grand'mère ; Fadet, chien fidèle et intelligent, chien parfait pour ses maîtres, avait réellement un caractère estimable pour les grandes personnes et adorable pour les enfants. Je le vis un jour rentrer du jardin avec une balafre sanglante depuis sa « truffe » noire jusqu'au crâne. C'était le fils de l'un des amis de la maison, privé de raison, qui avait blessé mon chien avec un tesson. Fadet s'était laissé stoïquement martyriser et rentrait pour me retrouver comme de coutume, car « j'étais en somme sa grande affection », comme le dit George Sand. En le voyant ainsi, ma grand'mère l'appela, le pansa. J'étais déconcertée, je ne voulais pas admettre qu'un garçon de l'âge de ce pauvre innocent pût commettre un pareil méfait. Fadet, pourtant, l'avait admis sans gronder et n'évita même pas, par la suite, les jeux de son bourreau.

Ce chien partagea le grand chagrin de la famille lorsque sa maîtresse mourut. Il la chercha et la pleura, mais sa vieillesse fut longue et douce. Il restait seul à Nohant où mon père ne pouvait plus vivre qu'une partie de l'été sans cette mère adorée.

Le chien continuait à nous aimer, à me chérir, et quand je revenais il me suivait partout ainsi que mon père. En partant, je le confiais au vieux Sylvain qui restait aussi au foyer

désert. Enfin, un hiver, Fadet mourut, il avait vingt-cinq ans. On l'enterra au pied du mur du cimetière où repose sa maîtresse. A présent que le cimetière, devenu trop petit pour nous contenir, a été agrandi, les restes de Fadet mêlés à la terre font partie des plantes qui verdoient dans cet asile tranquille. Et la phrase par laquelle George Sand termine l'histoire de notre chien a été réalisée : « Je n'ai pas souvenir de mes dernières années et de ma mort (dit Fadet devenu homme dans la vie future). Je crois que je m'éteignis doucement au milieu des soins et des encouragements. On avait certainement compris que je méritais d'être homme, puisqu'on avait toujours dit qu'il ne me manquait que la parole. »[1]

***

Cette petite pièce garnie de rayons sur lesquels sont posés des livres classiques d'histoire et de critique et des échantillons minéralogiques, c'est le cabinet de travail de George Sand.

Sur son bureau fait pour elle par un ébéniste du pays, un long bureau commode et simple, sont rangés les objets familiers : une boîte japonaise où elle mettait le papier à lettres, une autre en laque verte, octogone, pour les cigarettes, un petit pot rempli d'eau où elle jetait la cendre, un grand encrier de faïence qui remplaçait le simple encrier de porcelaine blanche dont elle s'était servi pendant des années, un jouet de la petite Nini, un godet à aquarelle, un bloc de verre taillé qui lui plaisait à cause de « sa couleur d'eau de montagnes ».

La chaise Directoire sur laquelle elle s'asseyait, provenait, je crois, du mobilier de son père. Le siège était recouvert d'une tapisserie à fond blanc avec des dessins formant rayures coupées.

1. Le cimetière de la famille contient les tombes de Maurice Dupin, père de George Sand, tué d'une chute de cheval sur la route de La Châtre, d'Aurore de Saxe, la grand'mère de George Sand, de Jeanne Clésinger, de mon frère aîné, mort à un an, Marc-Antoine Dudevant-Sand ; puis les tombes de George Sand, de mon père Maurice Sand, de ma tante Solange Clésinger, de ma mère Lina Sand-Calamatta ; celle de notre ami Edmond Plauchut qui était considéré par nous tous comme un fils d'adoption de ma grand'mère depuis son naufrage aux Iles du Cap Vert et l'hospitalité qu'il y reçut, grâce aux lettres de George Sand qu'il avait sur lui, enfin celle de ma sœur Gabrielle.

Cette chaise simple, un escabeau à trois marches qui servait à atteindre les livres, étaient, avec le bureau, les seuls meubles qui ornaient humblement ce cabinet de travail. Il est vrai qu'à certaines heures de la journée il était encombré par mes jouets. Par terre, j'installais mes poupées que j'apportais de la bibliothèque où elles « dormaient » à côté de l'herbier de ma grand'mère, je jouais, parlais et improvisais tandis qu'elle continuait à écrire. Cela ne l'empêchait pas de participer à mes jeux, chaque fois que quelque histoire paraissait devoir appeler son attention et son intervention pour m'expliquer ce que j'inventais ou pour le réfuter. Elle enseignait toujours, sans qu'il y parût, même pendant les jeux et laissait libre cours à mon imagination pendant ces heures, mais la leçon était aussi attrayante que la récréation. Elle m'enseigna à lire et à écrire et jusqu'à sa mort elle se chargea de mon éducation, sauf pour le calcul dont elle ne s'occupa point; peut-être est-ce pour cela que je ne l'ai jamais compris.

La leçon débutait, dans les premiers temps, par la lecture; ensuite venait une dictée, puis la géographie. Cet enseignement m'était fait d'une façon narrative, la carte sous les yeux. Pas plus qu'elle ne me fit copier des pages d'écriture, elle ne me fit lire un précis de géographie sans m'avoir intéressée d'abord aux habitudes, aux lois, aux mœurs, au commerce des peuples chez lesquels il me semblait voyager. Ensuite, elle ouvrait le livre et me faisait repasser ainsi ce qu'elle venait de faire vivre pour moi par sa parole.

Après une assez longue étude des yeux, elle me faisait dessiner des cartes de mémoire et quoique la géographie, par la suite, me parût une science froide et ardue, j'y prenais un grand plaisir sous sa direction. Peut-être avait-elle la toute-puissance des fées, en tous cas elle avait l'art de savoir ce qu'il fallait à l'enfant qui l'adorait.

Pour l'histoire, elle procédait autrement. Elle m'expliquait les faits après lecture à haute voix.

Je crois que je n'appris aucune leçon « par cœur », si ce n'est les fables de La Fontaine. Elle intéressait toujours d'une façon directe et très bien dosée l'effort que je pouvais donner pour apprendre. Lorsque mon ardeur était trop forte, elle la modérait et écourtait la leçon; si au contraire j'étais distraite

et nonchalante, par sa douceur et par l'intérêt qu'elle éveillait en moi, elle arrivait au résultat qu'elle voulait obtenir.

— Appelle la Fée attention! — disait-elle lorsque mon esprit vagabondait. — Si elle ne vient pas tout de suite, appelle-la encore jusqu'à ce qu'elle soit là. Alors, tu apprendras vite et bien.

Enfin, lorsque la leçon était terminée, c'était la lecture à haute voix. C'est ainsi que j'appris à lire dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* [1].

La grandeur de cette histoire épique est intimement liée au souvenir de ma grand'mère, car chaque jour nous lisions pendant près d'une heure, en alternant l'une et l'autre, cette belle épopée où j'apprenais la légende des Dieux et des Héros avec un vif plaisir.

Elle et moi nous échangions ensuite « nos opinions » sur les graves circonstances de la guerre de Troie. (J'avais alors huit à neuf ans.) George Sand préférait les Troyens, j'aimais mieux les Grecs et lorsqu'elle me demanda pourquoi, je lui répondis :

— Parce que Pallas, déesse de la Sagesse, est avec eux. Tu vois bien qu'ils ont le droit et la justice puisqu'elle les protège! Mais pourquoi préfères-tu les Troyens?

— Parce qu'ils sont à plaindre, — me dit-elle.

Mais à sa grande bonté pitoyable elle joignait l'amour de la droiture.

— Tu as raison, — ajouta-t-elle, — il faut toujours être dans la justice, mais tu verras qu'au-dessus de la justice humaine il y a quelque chose d'autre, de plus grand, de meilleur encore.

C'est à mesure que j'avançai dans la vie que je sentis toute la justesse de ses paroles.

Lorsque la lecture était terminée, elle reprenait son travail et je retournais à mes jeux.

Puisque je remémore l'idéalisme de ma grand'mère, je veux dire quel respect elle avait de la croyance chez autrui et comment elle laissa croître l'idéalisme héréditaire qu'elle trouvait en moi. Je la questionnais parfois, mais jamais je n'avais abordé le sujet de la religion qu'elle ne m'enseignait pas. Elle attendait, sans doute, l'éveil de mon inquiétude philosophique qui ne devint impérieux qu'après sa mort. Cependant j'entendais parler, par des fillettes de mon âge, de

1. Traduction de Leconte de Lisle.

l'histoire sainte et des Évangiles et un soir que Bonne-Mère s'habillait pour dîner, je lui demandai tout à coup avec audace :

— Est-ce que Jésus-Christ était Dieu?

Elle tourna la tête vers moi et me regarda de ses yeux dont le regard entrait jusqu'au fond de l'âme. Elle me sondait sans doute avant de répondre.

— Plus tard, — fit-elle, — tu concluras toi-même. Quand tu auras beaucoup lu et beaucoup pensé, tu te donneras la réponse que j'ai passé bien des années à me donner à moi-même. Jésus est plus beau et plus grand s'il est un homme.

Mais la pensée de l'au delà qu'elle effleurait d'une âme sensible et attentive, vint une autre fois se formuler dans cette même chambre bleue qui était la partie sacrée de mon royaume, où je ne jouais pas, où je venais l'embrasser chaque matin à son réveil, où je dormais près d'elle en signe de récompense après qu'elle m'avait conté ses plus belles histoires. Je me hasardai à lui demander ce qu'était la mort. Elle m'arrêta par ces mots :

— N'en parlons pas, ma fille, il sera trop tôt de le savoir quand elle nous séparera. Ma grand'-mère qui m'aimait comme je t'aime, ne m'en parlait jamais : faisons comme elle. Gardons le courage qu'il nous faudra.

C'est vers cette époque qu'elle composa pour moi cette « prière » qu'elle m'apprit et me fit réciter un jour à la fin du déjeuner et qui toucha ma mère jusqu'aux larmes :

AURORE

Mon Dieu, je ne suis qu'une enfant,
Je ne sais pas ce que vous êtes.
On me dit : c'est le tout-puissant,
Priez-le dimanches et fêtes.

Moi je sais que le ciel est beau,
Que le jardin est plein de roses,
Et quand la nuit met son manteau
Je rêve un tas de belles choses.

Est-ce vous le soleil couchant?
Est-ce vous la nuit dans ses voiles?
Est-ce vous que dans son beau chant[1]
Le rossignol dit aux étoiles?

Est-ce vous qui donnez des fleurs
Quand il a tombé de la pluie?
Est-ce vous qui séchez mes pleurs
Quand maman rit et les essuie?

Ai-je donc besoin du bon Dieu
Pour être une petite perle?
Pour pousser droite comme un pieu,
Pour rire et chanter comme un merle?

GRAND'MÈRE

Mon enfant, la joie et l'amour,
Tes jeux, tes rêves, tes ivresses,
Les fleurs, le ciel, la nuit, le jour,
Nos baisers, nos tendres caresses,

Tout cela vient de quelque Ptah
Meilleur que tous ceux de l'histoire,
Ni Jupiter, ni Jéhovah :
A ceux-ci, tu ne peux pas croire.

Mais nous trouverons bien le vrai
A force d'être bonne et sage,
Et quelque jour je te dirai
Que ta raison est son ouvrage.

Tu me diras : je le sens là
Dans mon cœur fait à son image,
Je ne connais rien au delà,
Son nom, sa voix, ni son image,

[1] Est-ce de vous que dans son chant
Le rossignol parle aux étoiles.

Il ne se montre point à nous,
Mais il nous aime ou nous pardonne ;
Ne le prions pas à genoux,
Aimons-le dans ce qu'il nous donne[1].

***

C'était Sylvain qui allait chercher en voiture les invités à qui la diligence était épargnée : les amies telles que madame Adam ou la famille Viardot. La voiture partait la veille de Nohant, Sylvain couchait avec les chevaux à Châteauroux et ramenait les hôtes en deux heures et demie. Lorsqu'arrivèrent madame Viardot et ses enfants, ce fut une fête.

Les deux jeunes filles, les premières que je voyais, me charmèrent. Elles étaient belles comme celles des contes de ma grand'mère. Claudie avait des cheveux qu'elle coiffait avec art et qui retombaient en bouclant sur son joli cou. Marianne portait dans son épaisse chevelure tressée un nœud bleu sur le côté. Elles représentaient à mes yeux deux types de la beauté féminine si charmants que je garde encore pour elles l'admiration première qu'elles m'inspirèrent.

Madame Viardot était passionnément captivante.

Une après-midi tout le monde était réuni au salon. Il faisait peut-être mauvais temps, je ne sais, car on ne se tenait pas dehors comme d'habitude, mais madame Viardot se mit au piano et chanta. George Sand était assise à la grande table,

1. Je recopie cette prière sur l'original écrit de la grande et belle écriture de George Sand. En tête elle a inscrit : *A Aurore* ; au verso se trouve au crayon un projet qu'elle abandonna pour écrire l'autre, mais tel qu'il est, il fera plaisir à lire et le voici :

La nature est tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime.
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,
Tout ce que l'on sent en soi-même.

Elle est belle pour qui la voit,
Elle est bonne à celui qui l'aime,
Elle est juste quand on y croit
Et qu'on la respecte en soi-même.

Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
Et la nature c'est toi-même

non loin du piano. Elle m'avait dit : « Reste, écoute-la. » Sa voix était si étrange même pour une enfant comme moi, son art si dramatique que tout le monde était ému, silencieux ; mais lorsque Pauline Viardot chanta une composition de son père, lorsqu'elle prononça dans la belle langue espagnole « Que quieres Panchito », ma grand'mère inclina son buste en avant et se couvrit le visage de ses mains. Ce geste, son attitude, l'émoi que cela me causa — je ne l'avais jamais *vue* troublée ainsi — me firent frémir. La Viardot acheva la chanson, se leva et s'approchant d'elle lui dit : « Ma Ninoune ! » C'était le nom amical qu'elle lui donnait.

Je vis alors le visage de ma grand'mère : elle ne pleurait pas, mais était plus pâle encore que de coutume ; ses yeux semblaient remplis d'une joie douloureuse. C'était une émotion surhumaine qu'elle venait d'éprouver. Elle et la Viardot ressemblaient à deux divinités.

Le soir, il y eut une autre sorte de divertissement. Mon père préparait plusieurs fois par an des pièces de marionnettes. Il créait tout dans ce théâtre qui avait succédé au grand théâtre. Il sculptait les personnages, les peignait, inventait les accessoires et les fabriquait de ses mains habiles, il brossait les décors fort jolis, il machinait tout, organisait, clouait, transformait et faisait le canevas des pièces qu'il représentait en improvisant. George Sand, qui était très adroite aussi, coupait et cousait les costumes, et quand il y en avait trop, on prenait une femme du village pour terminer les vêtements. Tout était parfait dans ce petit monde. Ma grand'mère et nos amis prenaient aux représentations un plaisir extrême. Les principaux personnages avaient leurs caractères, leur manière de parler différente, leur accent, et mon père, excellent comédien lui-même sur le théâtre abandonné, faisait vivre à lui tout seul ses marionnettes. Elles étaient un délassement pour George Sand et aussi pour mon père, esprit complexe et de premier ordre qui avait en lui les dons d'un grand artiste et la méthode d'un savant.

Ces figurines reflétaient une telle vie que les domestiques en avaient une certaine crainte et je les entendis souvent dire « qu'elles étaient en vie comme des chrétiens ». Une femme de service, nouvelle dans la maison, demanda qu'on

la changeât de chambre, la sienne étant au-dessus du théâtre, parce que, dit-elle, « quand monsieur Maurice est couché, les marionnettes se relèvent et continuent à faire du vacarme toute la nuit ».

— C'est égal, — disait un autre, — Monsieur tout habile qu'il est ne peut pas toujours les *gordir* [1]. Elles ont bien leur idée aussi.

Lors du séjour de la famille Viardot à Nohant, « les réjouissances » furent à leur comble. On alternait entre la musique, les représentations, les petits jeux, les charades, les promenades, la peinture, les chasses aux papillons.

Tourgueneff même nous conta, sur la terrasse, l'histoire d'un chat fantastique. Mais qui pouvait rivaliser pour les contes avec ma grand'mère? Combien je regrette d'avoir été trop enfant pour écrire ce qu'elle me contait chaque soir afin de m'endormir! Combien je regrette d'avoir pu jouir seule de tout ce trésor dont je n'ai gardé que l'impression et le souvenir enchanté! C'étaient des contes qui duraient des soirs et des soirs, lorsque j'étais couchée dans sa chambre en signe de grande joie et de récompense. Elle me permettait de frapper sur le carrelage du salon, où elle était avec mes parents et nos amis; elle montait lestement et venait s'accouder derrière le grand canapé-lit où j'étais couchée. Alors commençait ou continuait une de ses narrations fantastiques où les fées et les génies avaient le meilleur rôle. Ou bien c'était les personnages de la comédie italienne qui revivaient dans ses récits : Arlequin, Pierrot, Colombine, Cassandre, Polichinelle, Scapin, Isabelle et Mezzetin. Mais jamais peut-être il ne fut de plus beau conte au monde que celui que je lui fis prolonger des semaines entières, tant je l'aimais: c'était l'histoire d'une fée qui vivait sous les eaux, dans son palais. Rien ne peut dire la fraîcheur, l'éclat, la variété, l'ampleur de cette histoire que je voudrais pouvoir entendre encore. Heureusement ce conte ressemblait un peu à une œuvre déjà écrite de George Sand, que plus tard, par hasard, elle prit dans la bibliothèque pour que nous la lisions à haute voix :

— Il est question de fée dans ce livre, — me dit-elle, — mais je ne m'en souviens plus. Nous allons voir si cela t'amuse.

1. « En jouir », les mener comme il veut.

A mesure que nous lisions *la Coupe*, le récit devenait plus émouvant, si bien que tout à coup je m'arrêtai de lire à haute voix et priai Bonne-Mère de continuer. Elle dut s'interrompre au bout d'un moment, car les larmes qui jaillissaient de mes yeux humectaient aussi les siens.

— Quand il s'agit d'enfant, — dit-elle modestement, — cela émeut toujours. Je ne me souvenais plus de ce livre.

Il est certain que si elle eût pensé remuer notre émotion, elle n'eût pas choisi cette lecture. Elle s'en excusa encore le soir auprès de mon père comme d'une faute de mémoire et d'une surprise de sa propre sensibilité. J'ai béni souvent l'oubli qu'elle avait eu de sa propre création, puisque, de sa voix, j'entendis l'une de ses plus jolies œuvres.

***

Lorsque ma grand'mère quittait Nohant pour passer quelques semaines ou quelques jours à Paris, c'était toujours une séparation pénible. Elle préparait son voyage à l'avance, faisait un chapeau neuf pour partir et je me souviens du dernier que je lui vis faire. Il était en paille blanche, un peu grand, les bords, comme on les portait à cette époque, légèrement abaissés. Elle avait orné cette paille d'un plissé de mousseline blanche, d'un large ruban de velours noir et d'une fleur blanche et verte, simplement et bien posée. Lorsque je la vis entrer dans notre chambre d'enfants avec ce chapeau, à demi recouvert par le voile de voyage, de son pas rapide et silencieux, je ne pus rien lui dire. J'avais le cœur serré de la voir partir et je l'admirais.

Elle m'embrassa, me recommanda de travailler et me promit de revenir bientôt. Ses absences ne duraient guère : elle avait hâte de rentrer pour nous retrouver.

Une seule fois son départ fut une joie, car je partais avec elle et ma mère. Elle trouvait que j'étais assez sérieuse pour l'accompagner à Paris.

Nous descendîmes dans son « pied-à-terre », au numéro 5 de la rue Gay-Lussac. On y pénétrait par une petite entrée sombre et triste. Le salon donnait accès à sa chambre. Celle que j'habitais était grande comme une armoire ou une cabine.

La petite fenêtre donnait sur une cour intérieure. Pour entrer chez moi il fallait d'abord passer par la salle à manger et la chambre à coucher qu'habitait ma mère, et il fallait encore monter deux marches. Quel étonnement après les spacieuses et claires habitations de Nohant ! La domestique, Martine, était aussi un être bizarre pour moi qui ne connaissais que nos Berrichons. Elle était cuisinière, femme de chambre, commissionnaire de Bonne-Mère le jour, et le soir, ouvreuse à l'Odéon. Martine était dévouée à ma grand'mère et pour cela je l'aimai tout de suite ; elle aussi me prit en affection sans doute, car elle me conta son existence, ce qui m'intéressait médiocrement, mais m'attachait à elle. Elle faisait l'omelette d'une manière « remarquable », disait George Sand, et Martine, dans le réduit qui servait de cuisine à l'appartement, m'initia à ses secrets culinaires. Elle mettait un peu d'eau dans l'omelette et prétendait que c'était le seul moyen de faire « l'omelette d'une manière agréable ».

Elle était connue des amis pour faire bonne garde auprès de Bonne-Mère, défendant la porte sans pitié.

L'appartement n'offrait aucune recherche, mais au salon étaient quelques bons tableaux, dont la magnifique esquisse de Delacroix, *la Nuit de Valpurgis*, qui avait été léguée à ma grand'mère.

Entre les deux fenêtres, une grande table où George Sand écrivait ; en face un divan de cuir faisant encoignure, quelques fauteuils, des petits bronzes chinois sur les meubles et un joli bahut Renaissance.

Dans sa chambre, le lit et l'armoire à glace étaient tout simples ; une jolie pendule était posée sur la cheminée. Cette chambre-là, comme celle de Nohant, était bleue et blanche.

Nous dînions chez Magny où ma grand'mère semblait chez elle et invitait nos amis.

Le premier soir qu'elle me conduisit à l'Odéon, c'était pour y voir notre ami Porel. Ce fut une joie de le reconnaître sous les traits de Scapin. Il s'avança sur le bord de la scène, — nous étions dans la loge de Duquesnel, alors directeur, — et il me dit tout bas : « Bonjour, bonjour. » Venait ensuite une pièce où jouait une jeune fille charmante et qui me plut parce qu'elle avait l'air naturel : c'était Baretta.

Ma grand'mère fut enchantée de la soirée qu'elle me fit passer, des remarques que je lui fis, du plaisir que je prenais tout près d'elle. Autant elle était sédentaire à Nohant, autant elle était agissante à Paris. Elle accumulait, dans les jours qu'elle y passait, toutes les visites à ses vieux amis, la recherche des jouets et des animaux qu'elle nous rapportait, ce qui faisait de son retour une véritable distribution de plaisirs. Mais sa présence était ce que je préférais à tout.

***

A Nohant, la vie calme et remplie reprenait. Dans les dernières années, elle déjeunait dans son cabinet de travail d'une tasse de chocolat très épais dans lequel elle ajoutait un peu de crème fraîche. Puis elle lisait le journal et sa correspondance. Vers midi ou une heure, elle descendait et nous prenait au sortir de table pour faire le tour du jardin avec elle.

Souvent, on faisait une partie de boules, — elle y excellait, — après avoir été faire « une visite » à ses plantes préférées. Puis elle remontait chez elle, lisait ou peignait, me donnait ma leçon, faisait sa correspondance ou écrivait, si elle avait un roman qui la prenait, jour et nuit. Avant dîner, elle redescendait au jardin, puis au premier coup de cloche, elle passait dans sa chambre pour changer de toilette. Cette habitude d'élégance qu'elle garda toute sa vie était une joie pour moi. La voir « s'habiller », mettre pour dîner une parure de corail ou une cravate de soie claire comme on en portait alors, c'était une fête quotidienne à laquelle je participais en quittant mon tablier d'enfant.

Elle dînait toujours avec nous à la salle à manger et se couchait la dernière de la maison, puisque après les jeux de patience, de cartes ou de dominos, après une lecture à haute voix, la confection des costumes de marionnettes, de nos jouets ou de nos déguisements, elle restait seule avec mon père pour causer encore en tête à tête ou pour continuer chacun à lire ou à dessiner. Puis ils s'embrassaient en se souhaitant bonne nuit. Elle montait alors et se mettait au travail, parfois jusqu'à deux heures du matin. C'est dans le silence des nuits de

Nohant, assise devant son bureau, éclairée par une petite lampe, qu'elle a laissé couler sa généreuse et fraîche imagination.

« Le public, — écrit-elle dans l'un de ses livres, — n'est pas obligé de savoir que l'œuvre de l'artiste est le trop-plein de son cœur. »

C'était vrai. Elle était plus grande et meilleure encore que tous ses beaux romans.

Le jour de sa fête, — c'était le 5 juillet, — le jardinier préparait de gros bouquets pour le soir, et à dîner on les posait devant elle. C'était comme la redevance de son jardin où elle ne cueillait jamais une fleur, si ce n'est pour en orner les cheveux de ma mère. Et ce jour-là même, on épargnait toutes les fleurs les plus jolies. Puis mon père lui offrait une représentation de marionnettes préparée en grand mystère, et dont elle ne connaissait pas le sujet.

Pour nos anniversaires d'enfants, on tirait autant de coups de canon que nous avions d'années. La couleuvrine du maréchal de Saxe revivait en ces jours-là.

A notre baptême — je dis notre, parce que nous fûmes baptisées ensemble, ma sœur et moi : j'avais quatre ans, et elle en avait deux, — on amena le canon de la Châtre pour nourrir le bruit guerrier de la couleuvrine. Quatre sapeurs barbus étaient rangés derrière nous deux, juchées sur nos chaises d'enfants. Ils portaient le haut bonnet à poil, le tablier de cuir et la hache au poing, pendant que le pasteur officiait. La cérémonie se passait à la salle à manger. George Sand était ma marraine, le Prince Napoléon mon parrain.

La salle à manger de Nohant, recouverte du haut en bas d'une boiserie gris clair, sert de passage pour aller au salon, au jardin, à l'appartement du bas et donne aussi accès sur le vestibule d'entrée. Sa grande fenêtre et la porte ouvrent sur la terrasse. Cette pièce fut l'une des plus animées de la maison. Non seulement les repas de midi et du soir s'y prenaient, mais aussi les soupers, les soirs de théâtre.

Pendant un certain temps, on y installa des jeux, des bilboquets, une toupie hollandaise qui distrayaient les hôtes avant dîner ou après déjeuner. Puis mon père y fit mettre une cage pour les ouistitis que Bonne-Mère rapporta de Paris, et qui

faisaient des grimaces pendant les repas. Enfin, la salle à manger devint la salle des mariages, quand Maurice Sand fut maire.

***

Le jardin qui avait été tracé et planté par Aurore de Saxe a gardé son style Louis XVI comme la maison. Mais George Sand l'a embelli par son amour des fleurs et de la verdure.

Elle a fait disposer sur la terrasse des orangers, des fuchsias, des citronnelles et des grenadiers. Elle a planté des rosiers, des clématites blanches, du jasmin, des corcorus et de la bïonne, le long de la maison, de sorte que la grande demeure est dans un nid parfumé.

Les cèdres, les deux hauts sapins qui dominaient tout, les grands tilleuls qui venaient toucher les fenêtres de ma grand'-mère, les arbres de Sainte-Lucie et de Judée qui fleurissaient la cour d'entrée avec les lilas et sur la terre les iris, les tulipes, les pivoines, le lin bleu et les nigelles, les géraniums et les lauriers roses, tout s'unissait pour égayer le fond de verdure du petit bois aux allées en méandre, aux carrefours où des bancs invitaient au repos.

George Sand a parlé de ce bois. C'est là qu'elle évoquait « Corambé », là que plus tard, grand'mère de Nini, elle arrangeait pour l'enfant un délicieux petit jardin, mouvementé, orné d'eau; elle y fit construire une maisonnette rustique où l'on plaça une table et deux chaises de paille pour qu'elle pût écrire en surveillant les jeux de la fillette. Dans cet endroit même, qu'elle nommait « Trianon », les buis ont grandi et recouvrent presque entièrement les pierres qui représentaient des rochers pour l'enfant; deux sarcophages gallo-romains trouvés dans le jardin abritaient de leur ombre les morilles qui poussaient et les oiseaux qui venaient nicher bas. Elle s'asseyait encore sous les grands arbres de son Trianon, mais elle n'entrait plus dans la cabane : elle craignait d'évoquer le souvenir douloureux de sa petite-fille morte [1].

Tous les jours elle faisait un tour de jardin et visitait ses plantes. Elle les aimait, les guidait, les relevait au passage. Elle savait la date de leur flore, les endroits propices à leur

1. Nini. Jeanne Clésinger, la fille de Solange.

beauté, la manière de les soigner : le jardinier était un personnage important et recevait directement ses ordres. Elle était faite pour tout aimer dans la nature. Son cœur, son âme et son goût la portaient à l'observation et à l'amour des êtres. Les oiseaux s'apprivoisaient à son toucher et à sa voix et lorsqu'il arrivait qu'un oiselet familier entrât dans son cabinet, si j'en apportais un, tombé du nid, elle réussissait toujours à trouver la pâture qu'il lui fallait, chose fort difficile pour certaines espèces, et elle m'enseignait comment il fallait lui donner la becquée.

George Sand préférait certaines plantes humbles qui lui parlaient des forêts ou lui plaisaient par leur beauté simple. La stellaire holostée était une d'elles. Elle aimait à voir cette étoile blanche s'ouvrir en signe de beau temps et se fermer avant la pluie ; elle aimait l'anémone sylvie qu'elle avait importée des bois d'alentour; elle allait voir tous les jours, dès qu'elle sortait de terre jusqu'à sa floraison, une touffe d'hépatite pour sa couleur pervenche-bleue et sa jolie forme. Le muscari qu'elle avait rapporté du Midi et dont elle prisait l'odeur exquise et pénétrante poussait maintenant dans le gazon à côté de la stellaire holostée et de belles tulipes qui croissaient sous les lilas de Perse. Il fallait aussi conserver ou replanter les roses de Noël et une autre plante qu'elle soignait particulièrement et qu'elle appelait le Nard. Cette plante donne une fleur légère d'un blanc rosé au parfum très fin et particulier, un parfum aristocratique, évocateur d'un autre temps, qui peut-être rappelait à George Sand les goûts raffinés de sa grand'mère.

Le « rosarium » était une petite partie du jardin très bien exposée au soleil où quatre massifs de rosiers entouraient des parterres de fleurs d'été. Cet endroit était le régal des yeux et aussi celui des papillons attirés par l'odeur de miel de ces fleurs au soleil.

Des pivoines rouges, des alteas et des rosiers, des verges d'or, des pavots et des anémones du Japon ornaient alternativement la grande allée qui traverse le jardin potager.

Ces plantes sont toujours là, ce sont les mêmes qui refleurissent, les unes aussi belles qu'alors, les autres presque épuisées.

Sur la terrasse, parmi les fuchsias, plantes favorites d'ornementation de ma grand'mère, était une espèce à petites fleurs rondes d'un très beau rouge ; cette plante lui avait été donnée par Eugène Delacroix. Une citronnelle dont elle aimait le parfum vivifiant, verdit et fleurit encore. La mélisse qu'elle a fait planter pousse tous les ans aux mêmes endroits et la clématite blanche monte toujours jusque sous ses fenêtres pour y exhaler sa senteur d'amande amère.

Tout est resté tel qu'elle l'a vu, ou à peu près, dans son jardin, si ce n'est un rang d'ormes, à l'est, et quelques grands et beaux tilleuls qui touchaient la maison. Mon père, après la mort de cette mère adorée, eut un chagrin si profond qu'il voulut partir, fuir le nid vide. Puis il se ravisa et mû par le besoin de transformer ce qu'il ne trouvait plus bien, puisqu'elle n'était plus là pour en jouir, il élagua et coupa. Les ormes tombèrent. Le gros tilleul lui-même avec un bruissement de feuilles et un craquement de géant s'écrasa sur la terre. Mon père semblait obéir au désir de sacrifier ce qu'il y avait de plus beau dans ces frondaisons qu'elle avait tissées autour de la maison pour cacher mystérieusement sa calme retraite. Il y avait quelque chose d'antique et de grandiose dans cette destruction.

***

Son regard sérieux qui révélait une force se posait sur toutes choses avec grandeur et la bonté émanait d'elle. Je la vois. Elle a gardé ses beaux yeux sombres jusqu'à la mort. Sa taille est moyenne, son corps épaissi par l'âge garde pourtant les habitudes d'une femme agile. Elle marche vite, ne s'étend que pour dormir et prend des bains de rivière tout l'été.

Elle est silencieuse, active, sobre et modeste. Brune comme les Koenigsmarck, d'une couleur mate et dorée, elle unit « le ton basané » du maréchal à la peau blanche de sa grand'mère. Sa voix est douce, chaude, grave et voilée, d'un timbre bas et discret. Sa parole n'est pas abondante.

Ses traits sont restés beaux, ses petites mains douces et jolies, adroites sont maîtresses de tout ce qu'elles touchent. Ses pieds aussi sont petits, chaussés d'étoffe fine.

Elle marche peu dans sa vieillesse, pourtant on sent qu'elle peut marcher quand elle veut. Elle va vite, et dans la foule, elle se fraie un passage, glisse et disparaît, leste, entre les groupes.

Elle s'habille simplement, avec goût et elle est scrupuleusement soignée.

Les parfums dont elle fait usage sont délicats, elle aime l'odeur des fleurs, celle que la brise apporte des prés et de la terre.

Elle aime l'eau et la fraîcheur du bord des rivières.

Ses bains froids dans l'Indre sont un plaisir et une bienfaisante habitude qu'elle a gardée. Elle reste longtemps dans l'eau, sans nager, étendue ou assise dans une sorte de piscine naturelle qu'elle s'est arrangée entre les pierres et qu'elle redresse de ses jolies mains tout en se baignant. Elle aime ce bain entre les petits flots où la menthe et la saponaire embaument, sous les grands arbres, entourée de mouches d'or et de libellules.

Elle aime tout ce qui est beau et bon, d'un cœur généreux, d'une âme ardente.

Tout ce qu'elle fait est fait avec grand soin : elle dessine, brode, peint, coud, joue du piano, étudie la botanique ; elle étudie toujours.

Elle avait développé mon père après ses études de collège, selon les aptitudes variées et étendues qu'il possédait, et continuait à travailler avec lui. Il avait toujours été et restait sa plus grande affection. Il lui ressemblait avec une nature plus calme et plus raisonnable. Grandi dans l'amour de cette mère pour laquelle il avait souffert et dont il avait craint d'être arraché, il était deux fois son fils, il l'adorait comme une tendre mère et aussi pour son âme géniale dont il avait hérité une bonne part.

***

Elle devait partir le lendemain ou le surlendemain pour Paris [1] lorsqu'elle tomba malade. Elle souffrait depuis quelques jours de douleurs intestinales dont elle ne s'était plainte qu'à un jeune docteur, nouveau venu dans la contrée. Ce

1. Avec notre ami Charles Sagnier, de passage à Nohant.

jour-là, 30 mai, nous étions allées, ma sœur et moi avec ma mère, à la noce d'une paysanne que nous aimions bien. A notre retour, dans l'après-midi, nous trouvâmes ma grand'mère souffrante. A huit heures du soir, les malaises ayant augmenté, mon père envoya chercher le docteur Papet, l'ami de la famille. Il arriva à neuf heures avec sa bonté, son dévouement et son amitié. Jusqu'à quatre heures du matin les souffrances furent affreuses. Le lendemain matin, on appela aussi le docteur Pestel. Ils jugèrent l'un et l'autre ma grand'mère gravement malade.

Malgré les soins incessants et les docteurs Péan, Favre et Darchy venus aussi pour la soigner, elle souffrit horriblement pendant huit jours. Elle éloignait mon père et nous deux pour nous éviter l'angoisse de la voir souffrir et de l'entendre.

Fallait-il que la douleur fût forte pour que l'on entendît les plaintes et les cris de cette grande silencieuse qui cachait toujours son mal et ne pleurait jamais !

Ma mère la veilla et la soigna constamment. Son adoration pour ma grand'mère, l'affection maternelle que George Sand avait pour elle les liaient dans une étroite et suprême confiance.

Ma tante Clésinger vint au chevet de sa mère pour y introduire sa manière de voir et l'y faire prévaloir, quant au mode d'enterrement qui lui convenait pour George Sand.

J'emprunte ce fragment aux notes que le docteur Pestel nous a laissées sur la maladie de ma grand'mère : « Le 6 juin au soir le curé de Vic était dans la cour. M. Plauchut alla lui dire que s'il désirait avoir des nouvelles de la malade, il avait le regret de lui apprendre qu'elle n'allait pas mieux, que s'il était venu dans l'espoir d'exercer près d'elle son ministère, il pensait que sa démarche était inutile parce que, certainement, madame Sand ne le recevrait pas. » A cet instant, madame Solange apprenant la présence du curé descendit pour lui parler... Elle fut le trouver et le remercia de sa bonté d'être venu savoir des nouvelles de sa mère. Le curé lui dit : « Mais j'étais venu aussi dans l'espoir d'apporter à madame Sand les secours de la religion. » Madame Solange lui répondit que sa mère, quoique bien souffrante, n'en était pas là; qu'elle craindrait, en introduisant près d'elle un prêtre, de lui causer

une émotion fâcheuse, que le lendemain elle lui ferait porter des nouvelles et que si l'état s'aggravait, elle le ferait prévenir.

Pendant que sa fille consultait nos cousins Casamajou et Simonnet sur les dispositions à prendre, George Sand appelait la mort.

Mon père désirait pour sa mère un enterrement civil, conforme à ses idées, à sa vie, à ses opinions, mais n'ayant aucune instruction de sa mère à ce sujet, il abdiqua devant les arguments et la pression de ma tante, de nos cousins, des docteurs Favre et Papet. Ma tante avait trouvé dans un petit sachet bleu, quelques jours auparavant, un écrit de ma grand'mère daté de 1857 ou 58 qui commençait ainsi : « Ceci est l'expression de mes dernières volontés. La mort n'étant pas un malheur mais une délivrance, je ne veux sur ma tombe aucun emblême de deuil. Je désire, au contraire, qu'il n'y ait que des fleurs, des arbres et de la verdure. »

Peut-être mon père a-t-il bien fait de céder à sa sœur, comme il faisait toujours quand ils étaient enfants parce qu'il était le meilleur et le plus sage, et qu'ainsi il évitait un désaccord qu'il eût été cruel pour lui de soutenir dans un pareil moment.

« Je suis persuadée, — écrit ma mère dans une note qu'elle m'a laissée, — que George Sand, qui avait un écrit lorsqu'elle était chez des amis, n'a pas voulu en avoir à Nohant de peur d'un conflit entre Solange et son frère. »

Le 7 juin au matin, elle dit :

— Adieu, mes chères petites-filles.

Ma mère lui demanda :

— Veux-tu qu'on aille les chercher?

— Oui, — dit-elle.

Nous nous sommes approchées de son lit.

— Mes chères petites, — nous dit-elle, d'une voix que la douleur rendait plus impressionnante encore, — que je vous aime ! Regardez-moi, mes enfants. Oh ! mes chères adorées, que je vous aime ! Embrassez-moi ! Soyez bien sages !

Ce fut le dernier élan de son grand cœur.

Le 8 juin à six heures du matin elle dit :

— Adieu, adieu, je vais mourir, adieu Lina, adieu Maurice, adieu Lolo, ad...

Elle voulait ajouter sans doute le petit nom de ma sœur.

Ce furent ses dernières paroles ; elle entra tout de suite après en agonie.

Elle avait cessé de vivre quand on nous éveilla.

C'est ma tante Solange qui entra dans la chambre de mon père avec moi pour lui apprendre la fin. Il était couché. Il s'assit sur son lit. Elle lui dit : « Elle est morte » ou « C'est fini », je ne me souviens pas. Il prononça dans un sanglot qui le courba sur son lit : « Ma mère ! ma mère ! »

Il perdait sa mère, cette mère que nous adorions, pour laquelle et par laquelle il avait vécu en une si grande communion de cœur et d'idée, cette mère dont il était la réponse à la demande anxieuse qu'elle avait faite à la vie.

Les jours que nous avons vécus alors me restent comme s'ils étaient tout proches. Il avait fait très beau durant sa maladie : le 8 juin il se mit à pleuvoir, le jardin pleurait aussi.

On joncha son lit de fleurs.

Lorsque je la vis morte, je n'eus pas l'effroi qu'on craignait. Elle semblait dormir. Mais le dernier baiser que je lui donnai, je le sens encore tant elle était froide.

Je pris sur son lit une rose blanche, de celles qui poussaient sous sa fenêtre, en pensant que pour toute la vie je n'aurais plus rien de sa présence !

Le glas sonna le soir à la petite église. Jamais cloche ne me parut si affreuse à entendre. Je l'écoutais du grand couloir, à la fenêtre, en regardant se coucher le soleil dans les nuages de pluie, tout près de sa chambre où elle ne souffrait plus, d'où l'on n'entendait plus sortir cette plainte qui nous avait déchirés pendant cette longue semaine.

— Viens dire bonsoir à Bonne-Mère, — me dit ma nourrice ; et je la suivis.

Sa tête était recouverte par les fleurs et je baisai sa petite main que j'aimais tant, qui m'avait soignée, élevée, amusée, instruite.

Et je ne la revis plus.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Le cœur étreint par un chagrin profond, je saisis pourtant ce qui se passa. Je suivais mon père des yeux, ma mère ne quittait pas ma sœur.

Nos amis étaient presque tous venus. D'abord : Favre, Plauchut; Sagnier était à Nohant, puis nos cousins et Amic, Flaubert, le Prince Napoléon, Dumas, Harrisse, Paul Meurice, Armand Sylvestre, des journalistes, des amis du Berry; les paysans, les paysannes en capiches noires suivaient.

Après les discours, mon père embrassa Paul Meurice qui avait lu le discours de Victor Hugo : il pleurait. Puis quand tout le monde eut passé devant la tombe et y eut jeté un petit rameau de laurier dont Marie Caillaud avait une corbeille pleine, nous fûmes, ma sœur et moi, aux portes de la cour, ouvrant sur le bourg. Et là, nous avons distribué des pièces d'argent à tous les pauvres de la contrée, venus, selon la coutume du pays, recevoir la dernière aumône.

Puis l'on vint nous chercher pour dire adieu aux amis qui repartaient.

Flaubert pleurait en m'embrassant. Il voulait m'emporter. Moi j'étais comme indifférente à tout : la vie n'avait plus de raison d'être sans elle.

AURORE LAUTH-SAND

Paris. Avril 1916.

AU FRONT DE FRANCE[1].

XVII

Redescendu à nouveau des tranchées, je voulais vous écrire hier pour vous raconter notre attaque à la grenade la dernière nuit que nous étions aux tranchées. Mais toute notre journée fut prise et nous ne fûmes pas relevés avant le soir, et je n'ai pas eu un instant pour vous écrire avant cet après-midi. Mais je puis vous dire que nous sommes redescendus très fiers cette fois, et la compagnie crânant plus que jamais. Je ne doute pas que la compagnie « D », notre plus sérieuse rivale, n'ait mis à son actif quelque chose d'extraordinaire quand nous y retournerons. Ils sont résolus à battre nos records dans toutes nos opérations de châtiment et je dois reconnaître qu'ils y réussissent souvent. Ils ont deux officiers de plus que nous maintenant, et les Boches se sont aperçus qu'ils ont du cœur à l'ouvrage. Que nous ayons des Bavarois ou des Prussiens devant nous, cela fait peu de différence : ils n'ont aucune chance d'avoir la tranquillité tant que nous tenons la ligne. Le public lit les événements importants, et je suppose que lorsque les gens voient : « calme sur le reste du front », ils ont une tendance à se demander comment nous pouvons passer notre

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août et du 15 août 1916.

temps. Ah ! je vous assure, le calme signalé par les communiqués ne conviendrait pas absolument aux réfractaires « par scrupule de conscience », je vous en donne ma parole : c'est une espèce de calme qui tient maître Boche sérieusement sur le qui-vive. Mais en somme je suis plutôt content que nos communiqués soient rédigés comme cela. Je serais ennuyé de les voir mener grand bruit autour de nos petits faits. Seulement ne vous imaginez pas, lorsque vous lirez : « calme sur le reste du front », que cela signifie que les Boches ont été laissés en paix, car ce n'est pas vrai ; loin de là.

Vous vous souvenez qu'en face de notre extrême gauche, j'avais découvert une percée en forme d'S, menant à travers les fils de fer barbelés à la tranchée avancée boche, et ainsi pratiquée sans aucun doute pour la commodité de leurs patrouilles de nuit.

Nous décidâmes de nous servir de cette percée pour une petite attaque à la grenade, la dernière nuit que nous fûmes aux tranchées. Il faut vous rappeler qu'un des principaux usages des réseaux de fils de fer barbelés est d'empêcher que les grenadiers s'approchent. Les enchevêtrements couvrent de quarante à soixante pas devant les tranchées. On ne peut pas espérer lancer des grenades avec précision à plus d'une trentaine de mètres. Aussi, pour lancer des bombes dans la tranchée, le grenadier doit se frayer un chemin sur une vingtaine de pas dans les fils de fer. C'est très difficile à faire sans éveiller l'attention des sentinelles, et il est impossible d'y arriver très rapidement avec ou sans bruit. Vous voyez d'ici la situation difficile d'un grenadier lorsqu'il a jeté sa première bombe. C'est une cible pour les mitrailleuses et fusils boches au moment où il est au milieu d'inextricables fils de fer dont il ne peut espérer se retirer qu'avec lenteur et difficulté.

Alors, pourquoi ne pas ouvrir un chemin à travers les fils de fer boches, à la tombée de la nuit, et le mettre à profit quand l'obscurité est venue? Excellent. Seulement si vous étiez les Boches et que nous pratiquions ainsi un chemin le soir dans vos fils de fer, n'amèneriez-vous pas certainement une mitrailleuse ou deux devant cette brèche pour la balayer de votre feu à un moment quelconque de la nuit, et n'amèneriez-vous pas aussi, au même endroit, une douzaine supplémentaire de

tireurs aux yeux perçants, et ne considéreriez-vous pas avec plaisir ce petit sentier comme un piège merveilleux où égorger les Tommies anglais comme des faisans posés à terre, hein?

Eh bien, ce que je voulais obtenir du commandant de notre batterie, en le prenant par le bon côté et en le persuadant, c'était qu'il tirât un certain nombre de salves de ses chers petits canons cet après-midi pour couper un petit chemin dans les fils de fer boches à l'extrême droite de notre ligne. Il arriva que, sans contrevenir à l'esprit d'économie avec lequel les maîtres des canons entament leurs précieuses réserves de munitions, ce seigneur était en état de nous fournir quelques salves.

Évidemment notre attitude envers les artilleurs n'est pas toujours raisonnable. Nous voulons toujours qu'ils dépensent des munitions, quand leur devoir évident est d'en accumuler toujours avec avarice pour les heures de besoin réel, de sorte que, lorsque ces heures viendront, ils puissent lâcher tout.

Cependant, il arriva heureusement que les artilleurs ne se refusèrent pas du tout à donner à ce bout de la ligne boche un petit arrosage, et, ainsi, ils nous promirent un sentier net à notre extrême droite pour ce soir-là.

Nous ne parlâmes pas de cette belle passe en forme d'S à l'extrême gauche que maître Boche ne croyait naturellement connue que de lui. Remarquez notre extrême habileté. Nous installâmes un *fusil* à grenades à l'extrémité droite, ainsi qu'une mitrailleuse. Puis nous désignâmes nos meilleurs grenadiers et transportâmes avec précaution des provisions de grenades à main à utiliser dans l'ouverture en forme d'S à notre extrême gauche. Jusqu'à minuit la lune éclairait et pendant plusieurs heures, nous occupâmes activement les Boches à notre extrême droite, où avec une très faible dépense de munitions, les canons nous avaient ouvert un chemin dans les fils de fer. Je ne doute pas que Fritz eût plusieurs mitrailleuses disposées sur ce point et toute une équipe de tireurs. Il se disait qu'il ne ferait qu'une bouchée des Anglais dans ce passage, et nous l'encouragions à le croire.

Vous savez, la nuit il n'est pas très facile de distinguer entre l'explosion d'une grenade à main et celle d'une grenade de fusil. Mais, tandis que la grenade à main ne pouvait être lancée

que des fils de fer, la grenade de fusil pouvait aisément être projetée de notre tranchée, juste à notre droite. Nous en lançâmes donc à des intervalles extrêmement variés et alors, quand les Boches ouvrirent le feu de leurs mitrailleuses dans l'allée, croyant que nos grenadiers étaient campés là, nous, nous répliquâmes par des volées de feu de mitrailleuses sur leur parapet en face du passage, touchant ainsi, c'est sûr, un certain nombre de têtes. Il est certain qu'ils devaient regarder et également certain qu'ils ne s'attendaient pas à un tir de nos tranchées.

C'était un petit jeu tout à fait amusant et nous le prolongeâmes jusque vers minuit. Alors nous cessâmes complètement, leur donnant à supposer que nous avions abandonné tout espoir d'avoir raison de leur vigilance. Nous résolûmes d'ouvrir à nouveau la danse à 1 h. 1/2 précise du matin, avec des grenades de fusil et des feux de mitrailleuses, comme il conviendrait, et de sérieuse manière en tous cas.

A 1 heure je partis de la sape puante à notre extrême gauche avec douze de nos meilleurs bombardiers, chacun portant plein un tablier de bombes. Pas un rayon de lumière. Nous allâmes droit vers la brèche en forme d'S et nous nous étendîmes là devant les fils de fer. Dans notre tranchée, avant de partir, nous avions pris toutes nos mesures. J'avais dix hommes de chaque côté et chacun d'eux savait exactement ce qu'il avait à faire. Le Pacificateur ne se lasse jamais d'insister là-dessus, et il a évidemment raison. Rien ne va, si l'affaire n'a été combinée par avance de telle sorte que chaque homme sache ce qu'il a à faire et s'occupe uniquement de cela, sans se soucier des autres et sans avoir à attendre des instructions.

A 1 h. 20 nous commençâmes à ramper dans la passe en forme d'S.

A 1 h. 30, la première grenade de fusil claqua, venant de l'extrême droite de notre ligne. D'autres suivirent, se succédant rapidement, et à la sixième nous nous levâmes d'un bond et courûmes en avant, les hommes se déployant à droite et à gauche de moi, dès que nous fûmes au delà du réseau de fils de fer et que nous lançâmes nos premières bombes — treize. C'était si près qu'il était impossible de manquer le but, et

je peux vous assurer que treize bombes, c'est quelque chose lorsqu'elles éclatent en plein milieu d'une tranchée.

Alors enjambant le parapet, nous dégringolâmes dans la tranchée sur un front d'une trentaine de pas. Les dix hommes à ma droite, partant immédiatement à droite et ceux à ma gauche, à gauche. Cela marchait merveilleusement. Chaque groupe arpenta la tranchée aussi vite que possible, bombardant chaque parapet transversal avant de le dépasser ; le bouleversement fut complet.

Dans cet ordre, chaque groupe parcourut six compartiments successifs. Puis aussitôt ils commencèrent à rebours la marche, allant plus lentement cette fois et bombardant plus vigoureusement. Ils revenaient maintenant à leur centre, en bombardant, naturellement. Nous eûmes la bonne fortune d'opérer dans une magnifique portion de tranchée qui ne comprenait pas moins de trois abris souterrains, et de ces abris nous fîmes des abattoirs. Le temps que cela dura, ce fut frénétiquement entraînant ; mais je ne crois pas que nous ayons réellement été dans la tranchée plus de quatre à cinq minutes — durant lesquelles les trente-deux bombes explosèrent, chacune avec un résultat appréciable ; et, lorsque nous nous traînâmes dans la passe en forme d'S, nous emmenâmes une mitrailleuse boche intacte et quatre prisonniers, dont trois non blessés.

Nous tuâmes neuf hommes dans la tranchée et un bon nombre dans les trois abris. J'emportai des cartes et des papiers saisis dans le premier. Tout cela n'avait fait de bien ni à la tranchée ni aux abris. C'est quelque chose, trente-deux bombes.

La mitrailleuse nous gêna quelque peu, mais je peux vous assurer que nous ne fûmes pas très longs à rejoindre la sape puante ; les Boches étaient complètement démontés par ce coup de main, et, tandis que nous nous dirigions vers l'extrême gauche de notre ligne, ils tiraient furieusement à notre droite, lançant force fusées éclairantes et activant le feu des mitrailleuses sur les fils de fer qui barraient le chemin.

Ce fut un excellent coup qui ne nous coûta aucune perte, si ce n'est deux hommes légèrement blessés, l'un au pied droit, l'autre au bras et à la main gauche — par les éclats de nos propres bombes.

Mais comme dit notre brave sergent bombardier, cela leur avait coupé le sifflet aux sales mangeurs de choucroute. Incidemment et grâce à la belle conduite des hommes beaucoup plus qu'à ce que je pus faire, cela valut toute une quantité de bouquets à

votre...

P.-S. — Les communiqués, comme vous l'apporteront les journaux à vous et au public, auront naturellement, et avec raison sans doute, compris notre secteur dans « le reste du front » qui « fut calme ». A moins que nous n'ayons été compris dans une phrase en deux lignes sur « quelque activité » ou sur « les patrouilles qui ont été actives sur divers points », comme elles le sont certainement toujours.

XVIII

Les colis de W... me sont bien arrivés en bon état grâce à vos soins, et nous vivons ainsi dans le luxe. Les fruits conservés sont particulièrement appréciés et très bons pour nous, cela est sûr. En passant, vous serez heureux d'apprendre que le vêtement de chaudronnier en toile imperméable est un gros succès. Je l'ai porté lors de notre dernière attaque à la grenade. Pour les patrouilles ou lorsqu'il s'agit de poser les fils de fer, pour tout ce qu'il y a à faire de l'autre côté du parapet et dans la tranchée aussi, la nuit par exemple, je ne crois pas que rien soit meilleur.

Vous avez certainement entendu cette phrase — je ne me souviens plus de qui elle est — qui dit que le pilier de l'armée c'est le sous-officier. Il est probable qu'elle était exacte lorsqu'elle fut écrite, et Dieu sait qu'il n'y a rien à redire au sous-officier aujourd'hui. Seulement, il n'y a plus la différence qu'il y avait entre les sous-officiers et les autres hommes. Le sous-officier n'est plus le type distinct qu'il était, parce que le

sous-officier d'aujourd'hui est souvent le simple soldat d'hier, l'avancement ayant été nécessairement rapide dans la nouvelle armée. Nous eûmes à faire nos sous-officiers dès le début. Ils sont tous des piliers maintenant, hommes et sous-officiers. Et tous les officiers sont très bien aussi, s'il vous plaît. Je doute que les officiers d'aucune armée aient jamais travaillé plus dur que les officiers de notre nouvelle armée — les *gentlemen* à titre temporaire, vous savez — travaillent aujourd'hui. Ils ont eu fort à faire. Ils ne pouvaient laisser le travail aux sous-officiers puisque, entre autres choses, ils avaient à former des sous-officiers et à apprendre leur métier aux simples soldats. Ainsi, aujourd'hui, nous sommes tous sans exception les piliers de l'armée.

Et quand vous entendez quelqu'un dire : « les hommes sont splendides », vous n'avez pas besoin de penser qu'il rend ainsi un hommage purement conventionnel ou qu'il répète une louange stéréotypée. C'est vrai, aussi vrai que la mort, comme le chantait Harry Lauder. C'est une parole d'évangile. Les hommes sont splendides, absolument et toujours.

Vous savez que je ne suis pas homme à m'émouvoir ; mais vraiment, il y a quelque chose d'indéracinablement beau dans le rude Anglais moyen qui, superficiellement, n'a point d'amabilité. Vous voyez ce que je veux dire. La délicatesse est chez lui une qualité intérieure. Elle résiste à toutes les épreuves qu'il vous plaît de lui faire subir. Elle ne varie pas. Je ne suis pas d'une nature émotive, mais cela ne me fait rien de vous dire, entre nous, que depuis que je suis dans les tranchées mes yeux se sont mouillés, non pas une fois mais plusieurs, de simple admiration et de respect en voyant les actions de types grossiers, sans aucun raffinement, que vous n'auriez jamais regardés deux fois dans les rues de Londres, des hommes qui, bien loin d'être des exceptions, représentent exactement la moyenne des bas quartiers.

C'est la catégorie des gens non dégrossis, rudes, mal embouchés, sans aucune tenue, et que vous détestez. Mais je vous le dis, dans l'effort de cette existence sauvage, ils se montrent tels qu'ils sont réellement sous leur dehors rude et laid. Ce sont de vrais trésors, absolument exempts dans toute leur carcasse de la sale bassesse et de la cruauté boches. Vous pouvez détester

leurs manières, si vous voulez, mais vous ne pouvez vous empêcher de les aimer; vraiment vous ne pouvez vous en empêcher, si vous vivez près d'eux dans les tranchées, devant l'ennemi.

Ce n'est pas le seul type chez nous qui fait qu'on a envie de se découvrir devant Tommy, et cela met dans nos saluts un réel respect que peut-être les civils ne comprennent pas. Il n'y a que de ridicules freluquets, ou des officiers qui n'ont jamais affronté le danger avec leurs hommes, pour pouvoir réellement être ennuyés d'avoir à répondre au salut. Nous prenons ici la manière française, avec un soupçon d'inclinaison de tête, dans nos saluts. Plus frappante encore est l'étoffe solide que nous trouvons dans des types d'hommes du rang, qui n'ont par leur nature aucune rudesse en eux, comme mon ex-drapier, vous savez, dans mon peloton n° 3, Ramzay. Nous en avons toute une quantité du même calibre. Chez lui, il était le pilier de son église et avant tout un marchand de drap, un aimable marchand de rubans. Vous ai-je dit comment il se battit avec un homme de sa section, un jour qu'il crut qu'on ne le laisserait pas aller à une attaque à la grenade? Avec nos hommes c'est désespérant de demander des volontaires pour une expédition dangereuse. La seule chose à faire serait de demander quels sont ceux qui veulent rester en arrière. Autrement toute la compagnie s'offre et s'il ne vous faut qu'une douzaine d'hommes, c'est bien gênant.

Et puis, il y a les grognements. C'est une chose bizarre et qui n'est pas facile à expliquer; mais grogner est une des passions de leur vie, ou peut-être serait-il plus juste de dire que c'est pour eux la forme favorite de divertissement. Mais notez ceci : ce n'est que lorsque tout marche sans à-coup et qu'il n'y a vraiment aucune raison de se plaindre. Il semble qu'il soit absolument interdit de maugréer quand il y en aurait sujet; c'est une espèce de loi non écrite qui, depuis que nous sommes ici, n'a jamais été transgressée.

C'est plutôt beau, vous savez, cela, et très anglais. Tant qu'il y a quelques grognements, on peut être sûr que rien ne va mal et que les hommes sont de bonne humeur et contents. S'il n'y a pas de grognements, cela veut dire que les hommes sont mécontents de quelque chose, auquel cas ils sont plus

silencieux que de coutume; mais si nous avons à faire face à de réelles difficultés et à des épreuves pénibles, il y aura abondance de plaisanteries et de blagues, et une évidente gaîté. Bizarre, n'est-ce pas? mais je crois que c'est bien ça. Un dur travail, le nettoyage d'une tranchée ou la construction d'un parapet, par exemple, a-t-il été complètement défait et balayé, juste quand il vient d'être fini, par une série de marmites boches et un bombardement général, qui couche quelques braves et fait sauter en l'air leur repas, de sorte qu'on a la perspective d'une longue nuit de travail supplémentaire, avec l'estomac vide par-dessus le marché? Alors vous n'entendrez aucun grognement, mais toutes sortes de remarques drôles : « Nous ne touchons pas beaucoup, mais ma parole, nous voyons de la vie, nous en voyons ! — Cela m'arrange tout à fait, oui, tout à fait. Je commençais à prendre du poids ! » Quelque farceur fait semblant de lire son journal et, levant la tête, annonce que : « Sur le reste du front, la nuit a été relativement calme. — Oui, — dit un autre, faisant semblant de poursuivre la lecture, — et le festin qu'on avait préparé pour la compagnie « A » a été remis au lendemain. — Car on espère, — ajoute un autre, — qu'un certain nombre de prisonniers boches de marque y assisteront. »

Et cela continue. La nuit est froide, le froid pince. Ils sont presque jusqu'aux cuisses dans la boue à moitié glacée. Le travail de leur journée a été entièrement démoli en une demi-heure, il faut le recommencer sans un temps d'arrêt et l'idée de souper est partie à tous les vents. Vous pouvez à peine vous imaginer ce que représente la perte d'un repas, avec une nuit comme celle-là en perspective et quand les obus continuent de tomber par moments sur le coin que vous voulez réparer. Ils ont l'air de terribles bandits, ces hommes tout couverts de boue — cheveux, sourcils, tout, — une barbe piquante de trois ou quatre jours au menton, et toutes sortes de mots grossiers à la bouche. Ils aiment leurs aises au moins autant que nos réfractaires par scrupule de conscience, et Dieu sait qu'ici ils sont aussi loin de leurs aises et du confortable qu'on peut l'être, absolument par leur libre vouloir. Et ils continueront toute la nuit, disant des plaisanteries et se moquant les uns des autres, se bousculant pour aller en avant

si l'on a besoin d'un ou deux d'entre eux pour quelque chose de particulièrement dangereux. Et l'esprit qui dicte leurs petites blagues n'est-il pas aussi beau que celui que montrèrent aux temps passés les aristocrates de France et d'Angleterre? Si vous disiez à ces hommes qu'ils sont aristocrates, imaginez comment ils le prendraient : « Qu'est-ce que vous nous racontez là? » Mais ne le sont-ils pas pourtant? Quand je viens à les comparer aux types que nous avons contre nous de l'autre côté, à ces pauvres diables de Boches conduits comme des machines, et qui en Belgique se sont montrés des criminels et des goujats, eh bien, il n'y a pas une ombre de doute dans mon esprit que vraiment ce sont des aristocrates, nos hommes! La guerre a aidé à les faire ce qu'ils sont, naturellement. Mais quelle que soit la cause, ils sont, avec les inimitables braves poilus de France, de vrais aristocrates postés sur cinq cents milles de la mer du Nord à la Suisse, devant les Boches abusés, brutalisés, traités comme des machines. Il n'y a ni officier, ni machine pour mener nos hommes, ou les joyeux, joviaux soldats français. Ils sont contenus, dirigés, oui, mais menés, non! Une obéissance passive à une machine toute-puissante peut être utile. Je connais mieux pourtant, et c'est une détermination convaincue, volontaire, ardente, que guident — que ne traînent pas — les officiers qui la partagent. Et voilà ce qu'on trouve sur notre front de la mer à la Suisse.

Mais je viens de relire ma dernière page et il me semble que j'ai peut-être prêché, sermonné. Je ferais mieux de m'arrêter, de continuer mon travail; mais, voyez-vous, on ne peut pas bien exprimer ces sortes de choses et pourtant on les ressent bien souvent et très fortement. C'est un soulagement de vous en parler par écrit. Même avec vous, je ne pourrais probablement pas vous dire de vive voix ce que je pense : quelque chose vous retient, qu'on ne sent pas dans la conversation écrite. Tout ce que je veux dire en fait, bien que cela m'ait pris tant de papier pour vous l'écrire, c'est que les hommes sont réellement magnifiques. Je les aime. Je veux que vous le sachiez, que vous sachiez quelque chose sur ces hommes — ils viennent de toutes les classes de la société, — pour que, vous aussi, vous les aimiez. Je voudrais qu'on pût

aussi faire comprendre à toute femme, tout homme et tout enfant en Angleterre, combien ces hommes sont bons et combien la vie qu'ils mènent est belle réellement. Ils manquent de confort, il n'y a rien dans la vie du plus pauvre ouvrier d'Angleterre qu'on puisse comparer à la leur. Jamais ils ne sont hors de la menace du danger. Et leur moral est très supérieur à celui qu'on trouverait dans n'importe quelle usine ou magasin modèle en Angleterre. La mort elle-même, ils la regardent en plaisantant, et le cours quotidien de leur vie est tout plein de ces petits actes de sacrifices de soi, de générosité et d'héroïsme spontané qui, dans la vie civile, établissent la réputation. Mais vous devez le croire comme je vous le dis, et les aimer tous, les Français comme les nôtres.

XIX

Plutôt à la surprise générale, nous avons été envoyés dans un nouveau secteur, immédiatement au sud de celui que nous appelions « le nôtre ». On ne nous a pas dit pour quelle raison, naturellement ; les Olympiens ne s'embarrassent pas du pourquoi, mais, d'après ce qu'on dit, c'est ou bien parce qu'on veut nous familiariser avec la configuration générale du terrain environnant, afin que nous soyons mieux préparés pour une avance ; ou bien parce qu'on envoie une nouvelle division et que notre déplacement vers le sud facilite la chose. Peut-être est-ce pour les deux raisons à la fois ; en tout cas, le changement nous prouve qu'une différence marquée existe entre les diverses parties de la ligne, et que la connaissance qu'on acquiert du front, quand on est dans les tranchées, est extrêmement restreinte et limitée.

Notre compagnie « B » tient actuellement le secteur adjacent à la droite du secteur que nous occupions. Nous sommes à la droite de « B », et « C » est à notre droite, « D » étant en arrière dans la tranchée de soutien. Même le coin de « D », qui touche pourtant à notre ancienne position, en est très

différent, et la courte ligne que nous tenons actuellement est très différente du secteur que nous connaissions précédemment. Elle n'est pas longue, à peu près la moitié de celle où nous étions avant. Mais il y fait chaud, je vous l'assure.

Le secteur de la compagnie « B » diffère en ceci surtout que le sol est sablonneux, au lieu d'être fait d'argile ; par conséquent il est beaucoup plus sec et plus propre, plus habitable à tous points de vue que ce à quoi nous sommes habitués. Mais notre secteur connu sous les noms variés de *Petticoat Lane* (je me demande pourquoi), *Cut Throat Alley* (on voit assez pourquoi) et de *Gut Wal*, notre secteur, comme l'a dit le Pacificateur aussitôt qu'il le vit, est « très intéressant ».

D'abord, la plus grande distance qui nous sépare des Boches n'est que de soixante à soixante-dix mètres, et sur la moitié de cette ligne une file de cratères s'interpose entre les deux fronts, et leurs lèvres les plus éloignées ne sont pas à plus de quinze ou vingt pas des sentinelles de Fritz. Ces cratères sont occupés tantôt par Fritz, tantôt par nous, mais personne n'essaie de les tenir de jour; ils ne fournissent pas un abri suffisant.

Vous pourriez dire : « Mais pourquoi tout le monde veut-il occuper ces diables de trous? » Et si vous mettiez jamais le pied dans l'un d'eux, vous le diriez avec pleine assurance, car c'est comme si on essayait de marcher ou plus exactement de ramper dans un trou sans fond plein de porridge. Quand la nuit tombe, il arrive que nos grenadiers commencent à ramper au delà du parapet, dans la direction du cratère le plus proche; parfois Fritz n'est pas en éveil et ne s'en aperçoit pas; parfois il ouvre un feu si violent qu'ils sont contraints de revenir, en vitesse. Parfois, juste au moment où l'on approche du bord d'un cratère, on reçoit du cratère même un accueil plutôt chaud : trois ou quatre bombes bien visées. Alors ceux qui sont encore en état de penser se rendent compte que les Boches sont arrivés les premiers. La nuit suivante, c'est l'inverse qui se produit. La nuit dernière, ces fichus cratères ont changé trois fois de mains, restant en fin de compte en notre pouvoir. Nous avons perdu un tué et deux blessés. Mais nous avons ramassé deux Boches blessés

et un tué, et nous sommes certains d'en avoir démoli au moins six autres.

Ce fut une nuit de cauchemar, à vrai dire, mais non pas assez importante pour être mentionnée dans le communiqué, naturellement. Ce qui donne du prix à la possession de ces cratères, c'est qu'elle permet de lancer des grenades, ou n'importe quoi, dans la tranchée boche. Ici nous apprenons vraiment quelque chose sur les marmites, les mortiers et tous les engins à faible portée. Il se livre beaucoup de combats corps à corps et, à cause de cela, je pense, beaucoup plus sauvages et primitifs que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Ici il n'y a en fait aucune « terre de personne ». Notre tranchée, leur tranchée et l'arène boueuse, sanglante entre les deux, sont confondus par les percutants en un chaos fangeux et pleins de toutes sortes d'affreux débris.

L'officier commandant a dit au Pacificateur qu'il s'est arrangé pour qu'aucune compagnie ne reste plus de quatre jours de suite dans Petticoat Lane; ainsi elle passera les trois autres jours de service dans la tranchée de soutien, où est l'état-major du bataillon. La compagnie « A » naturellement, se fait gloire d'avoir été la première envoyée ici, et je crois que cela nous dédommage de ce que personne n'a eu un instant de repos dont il vaille la peine de parler depuis que nous y sommes. Nous serons probablement plus heureux à cet égard quand nous aurons eu le temps de nous faire au changement. En fait, je puis déjà voir une différence dans l'attitude des hommes. Ce fut une surprise pour eux la première nuit, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils pouvaient entendre des voix dans la tranchée ennemie. Cela nous rapproche beaucoup de Fritz et de ses engins diaboliques.

Mais déjà les hommes ont commencé à s'en amuser; ils font semblant de faire bien attention en posant une boîte de thé ou un bout de pain, feignant de craindre qu'un de ces sacrés mangeurs de choucroute ne se baisse pour les ramasser, avant qu'ils aient eu le temps de se retourner! J'avoue avoir conscience que la proximité cause une grande tension nerveuse en plus, mais grâce au ciel les hommes ne paraissent pas s'en ressentir du tout. Ils sont d'aussi belle humeur que jamais. Seulement il y a une promiscuité bien gênante.

Pensez donc ! la première chose sur laquelle je mis la main quand je pénétrai dans un cratère la première nuit, après que nous en avions fait sortir Fritz à coups de grenades, ce fut la tête d'un Boche blessé; il me mordit le doigt jusqu'à l'os, si bien qu'il fallut me faire laver et panser par le major, de peur d'empoisonnement. Cela, comme exemple du caractère primitif et sauvage de cette vie à proximité des Boches.

Il n'y a point de borne aux sales trucs des Boches, ici. Trois ou quatre appellent au secours, en anglais, et font semblant d'être des nôtres, blessés ou incapables de remuer, ou des Boches pressés de se rendre. Alors, si quelqu'un est assez simple pour passer le parapet et leur prêter la main, ils ouvrent un feu violent, ou attendent qu'on se soit approché pour lancer des grenades. La compagnie que nous avons relevée nous avait fait d'abondantes recommandations, mais c'est par l'expérience qu'on s'instruit; s'ils ne sont de brillants malins — et ils ne le sont pas, — nos hommes en tout cas ne les laisseront jamais leur jouer deux fois le même tour.

Par l'emploi de petites ruses comme celle-là — et, bien entendu, ils en ont des douzaines d'autres plus dégoûtantes, — les Boches ont ôté à la guerre tout caractère chevaleresque. Nos hommes sont naturellement portés à faire la guerre comme ils joueraient au cricket, en sportsmen. Vous n'avez qu'à leur indiquer que ceci ou cela est la règle du jeu, ils l'observent tout de suite. Et si vous ne leur indiquez rien, d'eux-mêmes ils joueront toujours strictement franc jeu et ils éviteront les sales tours instinctivement. Mais pour les Boches la générosité, le respect des règles, c'est de la sottise. Et il est impossible de les traiter en sportsmen, parce qu'ils vous referont à chaque coup, — et ici, dans Petticoat Lane, être refait ne signifie pas perdre son argent, cela veut dire être envoyé à tous les diables, c'est-à-dire être tué. Voilà ce qui a rendu la vie sauvage et primitive à Petticoat Lane; cela et cette proximité qui semble vous oppresser, voilà ce qui produit un surcroît de tension nerveuse.

En fait, dans l'ensemble, nous ne sommes pas si mal que cela. Il y a quelque chose à faire en fait de « châtiment » des Boches, à peu près tout le temps, et le « châtiment » c'est cent

fois plus intéressant que de faire du terrassement, de pomper l'eau ou de vider la boue des tranchées. Les occasions de toutes sortes sont plus nombreuses que là où nous étions. Nous avons déjà fait une ou deux expériences et quand nous reviendrons dans la tranchée de soutien, vous recevrez tous les détails.

XX

Nous avons été relevés dans Petticoat Lane par la compagnie « D » la nuit dernière, et nous avons pris sa place en deuxième ligne ; naturellement c'est un véritable coin du paradis en sortant du boyau. J'ai passé aujourd'hui une journée pleine d'agrément et de plaisir, complètement hors des tranchées.

Notre commandant de compagnie, le Pacificateur, est un excellent garçon. Il ne m'en a rien dit, mais je suis persuadé qu'il m'a donné la mission dont je suis chargé aujourd'hui, parce qu'il pensait que cela me ferait du bien. Il avait reçu l'ordre d'envoyer un officier préparer le cantonnement pour la compagnie à... pour le moment où nous devrions nous y rendre.

Donc, aujourd'hui, en compagnie du cheval du Pacificateur, j'ai fait le gentilhomme campagnard en liberté et préparé le cantonnement pour la compagnie; sans compter que j'ai vraiment bien réussi. C'était une espèce de course entre Grierson de la « B » et moi, afin d'obtenir le meilleur mess pour les officiers et les meilleurs quartiers pour les hommes ; mais Grierson ne pouvait pas faire grand'chose. Il ne sait même pas autant de français que moi, et son commandant de compagnie ne lui a pas prêté un cheval.

La brave femme de la maison que j'ai choisie pour nous parle avec un flot de mots torrentiel, et quand elle commande aux garçons et aux filles de ferme, elle n'a pas toujours bon caractère ; mais je suis certain qu'elle s'y entend, et elle a promis de faire notre cuisine, ce qui sera un agréable chan-

gement, après les efforts malheureux de notre cuisinier. De plus, le cantonnement lui-même est bon, celui des hommes est le meilleur que j'aie vu nulle part, parfaitement sec et bien abrité du vent. Nous allons nous mettre au vert pendant une semaine.

J'ai eu grand plaisir à tripoter ainsi tout seul, et comme la ligne de feu la plus proche est à trois ou quatre milles, tout paraît extraordinairement tranquille après le tapage infernal et la tension de la surveillance continuelle dans l'allée du Coupe-gorge, où les yeux font presque mal à force d'essayer de regarder de tous les côtés à la fois, pendant que les oreilles et l'esprit sont abrutis par l'effort que l'on fait en essayant de comprendre la signification précise de chaque rugissement particulier dans le vacarme continuel.

J'ai mangé un morceau vers une heure dans un grand estaminet, presqu'un restaurant ; et il était vraiment très intéressant, après les tranchées, d'écouter les bavardages et de manger sans se sentir obligé de faire tout le temps attention à quelque chose. Il reste un bon nombre de Français ici, et cela donne au village un aspect tout différent de celui où nous avons été la dernière fois : juste derrière les lignes, complètement abandonné, et de plus en grande partie détruit. Celui-ci garde encore une espèce de vie humaine et naturelle. Il y a des femmes et un prêtre ou deux, des vaches et des moutons et un crieur public : tout cela présente un caractère humain extraordinairement attrayant,

Le café était plein de rumeurs et de bavardages. J'ai entendu des tas de choses aujourd'hui qui peuvent avoir quelque fondement ou ne rien signifier du tout.

Ce qui m'intéressait le plus, naturellement, c'était ce qui concernait notre partie de front ; et deux bruits précis couraient à ce sujet. Tout d'abord, j'entendis que nous allions établir une nouvelle ligne de tranchées pour couper le rentrant au sud de Petticoat Lane. Et puis j'entendis aussi que nous devions sauter sur les Boches à l'endroit où leur ligne s'infléchit devant la nôtre, parce que quelques centaines de mètres à cet endroit nous seraient très utiles, afin de rectifier notre front, et de balayer un coin, certainement très important pour les Boches, parce qu'il leur donne quelques belles

positions pour les tirs d'enfilade. Si cela réussissait, le boyau disparaîtrait complètement, en tant que ligne de feu, et cela seul serait une bénédiction. De plus, ce serait une véritable avance, ce que nous désirons tous naturellement. Le fait qu'une nouvelle division vient renforcer nos lignes semble appuyer cette supposition, et nous nous sentons très enthousiastes à cette idée. Tout le régiment, et même toute la division ne désirent qu'une chose : une avance, et je crois qu'il n'y a pas un homme qui ne serait volontaire pour la première ligne en ce moment, et bien content de l'occasion par-dessus le marché.

Je vous ai dit dans ma dernière lettre que je vous parlerais de nos petites opérations menées contre les Allemands quand nous étions dans Petticoat Lane. Mais cette nouvelle perspective d'une avance et ce bruit d'une nouvelle tranchée de première ligne à creuser, les fait paraître assez insignifiantes et bien lointaines maintenant.

Vous vous souvenez que je vous ai parlé d'une différence étonnante entre la gauche du secteur où nous sommes en ce moment et la droite de celui que nous occupions précédemment. Cette différence n'était pas seulement celle de l'argile au sable. C'était surtout que, tandis que la droite de notre ancien secteur était à plusieurs centaines de mètres des Boches, la gauche de notre secteur actuel s'approche jusqu'à soixante ou soixante-dix mètres, à l'endroit où elle rejoint Petticoat Lane.

Il y a donc un fort rentrant dans la ligne, naturellement, et une partie où notre front est presque à angle droit avec celui de Fritz, au lieu de lui être parallèle. La nouvelle tranchée serait destinée à couper l'ouverture de cet angle rentrant, et à égaliser la distance entre notre ligne et celle des Boches tout le long. Cela rendrait le départ beaucoup plus facile pour une avance ; ce rentrant est un terrain bas, humide et exposé.

Il paraît qu'il y a eu des malades au quartier général de notre brigade, qui se trouve dans un château marqué en gros caractères sur la carte, mais hors de vue de la ligne boche. La maladie des ordonnances a été attribuée à quelque chose de pas naturel dans les tuyaux, et je pense que le fait a été transmis en haut lieu. Quoi qu'il en soit, d'après l'histoire que

j'ai entendu raconter aujourd'hui, un gros bonnet alla en automobile pour examiner les lieux; c'était un Olympien de la plus belle eau; — sans aucun doute, je serais mis à mort par quelque moyen impliquant l'usage d'huile bouillante, si je disais son nom. Comme il descendait de son automobile devant le château, deux obus arrivèrent, un sur la pelouse et l'autre dans le jardin. L'Olympien dédaigna l'insolence de Fritz. Mais avant qu'il fût entré sous le porche, un autre obus éclatant tout près de son auto la couvrit de boue depuis le capot jusqu'au différentiel. On raconte que l'auguste personnage salua le général de brigade en lui disant d'un ton assez furieux : « Ceci est évidemment un endroit tout à fait malsain, général, tout à fait malsain. On n'aurait jamais dû le choisir. »

Mais un sous-lieutenant du génie m'a raconté une meilleure histoire, tandis que je retournais aux tranchées. Cela se passait dans le deuxième secteur au nord du nôtre. Un aéroplane boche était poursuivi par un aéro anglais, et semblait en mauvaise posture. L'anglais avait percé dangereusement les ailes de l'autre et aussi endommagé en partie son moteur. Enfin, le boche était aux abois et descendait rapidement juste au milieu entre notre ligne et la sienne. Naturellement, les hommes des deux côtés dans les tranchées étaient extrêmement intéressés. L'histoire raconte qu'ils oublièrent tout le reste et garnirent tous les parapets, encourageant de leurs cris les aviateurs, comme s'ils avaient été au premier rang à Brocklands ou au tournoi naval et militaire. Ce que voyant, un vieil Écossais rusé — de notre côté c'était un régiment des Highland — se glissa doucement à la banquette de tir, et, au milieu de l'excitation générale, se mit à faire à loisir du tir ajusté à la cible ; il avait soin de choisir ses Boches à trente ou quarante mètres les uns des autres, afin de ne pas vendre la mèche trop vite. Il fit d'assez bonne besogne, mais son désappointement fut amer quand l'Archibald des Boches força notre aéro à remonter, juste au moment où l'aviateur allemand s'arrangeait pour faire descendre son appareil dans ses secondes lignes, et que les spectateurs se mettaient à l'abri.

— Oui, c'était pas trop mal, mon lieutenant, — dit Scotty

à son officier de peloton. — J'ai réussi à en descendre neuf ; mais j'avais espéré une bonne douzaine !

Ce n'est pas mauvais, n'est-ce pas? Quant à ces petites expéditions dans l'allée du Coupe-gorge, ce n'était rien que des combats à la grenade; mais nous n'avons pas mal réussi. Nos pertes pour ces quatre jours furent de deux tués — tous les deux dans mon peloton et tous les deux laissant des femmes chez eux : des hommes épatants — et six blessés. Deux d'entre eux ne l'étaient que légèrement. Nous comptons qu'il y a eu vingt ou trente Boches blessés, et au moins dix de tués; et le compte n'est pas difficile à faire pour les onze prisonniers que nous sommes certains d'avoir pris et envoyés les yeux bandés à l'état-major. Je crois que le record de la compagnie qui nous précédait a été battu, bien qu'elle connût l'endroit mieux que nous ; notre chef de bataillon est content de nous. Il faut que je m'en aille maintenant pour faire l'appel d'une corvée.

P.-S. — Le Pacificateur vient d'apprendre de l'état-major du régiment que tout est bien exact au sujet de la nouvelle tranchée de première ligne que nous devons établir ; et on croit que la compagnie « A » aura quelque chose à faire à cette occasion. Voilà donc de vraies nouvelles et nous sommes convaincus que c'est une avance qui se prépare. Tout le monde est ravi.

XXI

Un tour au repos, un tour aux tranchées, et maintenant nous voici de nouveau au repos. La dernière fois que je vous ai écrit, nous avions juste commencé à parler de la nouvelle tranchée de première ligne. Que de choses se sont passées depuis!

D'abord, il y a eu une reconnaissance du terrain sur lequel on proposait d'établir la nouvelle ligne, par le commandant de notre compagnie de pionniers, avec quelques autres officiers. La nuit suivante, quand les jalons furent plantés, établissant

le tracé définitif de la nouvelle ligne, le commandant de la compagnie de pionniers me permit de l'accompagner. La nouvelle ligne avait sept cent cinquante mètres de long, partant du boyau pour couper ce qui était autrefois notre centre, en supprimant le grand rentrant, et en mettant tout le secteur à la même distance des Boches.

Le lendemain, le commandant du bataillon fit appeler les commandants de compagnie, et le Pacificateur m'emmena avec lui, parce que j'avais vu le terrain, et qu'il pensait que l'on parlerait de la nouvelle tranchée. Le commandant nous en parla en effet; il dit que c'était un travail qui pourrait coûter cher en vies humaines, mais qu'il fallait le faire, et qu'il était certain que, si tous voulaient, pendant tout le temps de l'opération, être aussi attentifs qu'ils le seraient la première demi-heure, les pertes pourraient être relativement minimes. Il parla plus longtemps que d'ordinaire, et je crois qu'il était passablement ému.

Il dit qu'il n'avait jamais eu un moment d'inquiétude sur l'attitude des officiers, des sous-officiers et des soldats en face du danger. Mais il voulait nous faire comprendre, en tant qu'officiers, que notre devoir ne s'arrêterait pas là.

— Je sais fort bien qu'aucun de vous ne cédera à la peur, — nous dit-il. — Mais souvenez-vous que votre plus grande force est la confiance que les hommes ont en vous. Ne faites jamais rien pour l'ébranler. Si vous êtes aussi soigneux et aussi attentifs que possible, si chacun de vous sait exactement ce qu'il a à faire, et si votre influence s'emploie à empêcher les hommes de perdre la tête, quoi qu'il arrive, les pertes seront légères. Toute perte que vous évitez, dans un travail de ce genre, est un gain sur l'ennemi. Que nos hommes tombent en combattant, s'il faut qu'ils tombent; mais, pour la construction de la nouvelle tranchée, c'est notre sagacité, notre calme, notre discipline qui se trouvent opposées à celle des Boches; il nous faut voir à exécuter l'affaire avec le minimum de pertes.

Il n'est pas commode, notre commandant, et vous savez qu'il ne mâche pas les mots quand il a une observation à faire. C'est l'homme le plus sévère que j'aie jamais connu; mais il est juste, et, surtout, c'est un homme !

Mais, pour en revenir à notre affaire, la première compagnie devait couvrir les travailleurs, la troisième, composée de mineurs et d'ouvriers agricoles, creuser la tranchée, et les pionniers devaient poser les réseaux de fil de fer le long de cette nouvelle ligne. On ferait le plus de travail possible la première nuit, car on pouvait s'attendre à ce que les Boches, après avoir vu les travaux, au point du jour, fissent tout ce qui dépendrait d'eux afin que le séjour de cette ligne manquât de confort pour quiconque y travaillerait sans abri.

Nos hommes étaient prêts à crever d'orgueil parce que la compagnie avait été choisie pour la couverture ; enchantés de penser que c'était à eux que revenait le rôle combattant. En fait, je crois qu'un bon nombre d'entre eux s'étaient dit qu'ils allaient profiter de la présence de deux cents hommes auprès des tranchées boches pour « passer quelque chose » à leurs occupants. Il fallut que le Pacificateur les rassemblât, et leur parlât très sérieusement, et très net, de nos responsabilités. C'était nécessaire pour faire comprendre à ces loustics que notre rôle était défensif et non offensif, et que le succès dépendait de notre aptitude à rester parfaitement silencieux.

— On se cognera plus tard, — dit le Pacificateur. — Nous ne devons pas provoquer un seul coup de fusil, pendant que nous avons derrière nous deux cents hommes occupés à manier la pelle et la pioche. Si des Boches viennent le long de notre ligne, il faudra « faire leur affaire » à main nue, si possible. La dernière chose à faire est de tirer un coup de fusil. Et ce qui ne doit arriver en aucun cas, non pas même si la garde prussienne se présente au complet, c'est qu'un seul Boche réussisse à pénétrer dans nos lignes.

Ce furent là les principes que nous suivîmes. Naturellement, le commandant de compagnie ne pensa pas à se conduire, la nuit une fois venue, comme s'il faisait de l'école de compagnie. On ne pouvait donner les ordres qu'à voix basse. En fait, dans ces opérations de nuit, il faut pouvoir compter sur tous, caporaux, chefs de demi-section, et chefs de section. Et s'ils n'ont pas été dressés de telle manière qu'on puisse compter sur eux pour exécuter les ordres à la lettre, on n'a guère de chances de réussir.

La nuit vint peu après 5 heures, et, à 6 heures moins le

quart, nous étions en terrain découvert. Les deux premières sections partirent, sous mon commandement, par la sape. puante, et les deux autres sortirent de la tranchée un peu au-dessus de Petticoat Lane. Je conduisais mon groupe, et le Pacificateur conduisait l'autre moitié de la compagnie; il était entendu que, quand nous nous rencontrerions, nous saurions que nous avions gagné nos emplacements. Les hommes étaient à trois pas de distance l'un de l'autre, et nous en avions trois ou quatre en « patrouille de flanc » vers l'intérieur, et un couple vers l'extérieur ; ceux de l'intérieur devaient nous indiquer la route, et nous faire placer à une distance d'environ quarante pas au-delà de la première ligne de jalons, qui, ainsi que vous le savez, devait être celle que suivraient les réseaux de fils de fer, la ligne de la nouvelle tranchée se trouvant plus loin vers l'intérieur. De cette façon, notre flanc au-dessus de Petticoat Lane serait à environ cent cinquante mètres de la première tranchée boche, et l'autre flanc à environ deux cent vingt-cinq mètres. Nous avions expliqué toute l'affaire très soigneusement aussi bien aux hommes qu'aux chefs de section et de demi-section. Nous gagnâmes nos emplacements sans bruit, et alors le Pacificateur alla rendre compte au capitaine des pionniers que nous avions pris le service de couverture, et que ses hommes pouvaient sortir. Il fit alors avancer ses porteurs, les distribuant tout le long de la ligne, et toute la compagnie se mit au travail, posant les réseaux de fil de fer derrière nous.

Toute cette affaire m'a inspiré un grand respect pour les pionniers, un respect que tous éprouvent, je crois. La façon dont ils avaient préparé et dont ils exécutèrent leur travail fut superbe. Pas un mot, pas une hésitation. Chaque pieu et chaque rouleau de fil de fer à sa place ; des sacs de sable tout préparés pour recouvrir tout ce qu'il fallait enfoncer à coups de marteau ; chaque homme ayant son rôle bien défini à l'avance et chargé, non pas d'en faire le plus possible un peu partout, mais d'enfoncer des pieux, d'attacher des fils, de porter des rouleaux, etc., etc. Chaque homme savait exactement ce qu'il avait à faire, et le faisait, sans qu'un mot fût prononcé par qui que ce fût.

Pendant ce temps, je parcourais notre ligne avec précau-

tion, rectifiant les intervalles, changeant la position d'un homme quand c'était nécessaire, m'assurant que tous les hommes étaient en liaison, gardaient l'alignement, veillaient bien, et ne faisaient pas de bruit. Personne ne bougeait chez nous que les officiers. Pour nous, nous parcourions la ligne sans arrêt, sauf quand l'ennemi lançait des fusées, ou quand une mitrailleuse se mettait à taper, et dans ce cas, naturellement, nous nous couchions aussi à plat que possible.

Mais aucune mitrailleuse ne tira une seule fois pendant qu'on posait les réseaux. Il n'était pas encore 7 h. 30 quand le Pacificateur vint me donner l'ordre de ramener mes hommes à la sape puante. La pose des fils de fer était terminée. Pertes : néant.

Le Pacificateur mena ses hommes au bout des réseaux qu'on venait de poser, en face de Petticoat Lane ; je menai les miens à l'autre bout, en face de la tête de sape ; puis, faisant une conversion, nous passâmes derrière le réseau, jusqu'à ce que nous nous rencontrions, comme nous l'avions fait précédemment en avant du réseau. Ainsi, nous prîmes notre seconde et dernière position, répétant ce que nous avions fait sur la première.

Quand nous eûmes pris position, la troisième compagnie sortit, une moitié à chaque bout de la ligne, sous la direction de ses propres officiers, mais sous le commandement général du commandant des pionniers, aidé de ses subordonnés. Il y avait un homme tous les trois mètres, les emplacements étant marqués par des jalons. Chaque homme devait d'abord creuser un trou dans lequel il serait à l'abri. Tout avait été préparé d'avance, naturellement, et les hommes savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. Leurs instructions étaient de creuser aussi vite qu'ils le pourraient — et en silence — jusqu'à ce qu'ils fussent abrités. Il y avait une sorte de concours de vitesse entre les sections, et le commandant de compagnie devait donner des prix aux trois premières qui se seraient mises à l'abri.

Nous ne pouvions pas les voir, naturellement, et nous étions aussi occupés que nous pouvions le souhaiter à notre tâche propre. Je constatai avec plaisir, aussi, que nous ne les entendions pas, à moins de tendre l'oreille. Ils faisaient remarquablement peu de bruit. C'était un sol humide et argileux

et on leur avait recommandé de ne jamais laisser deux outils se heurter. Il paraît qu'ils se démenèrent comme des possédés, et qu'ils faisaient littéralement voler la terre.

La soirée avait été étonnamment calme ; rien que des coups de feux isolés, et encore fort rares. A 9 heures moins un quart, une mitrailleuse boche, juste en face du centre de ma demi-compagnie, commença à tirer, son véritable objectif étant, naturellement, non pas notre ligne, mais l'ancienne tranchée, derrière nous. Je sais maintenant qu'à ce moment-là tous les travailleurs de la troisième étaient déjà enfoncés dans le sol. Cette mitrailleuse ne fit pas une égratignure.

Une pluie fine et froide commença alors à tomber, devenant de moins en moins fine avec le temps. Le vent s'éleva, nous chassant la pluie dans la figure. A 10 h. 30, les Boches envoyèrent une douzaine de bombes, qui tombèrent derrière notre première ligne, à l'exception de deux qui touchèrent notre parapet. La fusillade était devenue un peu plus vive, mais sans atteindre des proportions qui lui méritassent une mention spéciale. De temps à autre, ils brûlaient une bande de cartouches de mitrailleuse, mais tous nos hommes étaient à plat ventre, et tous nos travailleurs étaient à l'abri, de sorte que cela n'avait rien d'inquiétant.

A 11 h. 30, j'étais terriblement fatigué. Il y avait cinq heures que nous rampions d'un bout de la ligne à l'autre, mais cela n'était rien. On dépense ses forces sans y prêter attention, dans un cas pareil. Je n'avais jamais de ma vie rien désiré autant que de tirer ma demi-compagnie de cette affaire sans aucune perte. Et il y avait une chose que je désirais encore plus vivement, c'était d'être absolument certain qu'aucune patrouille boche ne pénétrerait dans la partie de la ligne que j'occupais.

Sur notre flanc, au boyau, il y eut une demi-douzaine de petits bombardements entre 6 heures et minuit, et une plus grosse affaire, quand les Huns firent sauter une mine, et essayèrent d'en occuper l'entonnoir, d'où ils furent chassés après un corps à corps assez acharné. Sur l'autre flanc, l'artillerie boche montrait une activité inaccoutumée, et envoyait « des gros », dont les premières salves eurent sur nos nerfs un effet plutôt désagréable. C'est que, voyez-vous, la première

compagnie eût pu être anéantie en quelques minutes si l'amî boche avait su s'y prendre de la bonne manière.

Si seulement un Boche entreprenant, opérant pour son propre compte, sans traverser notre ligne, s'en approche assez près pour voir que c'est une ligne continue, et rentre dans ses tranchées, nous sommes flambés, — me disais-je. Je n'étais pas tranquille. Les hommes commençaient à être tout raides, à rester immobiles dans l'humidité, pendant des heures.

A 2 h. 30, le Pacificateur vint me trouver et me murmura de rentrer. « Fini pour ce soir. »

Je n'étais pas fâché. Je mis mon sergent le plus ancien comme guide, et moi-même je fermai la marche. Je fus, naturellement, le dernier à rentrer dans la sape puante, et mon sergent de section m'y attendait pour me dire que pas un seul de nos hommes n'avait une égratignure, pas plus que ceux de la troisième compagnie. Un homme de la troisième section dans la demi-compagnie du Pacificateur avait une balle dans l'épaule. Et c'était tout.

Mais il faut absolument que je m'arrête, pour censurer les lettres de la section. Je vous écrirai de nouveau dès que je le pourrai, et je vous raconterai la fin de l'histoire. Mais une tranchée de près de huit cents mètres de long, avec un réseau de fil de fer barbelé en avant, et seulement un blessé! Personne n'en était plus content que

votre...

XXII

Je crois que, dans ma dernière lettre, je vous ai donné tous les détails de notre première nuit à la nouvelle tranchée ; je vous ai expliqué comment nous l'avions creusée et comment nous avions posé les fils de fer entre 6 heures du soir et 2 h. 30 du matin, — avec, au total, juste un blessé ! Cela ne vous dit peut-être rien, mais à nous, cela nous semblait presque miraculeux. Je crois que les pouvoirs suprêmes eussent été très

contents de nous, si nous nous en étions tirés avec une trentaine ou une quarantaine de tués et de blessés.

Quelque deux heures et demie plus tard, vers les 5 heures, fatigué sans doute (nous l'étions certainement, mais moins que vers les minuit), chacun ne songeait plus qu'à être là pour l'alerte du matin. Nous étions curieux de voir la tête de monsieur Boche lorsqu'il découvrirait notre travail de la nuit : non qu'il nous fût possible de voir son expression de physionomie ou d'entendre ses commentaires; mais nous pourrions en deviner une bonne part, et nous voulions, en tout cas, voir un peu ce qui allait arriver.

En quittant la tranchée à 2 h. 30, nous avions posté quelques groupes de sentinelles le long de la nouvelle ligne; mais nous les retirâmes aux premières lueurs du jour; car, de l'ancienne tranchée de tir, nous pouvions surveiller aussi bien, et, naturellement, il pouvait se faire que Fritz gratifiât la nouvelle ligne de quelques shrapnells et autres petits cadeaux du même genre. Je veillais par un créneau assez près de la ligne boche, à l'entrée de la « Ruelle des Cotillons ». La première chose que je distinguai, alors que le jour était encore à peine distinct, fut la tête d'une sentinelle qui se levait au-dessus du parapet et regardait d'un œil étonné nos nouveaux fils de fer. Je me tournai pour saisir le fusil d'un homme de la tranchée; mais, lorsque je me retournai, le Boche avait disparu. Une idée me vint alors : « Peut-être va-t-il amener un officier pour regarder, pour le moins un sergent. » Je repérai donc bien l'endroit et calai soigneusement mon fusil sur une motte de terre.

Effectivement, une minute après, la tête de cette sentinelle fit sa réapparition au même endroit. Je retins mon coup, attendant l'arrivée de l'officier. Et, au bout d'une seconde, une autre tête surgit auprès de celle de la sentinelle et sortit avec beaucoup moins de précautions. Je ne voyais pas assez distinctement pour jurer que ce fût un officier, mais il est fort probable que c'en était un. En tout cas, je l'avais bien au bout de mon fusil lorsque je tirai; ils disparurent tous deux à l'instant même, pour ne plus se montrer ; je suis pratiquement certain que je touchai le second. Il était visible jusqu'au troisième bouton de sa tunique, et je pense qu'avec un fusil appuyé,

il y avait peu de chance que je le manquasse à cette distance; il n'y avait pas plus de cent vingt mètres, et la hausse à zéro, bien entendu. C'était plutôt palpitant, cette alerte. Nous avions toutes nos mitrailleuses prêtes, et soigneusement braquées sur le parapet de Fritz. Ma parole, dans le remue-ménage de ces deux ou trois premières minutes de jour, avec le nouveau fil de fer sous son nez, je suis sûr que Fritz croyait que nous allions faire une attaque matinale. Je n'ai jamais vu un pareil nombre de Boches s'exposer. Lorsqu'il s'agit de se mettre à couvert, ils sont en général bien meilleurs que nous; ils nous offrent beaucoup moins de cible que nous ne leur en offrons. Mais on aurait dit que, cette fois-ci, ils ne pouvaient s'empêcher de regarder, et nos hommes aux créneaux firent d'assez bon ouvrage. Nos mitrailleuses aussi. Boche mit alors aussi ses mitrailleuses en branle, et déversa des milliers de balles tout le long de notre front ; un vrai bombardement de mitrailleuses, avec le résultat néant, aucun de nos hommes n'étant exposé. Mais je vous laisse à penser l'effarement dans la ligne boche. La veille au soir, ils n'avaient rien vu de changé dans notre ligne. Pendant la nuit, ils n'avaient apparemment rien vu, rien entendu. Et voilà qu'avec les premières lueurs du jour ils voyaient un réseau de fils de fer tout neuf, et une nouvelle ligne de tranchée qui devait leur paraître étonnamment près, car elle était, en certains endroits, en avance de quatre cents mètres sur l'ancienne ligne. Et puis sa longueur : juste huit cents mètres ! Certainement ils devaient en être bleus.

Nous pensions qu'ils allaient d'un moment à l'autre mener un feu d'enfer sur la nouvelle ligne ; mais il n'en fut rien : je suppose qu'ils eurent assez de bon sens pour se dire que nous n'y avions laissé personne. Mais au cours de la matinée, maître Boche marqua sur plusieurs points : une vingtaine de volées de shrapnells et de marmites. C'est tout ce que nous eûmes. Mais je parie qu'ils devaient rager de tout ce qu'ils avaient manqué pendant la nuit. Au cours de l'après-midi, Fritz lâcha une paire d'aéroplanes qui emportaient sans doute des appareils photographiques pour repérer la nouvelle ligne ; mais nos Archibalds de l'arrière leur donnèrent un peu chaud, et je suis sûr que leurs instantanés ont dû en être gâtés.

Lorsque la compagnie « A » défila à 6 heures du soir pour aller prendre les avant-postes le long du nouveau fil de fer, je crois que nous étions excusables de ne pas nous sentir en humeur de lever la tête. Je ne saurais dire au juste ce que ressentaient mes hommes, mais j'avoue que, pour ma part, j'étais convaincu que, cette fois, mes chances d'en revenir étaient assez minces. On a pas mal à se déplacer pour rester en contact avec une centaine d'hommes éparpillés sur trois cents mètres de terrain dans la nuit noire. Il faisait à peine nuit lorsque nous partîmes. Nous n'osions pas attendre une minute de plus, de peur qu'une forte patrouille boche n'eût pénétré en dedans de notre ligne, et ne se mît à bombarder nos travailleurs lorsqu'ils se retireraient. Il fallait absolument que nous fussions là avant eux; et il est certain que les Boches avaient eu toute la journée pour étudier notre nouvelle ligne et tirer leurs plans. Je dis que je ne savais pas ce que ressentaient mes hommes ; toujours est-il qu'ils se lançaient de petites plaisanteries avant de quitter le boyau. « Par ici pour l'ambulance ! — Les voyageurs pour le patelin et la cure de repos changent de voitures ! — Eh ! le copain, où est-ce que tu prendras ta cure ? » J'entendis plus d'une réflexion de ce genre tandis que je me frayais un chemin jusqu'au bout du « Boyau qui pue » pour me mettre à la tête de mon groupe.

— Vous n'avez rien à craindre, — dit un de mes hommes à un de la compagnie « C » en entrant dans la sape, — ce sacré monsieur Fritz ne vous aura pas, avec la compagnie « A » devant vous; je te le promets. On lui arrangera cela comme il faut s'il s'amène.

Les hommes de la « C » étaient encore désignés pour piocher. Il est impossible à un officier de ne pas se sentir rassuré, quelque peu d'expérience qu'il ait, lorsqu'il a affaire à des hommes comme les nôtres. Ce n'était pas une véritable tranchée que celle à laquelle la compagnie « C » devait travailler cette nuit-là. Il y en avait des bouts qui étaient presque terminés ; en d'autres endroits, c'était une suite de trous reliés par des morceaux de tranchées d'un mètre ou deux dont on avait juste gratté la surface, de quoi seulement marquer le tracé de la nouvelle ligne. Mais chaque homme pouvait tout

de suite se mettre à l'abri, même dans les plus mauvais endroits, grâce à ces trous; une fois dans un trou, il n'avait plus qu'à se creuser un chemin jusqu'au trou suivant, aussi vite que sa force le lui permettait. On faisait la tranchée très étroite, à peine un quart de la largeur de nos anciennes. Cela n'aide point pour y rentrer ou en sortir commodément; mais on y est beaucoup mieux à l'abri des projectiles de toute sorte, notamment des terribles shrapnells et des ricochets de marmites.

Pendant que la « C » tapait dur à sa tranchée, nous nous tenions à plat ventre près du fil de fer comme nous avions fait la nuit précédente, et moi je rampais d'un bout à l'autre de la ligne. Il n'y avait pas de pluie, et la nuit était si calme que nous pouvions entendre le moindre bruit que faisaient les piocheurs, bien plus distinctement que la veille. Je me demande si les Boches pouvaient l'entendre. Ils nous envoyaient de temps à autre quelques petites volées de mitrailleuses, comme ils en envoient toutes les nuits ; il y avait aussi la fusillade et les fusées usuelles. Nos hommes ne bronchaient pas plus que des cadavres, et, lorsque les fusées éclataient dans notre voisinage, ou que les mitrailleuses se mettaient à cracher, je me tenais naturellement aussi coi que possible. A un certain moment, je distinguai nettement une ombre qui se déplaçait lentement et prudemment en dehors des fils de fer. J'aurais bien voulu tirer ou, mieux encore, pouvoir bondir sans bruit sur cette ombre pour l'agripper, comme nous avions fait il n'y a pas longtemps avec un patrouilleur allemand. Mais il n'y avait pas de passage dans les fils de fer à proximité, et, quant à tirer, j'avais l'ordre de ne pas dépenser une seule cartouche sans nécessité, et de ne tirer que pour me défendre. Mais j'allai trouver le commandant de compagnie, qui m'autorisa à prendre une patrouille de trois hommes. Nous ne trouvâmes rien. Ce que j'avais vu était sans doute un patrouilleur boche qui rôdait pour savoir ce que nous faisions. A partir de ce moment-là nous gardâmes continuellement une patrouille en avant du fil de fer.

Nous reçûmes bientôt une salve de quatre marmites, qui atterrirent bien près de la nouvelle tranchée : trois en arrière et une diablement près de notre nez. Nous nous disions tous que la danse allait commencer. Mais rien pendant plus d'une

heure. Puis ce furent neuf marmites qui se succédèrent de très près, l'une à ma gauche, faisant quatre victimes dans mon peloton, un tué et trois blessés. Les autres ne firent point de mal. Ce fut de nouveau le silence suivi de quelques accès de mitrailleuses, et de la fusillade habituelle. Le caporal Lane, deuxième peloton, arrêta une balle de mitrailleuse avec son épaule gauche, et un homme de la tranchée, de la compagnie « C », fut tué d'une balle à travers la tête.

Chaque fois que le feu se déclenchait, nous nous préparions au coup de chien que nous sentions tous inévitable. Les Boches avaient l'air de jouer avec nous comme un chat avec une souris. « Je me demande quel tour diabolique ils nous réservent ! » C'est la question que nous nous posâmes tous au moins cinquante fois. A 2 heures, il n'y avait plus une seule brèche dans la nouvelle ligne ; la tranchée courait d'un bout à l'autre, profonde partout de six pieds au moins ; et deux boyaux de communication conduisaient à l'arrière jusqu'à notre ancien front. A 3 heures, on vint m'avertir que les travailleurs étaient partis et que je pouvais rentrer mes hommes. Comme la veille, nous laissâmes quelques groupes de sentinelles qui devaient être relevées au petit jour, puisque la nouvelle ligne devait être simplement gardée pendant le jour et occupée seulement la nuit.

Ce fut la fin de ma faction. Je ramenai tous mes hommes sans incident. Une demi-heure après, les Boches nous envoyèrent encore une douzaine d'obus, et renouvelèrent leur facétie juste avant le jour ; quelques volées de mitrailleuses et quelques coups de fusil le reste du temps, et ce fut tout. Cela ne vous semble-t-il pas extraordinaire ? Ils avaient pourtant eu toute la journée pour y réfléchir, et ils devaient se douter que nous serions au travail cette nuit-là. Il est possible cependant que, dans leur astuce, ils se soient dit que nous n'oserions pas approcher de la nouvelle ligne la seconde nuit, par peur qu'il ne nous en cuise ; et il est possible aussi que notre général ait présumé qu'ils se feraient cette réflexion, et qu'il ait agi en conséquence. Quoi qu'il en soit, nous vînmes à bout de notre travail sans pertes, ou peu s'en faut.

J'allais vous raconter les bruits qui courent sur l'attaque que nous devons faire pour redresser la ligne. Mais il ne me

reste plus de temps ; je vous raconterai cela dans ma prochaine lettre.

XXIII

Vous avez raison de dire que je ne m'intéresse guère à notre politique. Le fait est que nous ne voyons pas souvent les journaux, et quand nous les voyons, nous n'avons guère le temps réellement de les lire ou de faire attention à ce qu'ils disent. Les nouvelles de la guerre sont intéressantes, naturellement ; mais tous ces bavardages et ces papotages, vous ne sauriez croire quel drôle d'effet ils nous produisent. Voyez-vous, ici, nous sommes tout le temps très près des réalités, et il nous semble à nous que ces bavards de journalistes en sont tout ce qu'il y a de plus loin. Il nous semble qu'ils s'intéressent à des ombres, à des marottes, à des fantaisies, et à des considérations d'intérêts qui auraient dû être balayées par le seul fait qu'on est entré en guerre. Ils ont même l'air d'être encore capables de discuter et de se chamailler sur des abstractions et des principes qu'ils se proposent d'appliquer quand la guerre sera finie.

M-m-m-m-m-m ! Tel nous semble le seul moyen d'y répondre. Non, nous ne nous intéressons pas à la situation politique. Les réalités tangibles de la situation que nous avons ici nous semblent plus pressantes ; assez pressantes pour réclamer toutes nos énergies et toute notre attention, toutes les particules d'énergie de tous les gens de race britannique, sans qu'il soit loisible d'en gaspiller à des sujets plus lointains, à des choses d'avant et d'après la guerre. Ici en France je puis vous assurer que tous, hommes, femmes et enfants, s'accordent à ne pas avoir de vie en dehors de la guerre. Toutes leurs pensées, tous leurs actes sont dans la guerre et pour la guerre : c'est que les réalités se font sentir, ici.

Il y a une chose dans votre dernière lettre qui me fait particulièrement plaisir. « Nous en sommes arrivés, en Angleterre, au point que tous les gens des deux sexes qui sont dignes du pain qu'ils mangent s'occupent à quelque travail de guerre,

d'une sorte ou de l'autre. » Voilà qui est excellent. Mais vous n'avez qu'à m'envoyer ceux qui ne sont pas « dignes du pain qu'ils mangent » ; vous verrez que vous n'aurez plus à vous en plaindre. Je ne crois pas à ces histoires de gens qui ne valent pas le pain qu'ils mangent ; pas en Angleterre, en tout cas. La souche est trop bonne.

Vous connaissez ce type de voyou qui, avec ses mèches de cheveux collées sur le front, a l'air de passer sa journée appuyé contre un reverbère. Le type auquel je songe a l'habitude parfaitement dégoûtante de cracher sur tout ce qu'il voit, notamment lorsqu'il voyage sur l'impériale d'un omnibus. Méprisé des hommes comme il faut, il est une véritable terreur pour les femmes, quelque chose, je suppose, dans le genre de l'apache parisien ; toutes les grandes villes en nourrissent. Eh bien, ce à quoi je veux en venir à propos de ce monsieur-là, c'est qu'il ne faut jamais s'écarter de lui avec l'idée qu'il ne vaut pas le pain qu'il mange. Tout ce dont il a besoin, c'est d'apprendre ce que c'est que l'autorité. Ce n'est qu'une question de mois, voire de semaines. J'ai observé de mes propres yeux le manège, et on ne m'en fera plus accroire. Dans un pays comme le nôtre, il n'y a pas de gens qui ne soient dignes du pain qu'ils mangent. La pire espèce d'hommes n'a besoin que de passer quelques mois dans un bataillon comme le nôtre au moment de l'entraînement, pour apprendre ce que c'est que l'autorité, et pour qu'au moyen de la discipline sa virilité latente se développe. L'homme est bien en lui; seulement jamais il ne le fera sortir de lui-même ; il faut que l'autorité l'y aide. La méthode de l'armée est la plus rapide et la plus sûre. En quelques mois elle fait de ces voyous des hommes et de rudes gaillards, pour sûr. S'ils valent le pain qu'ils mangent ! Ils valent leur pesant de — disons pour prendre quelque chose de substantiel, — de tabac et de cartouches, de rudes hommes, et de rudes guerriers.

Ici au cantonnement : nous avons beaucoup plus de renseignements sur toutes choses que dans la tranchée. Tous les bruits passent par nous, et dans le nombre, j'ose dire qu'il y a parfois quelques parcelles de vérité. Nous savons que là-bas, dans la nouvelle tranchée que nous avons creusée, on ne cons-

truit pas d'abris. Il ne semble pas qu'on ait l'intention d'habiter réellement ce nouveau front. On se contente de l'occuper pendant la nuit, et d'y tenir quelques sentinelles pendant le jour. (C'est une sacrée affaire que de s'y promener la nuit, quand c'est plein d'hommes. Comme on la laisse très étroite par mesure de précaution, il n'y a guère de places où l'on puisse se croiser ; si bien qu'il faut s'arranger pour passer pardessus des têtes ou entre des jambes. Ah ! c'est amusant par une nuit de pluie !) C'est une preuve positive, à ce qu'il nous semble, que, comme le bruit en court, cette ligne va nous servir tout de suite de point de départ pour l'attaque qu'on prépare en vue de renforcer et de redresser notre front, en supprimant ce saillant diabolique que fait la ligne boche en face du grand boyau.

Je ne puis vous en dire long là-dessus, quoique je suppose que le censeur n'y trouvera rien à reprendre, du moment que je ne mentionne pas de localités ou de noms qui puissent indiquer la partie du front où nous sommes. Mais réellement, si nous arrivons à prendre quelques centaines de mètres de tranchées boches à cet endroit-là, cela sera pour nous un fier résultat ; nous échangerons une position très exposée et très meurtrière pour une autre très avantageuse et très dominante. Il y a deux plans en vue ; le plus modeste qui consisterait à ne prendre que deux cents mètres du front boche suffirait à nous donner l'avantage que nous cherchons. Mais l'opinion générale est que nous essayerons l'autre, qui comporte la capture d'un bon mille ou davantage. Nous croyons tous savoir, et en réalité personne de nous ne sait rien.

Mais il est temps que je décampe. Nous avons un nouvel arrivage de masques perfectionnés, et il faut que je voie à les faire distribuer. Chaque homme aura ainsi deux masques contre les gaz, et une paire de lunettes contre les gaz lacrymogènes. Nous renouvelons aussi nos vivres de réserve — cela sent le coup de chien, et c'est encourageant.

Plus tard.

Grande et glorieuse nouvelle. L'attaque n'est pas un canard. Je ne puis vous dire quel jour, et même, au cas où cette lettre

tomberait dans d'autres mains que celles auxquelles je la destine, j'ai bonne envie de ne pas encore la mettre à la poste tout de suite. Le principal, c'est que nous allons attaquer ; et je vous promets que nous allons vous nettoyer ce petit coin-là! C'est le plus modeste des deux plans ; une affaire locale pure et simple ; je suppose donc que les communiqués ne vous en apprendront rien. Vous savez ce qu'il en est, nous autres Anglais, de nos communiqués officiels ; les Anglais n'ont point de vitrine. Je suppose qu'il faut s'en réjouir : notre manière est la plus sûre, la meilleure, la plus digne ; elle a l'avantage de ne jamais faire naître d'espoirs qui soient destinés à être déçus. Au fond je l'approuve entièrement. (Voilà qui devra faire plaisir au général commandant en chef.) Mais en ce qui nous concerne, on ne peut s'empêcher de souhaiter que les communiqués vous donnent des nouvelles de notre exhibition ; naturellement il y a peu de chances qu'il en soit ainsi. « La nuit a été calme sur le reste du front. Quelques éléments de tranchées ont changé de mains dans le voisinage de..., l'avantage restant de notre côté. » Voilà probablement ce que vous lirez, je l'espère du moins ; la compagnie « A » fera son possible pour cela.

Je suis heureux que nous ayons eu notre tour dans la « Ruelle des Cotillons ». Je pense que maintenant nous ne l'occuperons plus jamais comme première ligne. Lorsque vous recevrez la présente, j'espère bien que nous l'aurons laissée loin derrière nous, et que nous serons confortablement installés derrière la crête où les Boches s'abritent en ce moment. Je ne me fais point scrupule de vous avouer que c'est un sale coin de secteur : il n'y a pas un seul endroit où poser son pied, et pas un seul abri sûr. Nous ne l'aurions jamais occupé si nous avions eu le choix, en ces jours anciens où les Boches pour la première fois se retranchèrent en face, et où les Français, n'ayant pas le choix, grattèrent et creusèrent sur place. Nous en connaissons, pour nos péchés, chaque pouce de terrain, et, grâce à de bonnes jumelles et à de longues heures d'étude, je crois que je connais assez bien les lignes d'en face, les lignes dans lesquelles j'espère être bientôt.

Nos gaillards sont drôles, savez-vous ; peut-être vous l'ai-je déjà dit : il n'est pas une seule des souffrances et des priva-

tions qu'ils ont à endurer qu'ils n'inscrivent invariablement au compte de monsieur Boche. Il y a une grande marque noire à son compte pour notre séjour à la « Ruelle des Cotillons », et, par Jupiter, il nous paiera tous les repas manqués ou gâtés, voire les souliers perdus, les pieds gelés, et autres avanies du même genre. Nos loustics en plaisantent, et même quand ils en souffrent, essaient de faire croire que pour le moment cela les amuse. Mais ils n'oublient pas de l'inscrire au compte de Fritz, et si la compagnie « A » a l'occasion de lui tomber dessus, elle le fera sauter ; pour sûr qu'elle le fera sauter.

Je ne veux point vous en dire plus long pour ne pas risquer de trahir des secrets militaires. Tout sera fini, et la « Ruelle du Coupe-gorge » sera loin derrière nous, la prochaine fois que je vous écrirai. Et surtout, ne vous tourmentez pas sur mon compte : je vous promets que je m'en tirerai sans accident. En tout cas je suis sûr que notre affaire marchera comme il faut ; donc, s'il m'arrivait de tomber, il ne faudrait pas vous en désoler ; car vous sauriez que je suis tombé comme tous aimeraient à tomber, et, en tout cas, nous aurons cette consolation que si nous réussissons, cela fera un monde de différence pour les centaines de pauvres types qui auront à tenir ce secteur d'ici la fin de la guerre.

Nous avons tout un tas de comptes à régler dans cette petite attaque ; et il ne s'agit pas seulement des petits désagréments dont nous avons souffert, ni des quelques hommes que nous y avons perdus. Français et Anglais, mois après mois, nous y avons usé les meilleurs de nos hommes, dans ce coin plein de sang et labouré d'obus ; il n'y a pas un mètre de ce sol sur lequel Français et Anglais n'aient souffert. C'est tout cela que nous avons à faire payer ; tout cela, et encore bien davantage que je ne puis vous dire. Tout ce que je vous dirai, c'est que j'ai la ferme intention de m'en tirer. Il n'est pas un homme du bataillon qui ne soit décidé à y aller carrément, tout comme les mathurins de Nelson et les soldats de Wellington. Ainsi, quoi qu'il arrive, n'ayez point d'inquiétude sur mon compte.

P. S. — Étant donné que ni vous ni moi, ni aucun de notre bande, n'avions jamais rien su du métier militaire avant cette

guerre, je pense que cela vous intéressera comme cela m'intéresse, de savoir que je n'ai jamais vu la compagnie mieux en train qu'elle n'apparaît maintenant qu'elle a cette affaire en vue ; et savez-vous que je ne me suis jamais senti plus heureux moi-même ; non, jamais. Je sens que cela vaut la peine de se sentir en vie, et solide au poste ; jamais je n'avais senti cela dans le civil.

(La fin prochainement.)

UN OFFICIER ANGLAIS

LE DUC DE ROHAN

ET SES AIEUX HÉROÏQUES

Quelques heures avant l'inoubliable revue où, dans un vertige de gratitude et d'espoir, la France put acclamer les troupes de ses alliés et, avec elles, ses propres héros, sous la fraîche nuit de juillet, aux bords des tranchées de la Somme, face à l'ennemi, le duc de Rohan-Chabot tombait. Il mourait de la mort qu'il s'était plus de cent fois souhaitée, de la mort chère aux soldats, ses frères; et il contentait ainsi son grand désir d'être confondu avec eux. Cependant, malgré ce vœu, il convient de tirer de la foule splendide des combattants cette figure où la France d'autrefois et la France actuelle trouvent une si complète expression de leur valeur.

Tranquillement et comme à son insu, Josselin de Rohan a accompli la mission de faire retentir, avec une égale beauté, les siècles écoulés qui vivaient en lui et les jours d'ardeur auxquels il avait donné tout son courage. La guerre le révéla à lui-même comme aux autres. Soudain, les énergies accumulées dans son âme par les aïeux se levèrent, et avec elles l'instinct qui, en opposant à l'Allemagne militariste la France guerrière, brûle les étapes et, d'un seul bond, déjoue les préparations et les stratégies à longue portée, enfin, tout ce que l'hypocrisie laborieuse et l'ambition aveugle avaient dressé de pièges sous ses pas... De cette puissance sacrée qui gisait

au fond des tempéraments et sommeillait, sous le rire léger d'une génération que beaucoup jugeaient négligeable, Josselin de Rohan-Chabot demeurera le pur modèle.

Et cependant, c'était une âme que n'avait jamais traversée la tristesse ; un être qui, par toutes ses racines, plongeait dans l'allégresse et la force de la vie. Il disposait de cette gaieté agissante, caractéristique par excellence de la nature française, et qui paraît contenir le secret de son intrépidité.

Français, Josselin de Rohan-Chabot l'était aussi profondément que ses camarades aimés, les paysans qui, sur la Meuse et sur la Somme, défendent le champ héréditaire et la petite maison entre les vignes... Son sang, il le tenait tout entier des diverses provinces de cette terre où maintenant il dort dans son étroite tombe de soldat.

A lire la chronique immense où s'enchevêtre la gloire sans nombre de ses ancêtres, ceci d'abord nous frappe : cette intégrité d'une race unie si étroitement au sol, aux vicissitudes et aux triomphes de la patrie, que de vivre et de mourir pour elle semble, à travers les âges, constituer sa seule raison d'être et son privilège le plus haut.

Cette loi, Josselin de Rohan-Chabot ne l'aura pas transgressée. Ce que furent ses aïeux, si magnifiques pourtant, il l'aura d'un seul geste rejoint.

Héritier d'un nom illustre, il avait, en peu de temps et aux plus humbles, su le rendre familier. « Mes hommes, mes admirables hommes », ne cessait-il de répéter. Car ce fils d'une tradition longue et belle avait donné tout son cœur au culte nouveau qui surgit des tranchées, à cette fraternité plus chaude et plus complète que celle dont rêvent les révolutions et qui, en dehors d'elles, s'est forgée sous le feu bref des shrapnells, et dans les ténèbres des sapes, lien unique auquel l'argile de la patrie a prêté sa solidité et sa saveur.

A tout venant — et avec quelle mâle tendresse, — Josselin de Rohan-Chabot déclarait que ceux-là seuls désormais lui importaient qui, par leur courage et leur endurance, sont en train d'ériger une France resplendissante et rajeunie.

La reconnaissance que lui inspiraient ses compagnons de hasard, qui très vite devenaient ses amis, le troublait comme une passion. « Nous leur devons tout », répétait-il... Et volon-

tiers il oubliait qu'il appartenait à leur multitude sacrée, et qu'il accomplissait avec elle les miracles dont il s'émerveillait. Mais il constatait, non sans orgueil, que là-bas dans la tranchée on l'appelait *Rohan* tout court, ou « Rohan not' capitaine... » Et ce titre gagné à travers obus et baïonnettes lui était précieux infiniment...

On sentait qu'en ses rapides visites de permissionnaire il s'ennuyait loin des soldats, jaloux des *coups* que l'on pourrait porter sans lui, brûlé d'une impatience et d'une curiosité qui lui faisaient dire : « Et Dieu sait ce que ces b.....-là auront encore fait de sublime sans moi ! ». Et si on essayait de l'intéresser à quelque autre sujet : « Allons donc ! vous n'allez pas me faire croire que ces choses-là existent encore ! » Pour lui, en effet, hors la France et ceux qui la défendent, l'univers était aboli. Sa pensée rôdait le long des lignes armées. Son cœur ne battait plus que pour les rejoindre.

Le jour où, blessé, il revint de Verdun, comme on s'écriait devant lui : « C'est infernal, n'est-ce pas? » — « Oui, — répondit-il, en secouant sa tête fière toute enveloppée de pansements, — oui, c'est infernal, en effet. Mais qu'on me guérisse vite, car, voyez-vous, j'ai la nostalgie de l'enfer. » Et négligeant de se raconter, il décrivait la bravoure des autres, de l'inconnu, de l'anonyme, du pauvre, de l'obscur, de l'ouvrier de la grande œuvre qui veut du sang. Et il s'animait en les évoquant et sur ses lèvres l'éloquence et l'hommage se pressaient, et une âme superbe sculptait à son image la face de Josselin de Rohan. Nous le regardions éblouis...

Rejetant, avec feu, les prérogatives que lui assurait son mandat de député, dès le premier appel aux armes, il était parti...

Pressé, rageur, fiévreux, le poing dressé contre l'envahisseur, certes il ne songeait pas alors à énumérer les autres qui, sur les champs de bataille, tous portant son nom, tous ayant aux veines la même ardeur que lui, l'avaient précédé. Mais — disons-le franchement — depuis que par des tombes si jeunes la France est toute sillonnée et que leurs croix, dressées en hâte, jalonnent tous les chemins de nos mélancolies, nous nous soucions un peu moins des vieux tombeaux sur qui les siècles poussent dru. La flamme des jours présents est telle que le

passé s'y consume. Nous n'avons presque plus de piété à donner derrière nous, au delà des deux années qui viennent de s'accomplir. Nous n'admettons que l'héroïsme actuel.

Les morts d'hier et les vivants d'aujourd'hui seuls nous parlent. Mais tandis qu'à toute heure la plupart d'entre eux créent de l'histoire, d'autres — et c'est le cas du duc de Rohan — la continuent. Au patrimoine de gloire qui leur fut légué, ils ajoutent un débordant trésor; au médaillier, la médaille dont le métal, la frappe et l'orbe sont sans défaut.

Dans le travail de psychologie qui s'exercera sur l'âme des soldats de la grande guerre, la part faite à l'énergie héréditaire devra être considérable. Or, les aïeux du duc de Rohan, et quelques-unes de ses aïeules aussi, auront été surtout des énergiques.

***

Considérons en passant le cortège inouï, paré de fastes. Et d'abord, tout au loin, ces mystérieux rois de Bretagne dont les noms rudes et chantants sonnent les épopées perdues : Conan, Mériadek, Judicaël, Jarnithin, Noménoé, Grégornach, de Léon et tant d'autres, ensevelis, avec leurs harpes et leurs épées, au fond des brumes armoricaines, aux rives de ce Morbihan dont le climat ne répand que de la douceur. La dynastie de ces rois s'éloigne du trône au moment où Pierre de Dreux y monte. Ils entrent dans le halo de la légende. Mais on poursuit leur lignée chez les vicomtes de Porhoët, seigneurs de Guéméné, les ducs de Monbazon, les princes de Soubise, les seigneurs de Gié et de Fontenay du Gué de l'Isle, de Poldheuc et de Montauban, tous des Rohan, tous issus de l'antique terroir breton, tous appartenant à cette race celte, « race charmante, dit Maurice Barrès, et qui puise sa puissance dans l'immense rêverie qui remplit toujours le cœur des gens du pays de Galles, d'Irlande et de Bretagne ». A cette « musique » intérieure où passent le souffle des ajoncs et parfois la sauvagerie de la mer, d'autres rythmes se sont accordés. Tout en demeurant accrochés au sol de granit dont ils ne se sépareront jamais, par le mariage, de leurs fils et de leurs filles, les Rohan font participer leur sang à toute le gran-

deur de la France. On lit dans Grégoire de Tours que les terres par eux possédées portaient le nom de « royaumes ». Par un acte de 1091 on apprend que les vicomtes de Porhoët et de Rohan avaient leurs barons ainsi que les comtes de Champagne et de Flandre (*le Moréri* de 1759).

Avec Grégoire de Tours, Froissart, Saint-Simon, Clairambault et des historiens sans nombre se sont occupés des Rohan, des Chabot et des Rohan-Chabot. Ce n'est point l'heure de les suivre dans le détail touffu de cette œuvre. Nous nous hâtons vers les héros et ne nous arrêterons qu'un moment devant Alain IX, vicomte de Rohan, dont Saint-Simon dira qu'il est « celui qui, par ses grands biens, ses hautes alliances et celles de ses enfants, a fait le plus d'honneur à la maison dont il était le chef » ; Saint-Simon oublie, et à dessein peut-être, les Rohan guerriers et les Rohan batailleurs, ceux-là mêmes qui nous attirent le plus ; il néglige de leur donner le pas sur cet Alain IX qui tenait une part de son prestige de son père, Jehan Ier, dont Froissart parle avec abondance. Compagnon, émule et parent d'Olivier de Clisson et de Bertrand Du Guesclin, Jehan Ier les suivit à travers toutes leurs aventures et entreprises. D'autre part, Brantôme a mis parmi ses Grands Capitaines François, le seigneur de Guyé, fait maréchal de France sous Louis XII et qui se maintint en faveur à la tête des armées de Charles VIII. Mais il encourut, on ne sait comment, l'aversion d'Anne de Bretagne, sa compatriote pourtant, et qui au dire des historiens savait haïr.

Pour en revenir à Alain IX, nous rappellerons que sa mère était fille du connétable de Clisson, que son fils Jean épousa Marie, fille du duc de Bretagne et d'Isabelle d'Écosse, fille elle-même de Jacques Ier (Saint-Simon). Avec elle, entre dans l'âme de ses descendants cette mélancolie, cette fatalité et ce charme qui, en tout âge, poursuivent les Stuarts. Nous voyons, en 1461, Alain IX marier son aînée Marguerite au comte d'Angoulême. Cette Bretonne, candide et énergique comme pas une, sera la grand'mère de François Ier. Avec les qualités et les défauts des Valois qui en lui s'exaltent, le vainqueur de Marignan tirait sans doute de Marguerite d'Angoulême, nature solide comme la terre pierreuse où elle

était née, une ténacité qui ne fut pas le moindre de ses dons.

Belle-fille de la toujours triste Valentine Visconti, belle-sœur de Charles d'Orléans, le poète, Marguerite d'Angoulême n'a laissé d'elle qu'une mémoire ; mais nous nous plaisons à nous la figurer enclose au cercle de sensibilité et de fine culture où son union l'entraîna, et se rendant, peut-être, au château de Blois où le doux Charles achevait de vieillir.

Elle se joint à la bande de ménestrels qui entourent le royal chanteur. Elle mêle aux lais d'amour quelque sombre ballade du Morbihan, quelque histoire imaginée par son aïeul Noménoé, monarque et barde.

C'est une Rohan encore que nous trouvons aux côtés d'Alain, le grand roi de Béarn et de Navarre, une Rohan farouche et belliqueuse et qui, aux côtés de son mari, dans les luttes qu'il dut soutenir pour défendre son territoire et sa couronne, justifiera le vieux dicton qu'on se redit encore dans le Morbihan :

Tant que Rohan rohanneront
Les moulins à vent mouldront.

Rohanner! ce mot vient ici non seulement dans le sens de briller, de dominer, mais aussi dans celui de se battre, de faire parler de soi, de mener tapage glorieux, d'agir enfin. Il symbolise à merveille le destin de la race qui l'inspira, et l'influence qu'elle sut exercer sur tous ses « royaumes » bretons. Au souffle de ces héros, d'un bout à l'autre de la terre d'Armorique, la vie heureuse s'anime, les moulins à vent s'activent, le labeur et le pain sont assurés. Henri IV, dit-on, se plaisait à fredonner le distique naïf en l'honneur, sans doute, et de son arrière-grand'mère et de sa tante, une Rohan, qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Sa propre expérience lui permettait de reconnaître que « les princesses armoriques », comme les appellera Louis XIII, transmettraient à leurs petits-enfants une appréciable quantité d'entêtement dans la vaillance, ce qui leur permettait de « rohanner » tout à l'aise.

René de Rohan qui fut, selon Brantôme, un rude et hardi seigneur capitaine et très bon serviteur du roi, mourut en 1552 après n'avoir, durant sa vie, connu de repos que

parmi les gens d'armes, sous le ciel pluvieux ou dévorant des saisons diverses qui toutes, pour lui, restaient marquées par des guerres et des assauts. En lui l'instinct domine qui jettera ceux de sa race au péril toutes les fois qu'il s'agira de querelles menées entre la patrie et les ennemis de la France, querelles de l'époque, furieuses et fréquentes comme les orages d'été et auxquelles jamais la présence d'un Rohan ne manquera.

« Tout est grand dans cette maison », dit Clairambault. Cette réflexion se devrait surtout appliquer à Henri dit des Quatre-Victoires, duc de Rohan, ambassadeur à Venise et gendre de Sully.

Henri IV protégea cette union entre son très cher et remuant cousin et la fille de son meilleur ami. A propos de Henri de Rohan, Saint-Simon — et il ne saurait être suspect d'indulgence envers les Rohan — se voit forcé d'avancer que « c'est ce grand homme qui se signala à la tête d'un parti abattu et qui, réconcilié avec la cour, s'illustra encore davantage par les négociations, dont il fut chargé en Suisse et par ses belles actions à la tête des armées du roi en Valteline, où il mourut de ses blessures en 1638, avec la réputation d'un grand capitaine et un grand homme de cabinet ».

Quatre victoires, et une vie pleine de tempêtes, et des combats de conscience, et des disputes à régler, et les dures chevauchées dans la Valteline, et une difficultueuse ambassade à Venise, et des blessures mal soignées, et le ménage tourmenté qu'il fit avec Marguerite de Béthune-Sully, dont le moins qu'on en pourrait dire serait pour blâmer son aspect et ses manières frivoles qui désolaient son père autant que son mari.

Quatre victoires, et des agitations aussi bien intimes que publiques, et l'exercice d'une influence vive sur les affaires du roi ; tout cela, de quoi remplir plusieurs existences, tient dans la vie plutôt brève d'un petit homme toujours pressé, toujours dévoré, toujours debout, toujours sur les grandes routes ou en conversation avec quelqu'un de grand. Et ce guerrier voyageur et diplomate a écrit des *Mémoires* et une description des pays « par lui vus et considérés ».

Certes ce n'est point à celui-là que manqua la fièvre d'héroïsme des Rohan.

Et non plus à ses successeurs, car vient ensuite, se précipitant au-devant des actions d'éclat, Hercule Mériadek de Rohan, fils de la belle et célèbre et diversement jugée Anne de Soubise. « Princesse armorique » dans toute la force du terme, elle n'eut pas moins de douze enfants et mena de front, avec une rare lucidité, les affaires de sa « maison », ses devoirs maternels, ses succès de femme et les inextricables intrigues de cour, dont ses doigts avisés aimaient à brouiller et débrouiller les fils. Les étranges à-coups de son intelligence et de sa coquetterie exaspèrent et passionnent Saint-Simon tour à tour. Pour son fils Hercule Mériadek, il fait la campagne de Flandre en 1644, est nommé gouverneur de Champagne et se distingue aux batailles d'Oudenarde et de Malplaquet.

Comme s'il n'était point suffisant de toute cette ardeur, les Chabot dont la famille devient, au XVIIe siècle, « confuse » avec celle de Rohan, y versent un torrent de particulière bravoure.

Chez eux aussi la fable et l'histoire se touchent. Les comtes de Jarnac, leurs chefs, sont, depuis le XIe siècle, « les plus hauts et puissants seigneurs du Poitou et de la Guyenne »; ils en profitent pour doter des monastères et pour défendre les faibles et les orphelins contre leurs agresseurs. Quelques-unes des femmes qui veillent à la source de cette race portent des noms charmants à retenir : Aenor, Gélose, Aelise, Amicine et enfin l'étrange, l'attirante Eustachie qui épousa Geoffroy Ier de Lusignan, comte de Jaffa et de Césarée en Palestine. Il devint plus tard roi de Jérusalem et de Chypre. Est-ce à la magie de ces royaumes d'Orient dont elle aima peut-être découvrir les secrets et pratiquer les sortilèges; est-ce au renom de son fils Geoffroy à la « grand' dent », le plus violent des hommes, qu'Eustachie doit le séduisant honneur d'être devenu, dans l'imagination populaire, la fée Mélusine aux yeux verts qui, par les nuits de lune, bâtissait châteaux et bourgs et rien que d'un coup de baguette? Plus d'un trouvère poitevin s'enchanta d'elle. L'un d'eux, Coudrette, la célèbre dans un poème intitulé : *Le Livre de Lusignan*, et faisant allusion à ce goût qu'elle montra d'élever des architectures aériennes ou

massives dont le pays tout entier demeura embelli, il dit qu'on lui devait :

LE BOURC ET LE CHATEAU DE MELLE :

Après fit Nonvent et Mercand,
Et puis la tour de Saint-Maxent.
Le bourc fist commença l'abbaye
Où Notre Dame est bien servie.
Puis la ville de Parthenay
Et le chastel joli et gay.

On sait le reste et l'histoire de Mélusine finit tristement, comme d'ailleurs toutes les plus belles histoires. Mélusine, serpent jusqu'à la ceinture, hante les créneaux et les tours des châteaux bâtis par elle. Ce n'est pas seulement à cause de son fils Geoffroy à la « grand' dent » qu'elle trouve place ici, mais encore parce que, au début de sa vie, Mélusine représenta dans le Poitou l'image du labeur gracieux et des audacieuses tentatives. Non contente d'être reine et fée, il lui faut doter de palais et de légendes cette terre poitevine où s'accomplira sinistrement son destin.

Au musée du Louvre, parmi les chefs-d'œuvre de la Renaissance, il est un tombeau qui arrête la rêverie du passant. C'est celui de Philippe Chabot, seigneur de Brion, amiral de Bretagne et amiral de France. Toute une mélancolie s'échappe de ce marbre qui, posé d'abord dans l'église des Célestins pour recouvrir les restes d'un vainqueur, témoigne du repentir de François Ier à l'égard de l'ami et du serviteur qu'il avait gravement humilié et méconnu.

Avant même de lui accorder cet hommage suprême, le roi revint sur les calomnies dont l'amiral s'était vu accabler et que sa fierté ne lui permit pas de repousser. Eh ! quoi, avait-il vainement, après Pavie, suivi son royal maître dans sa captivité en Espagne, vainement en son nom conquis la Savoie, le Piémont avec Turin et si bien résisté dans Marseille au connétable de Bourbon qui attaquant la place à la tête de forces supérieures, après quarante jours de luttes infructueuses, se vit forcé de lever le siège?

Nulles paroles ne pouvaient plus haut que ces exploits

plaider en faveur du guerrier et mettre en déroute ses ennemis. Aussi, Philippe Chabot dédaigna-t-il de se défendre.

François Ier, plus tard, reconnut son erreur, le combla des marques de sa faveur, avoua publiquement ses torts et le réhabilita avec éclat. Mais le grand cœur dont il avait douté était atteint et se brisa.

François fit enterrer Philippe Chabot dans la chapelle d'Orléans, à l'église des Célestins, et élever à sa mémoire le tombeau somptueux que la Révolution a épargné et sur qui planent la beauté et la tristesse d'une existence tempêtueuse et d'une imméritée douleur, à laquelle le sort de l'un de ses descendants semble au loin faire écho... Et pour celui-ci, quelle ironie !

Car enfin, se battre en 1731 à la tête du régiment de Vermandin, se battre en commandant le régiment d'infanterie qui porte son nom, se battre au siège de Philippsbourg, se battre encore à Clausen, à Dœttingen et sous Menin, sous Ypres, sous Furnes, et, en 1734, au camp de Coutray ; et mourir tranquillement chez soi, trente ans après, l'âme déchirée, les yeux pleins de visions guerrières, devant le bleu serein de la Méditerranée, sous les orangers de Nice. Quel sort pour l'homme emporté et brave que fût un autre, de ces Rohan-Chabot, ce Louis dont madame de Pompadour, à coups de langue et à coups d'éventail, trancha la carrière à son beau milieu.

Plus heureuse, l'existence d'un second Louis de Rohan-Chabot sonne comme une fanfare... Et, d'abord, il mérita le surnom de « jeune héros », appellation délicieuse où vibre un double délire. Depuis l'âge de quatorze ans, où il s'engage à la prise de Minden, du Hanovre à la Warburg-en-Hesse, dont il s'empare, il n'aura respiré que l'air des batailles, connu de rumeurs que celles du canon. Les alarmes, les corps à corps, les charges frémissantes l'aiguillonnent, l'entraînent, l'exaltent. Il plonge dans un éternel tourbillon. Il a partout vingt ans et la victoire à ses côtés. On ne sait ce qu'il y a de meilleur en lui du chef ou du soldat.

Ainsi se complète l'illustre théorie qu'il convenait de rattacher au héros d'hier, à Josselin de Rohan-Chabot, fils d'un père qui combattit en 1870 comme capitaine de la territoriale,

petit-fils par sa mère des marquis de la Brousse de Verteillac, dont les services rendus sur les champs de bataille ne se comptent plus ; arrière-neveu de ce marquis de la Roche du Maine qui, captif à Madrid avec François Ier, lorsque Charles-Quint lui demanda : « D'ici à Paris, combien de journées? » « Autant de journées que de batailles, Sire, à moins que les troupes de Votre Majesté soient battues dès la première. » Une noble fatalité a donc voulu que sur la France nul souffle d'épopée ne passe qui, dans son vertige, n'emporte et ne consacre quelque rejeton de cette race, choisie pour se manifester avec assiduité et toujours dans le même sens.

Dirait-on pas à lire la lettre adressée durant la compagne de Russie par Fernand de Rohan-Chabot à sa mère, l'une de ces épîtres d'émouvante modestie que les tranchées envoient presque quotidiennement : « L'empereur m'a donné la Légion d'Honneur ! Mes soldats prétendent que je la mérite. »

Ce même officier se trouve à Moscou durant l'incendie de cette ville. Il se couche, harassé de fatigue, dans une maison qui brûle. Son ordonnance le supplie d'en sortir... « Bah ! fait-il, j'ai sommeil, je vais dormir, tu me réveilleras avant que la maison tombe... »

***

Paroles, gestes, actes, tout se tient. A ce bouquet d'héroïsme nul arome ne manque. Au delà de ces vertus et de cette force que pouvait-on envisager? Or, un miracle advint...

Même avant cette apothéose teinte de sang, qui la met au-dessus d'elle-même et de ses propres rêves, la France était aux yeux de tous une nation insigne.

Les peuples qui la regardaient rayonner ou souffrir puisaient en elle l'audacieux désir de lui ressembler.

Pays de la chevalerie et de la grâce, elle avait, d'une volonté si forte, conçu la liberté qu'on paraissait la recevoir d'elle à chaque souffle qui s'échappait de son sein. Il semblait qu'à son beau renom rien ne pouvait s'ajouter. Elle proposait à tout idéal un point de repère et une cime à la fois. Aux amoureux de noble violence, elle offrait Bayard et Duguesclin. On ne pouvait cheminer sur les mers sans y voir flotter l'ombre

de Duguay-Trouin et de Jean Bart. Pascal expliquait son âme. Racine l'enfermait frémissante dans la musique de sa sensibilité. Ses rois avaient, comme nuls autres, élaboré la formule monarchique. Tendrement, Geneviève et Jeanne d'Arc, toutes deux saintes, la gardaient. Semeuse hardie, sa Révolution avait jeté aux quatre vents le germe d'un universel renouveau. D'autre part, sa pensée qui dirigeait le monde faisait le tour des possibilités humaines et souvent les accomplissait.

Que pouvait-on attendre encore d'une race si exacte en sa logique et pourtant de si contagieuse fantaisie que, pour démêler sa sagesse de ses rêves, on les adoptait ensemble jusqu'à ne plus pouvoir s'en séparer? Que restait-il à lui souhaiter? Mais un coup de foudre éclate et du peuple divin menacé monstrueusement, une lumière jaillit, immense, inespérée.

Le sacrifice, l'héroïsme effréné se multiplient, la gloire pullule.

Pareille à ces statues hellènes que, mutilées et radieuses, on dérobe à l'argile, de la terre fracassée une beauté poignante sort. Avec leurs poitrines ouvertes et qui crient encore, bondissant au-devant de la mort, — que dis-je? — l'embrassant à grands bras, les Français dépassent la France. Et désormais, quand on dira : « Verdun ! », le bruit de toutes les autres victoires se taira.

Aussi, aimons-nous à nous figurer un peu ce que les siècles à venir ressentiront des jours dont nous sommes les contemporains ; et, malgré nous, malgré tant de douleurs, goûtons-nous la douceur posthume de savoir qu'on nous enviera — nous, les femmes d'aujourd'hui, — d'avoir respiré à côté des héros. Nous entendons déjà, au fond des âges futurs, retentir l'adoration dont, l'une après l'autre, les générations salueront ces années qui, pour nous, sont lourdes de tant de larmes et d'un si fort soleil. Nous mesurons dans le temps et dans l'espace la trajectoire de ces astres si voisins de nous. Leur effarante splendeur nous écrase... et nous tâchons de deviner lequel attachera le plus la mémoire des hommes de tous ces instants éblouissants et terribles dont nos heures sont ourdies ; et sur quel point du roman sans pareil s'appuiera le poids des rêveries futures et des agenouillements. Peut-être à ces lettres

de soldats dont je parlais tout à l'heure préférera-t-on telle épître de mère villageoise qui accepte la mort de son enfant « parce qu'il a fait ce qu'il fallait faire » ; peut-être encore... mais à quoi bon chercher? Contentons-nous d'être là ; ne repoussons pas une réalité dont le seul contact nous ennoblit à jamais...

Ces pensées, cette résolution, c'est au matin où je rencontrai chez lui Josselin de Rohan-Chabot qu'elles prirent forme et racines en moi. Il venait d'arriver, pantelant encore des clameurs et du spectacle angoissant que rien ne peut décrire. L'horreur et la colère de cette lutte s'échappaient de lui par lambeaux. Il sortait si directement de la bataille que l'on croyait en respirer sur lui la buée et le cataclysme et le vent. Son accent de fièvre haletait, pour dire la joie qu'on éprouve là-bas d'entendre tout à coup se taire le canon... « parce qu'alors c'est plus sérieux... c'est l'attaque et sans doute le corps à corps... mes hommes n'attendent que cela... tandis que sous la fumée, dans le bruit, on est ahuri, on se croit inutile, on fait partie d'un chaos ». Par phrases entrecoupées il continuait ainsi ; puis soudain, sa voix devenait heureuse et lointaine, pareille à celle que j'ai parfois découverte à certains religieux qui étaient restés longtemps ensevelis dans leurs vœux.

Car si cette guerre a ses passionnés, ses résignés et ses martyrs, elle a avant tout ses mystiques. Une sainteté émane d'elle, qui enivre.

Et je revois le duc de Rohan tel que mon souvenir toujours le reverra... debout, dans l'étroit salon où tant d'affections le sollicitaient : sa mère, sa femme, ses sœurs, toutes agitées de fierté et d'inquiétude, toutes se sentant désarmées devant cette impatience de repartir qui l'éloignait d'elles déjà. Il parla de sa mort possible, probable même, avec ce rapide sourire des lèvres et des yeux dont il animait ses récits. Un seul moment, si fugitif que le hasard seul me permît de le surprendre, fit vaciller sa claire prunelle bleue, ses yeux de Celte où l'antique rêve étincelait... Comme sa mère l'interrogeait sur la durée de son séjour, il prit un ton irrité. « Mais j'espère bien qu'on me renverra très vite », et devant la tristesse du regard maternel, feignant d'être de plus en plus agacé,

il continua avec l'air gouailleur qu'il savait si bien prendre, et avec l'accent des tranchées : « Eh ! ben quoi, je vais passer ma vie à me soigner, à présent? » Mais malgré lui une tendresse tremblait dans sa voix... La fièvre du soldat le ressaisit aussitôt...

Trois jours après, on le vit défiler joyeux avec ses chasseurs par les rues d'Abbeville. La foule qui savait la vaillance et l'âpreté de la petite troupe lui jetait des fleurs. On le nommait aux collégiens dans la rue... « Ce capitaine-là, vois-tu, c'est le duc de Rohan. Il a été blessé à Verdun. Il va se battre dans la Somme ! » Et les enfants sentaient obscurément qu'avec ce jeune et alerte médaillé qui sortait d'une bataille pour entrer dans une bataille encore, avec ce fils du Morbihan venu de la Meuse pour reprendre la Picardie, ils tenaient de l'histoire de France, toute chaude, contre leurs cœurs...

Puis un silence se fit sur lui. Oh ! ces silences des temps d'offensive. Oh ! les taciturnes jours qui n'apportent point de nouvelles. On n'ose rien attendre. On veut que l'incertitude dure, et l'on redoute l'instant où elle s'en ira. Chaque matin, en regardant le soleil, on se demande : « Quels sont les aimés qui ne le reverront plus demain ! » On chancelle d'espoir et de crainte. Mais comme on se rappelle qu'il a dit en partant : « Soyez vaillants ! » on fait semblant d'avoir un courage fou. Oh ! ces silences des temps d'offensive !... Enfin, une lettre arriva, joyeuse, éperonnée, frémissante... de même une seconde encore qui devait être la dernière. Elle porte la date du 11 juillet :

Ma chère maman,

Je suis en ce moment sur le champ de bataille, à l'endroit exactement où le pauvre Cochin a été tué.

C'est mon bataillon qui remplace le sien. J'ai manqué y rester ce matin ; j'ai été enterré par une grosse marmite, mais je vais très bien ce soir. La vie ici est très pénible, mais l'ivresse du succès nous donne des ailes.

Je pense bien à vous et j'espère, après ce mauvais pas, vous retrouver bientôt. Si nous continuons ainsi j'espère arriver à Manancourt prochainement. Ce serait magnifique. Mais j'y crois fermement cette fois.

Votre fils respectueux.

JOSSELIN

Manancourt ! L'un de ses châteaux et l'une de ses terres qu'il rêvait de reconquérir. Arriver à Manancourt ! Ce serait magnifique... L'exploit entrevu l'exaltait... Et ce fut magnifique en effet... Mais non la prise de Manancourt, non les lendemains espérés...

Sur le champ de bataille, tout couvert encore de l'argile qui avait failli l'ensevelir, il parle du plaisir impétueux, de « l'ivresse qui donne des ailes » ! Et, à cause de cette ivresse, l'horreur, « le côté pénible » sont anéantis.

De même dans la nuit du 13 au 14 juillet, lorsqu'il faut, en vue de l'attaque du lendemain, s'assurer de la position de l'ennemi, en un mot alléger d'avance la tâche des combattats, le capitaine de Rohan se propose pour remplir cette mission. Il n'en ignore aucun des nombreux périls, mais il s'agit de ses hommes. Par une observation exacte, il amoindrira pour eux les dangers de l'assaut en perspective. Sur le terrain découvert, seul son ordonnance l'accompagne. Et le cœur à la fois ivre et serein, la démarche sûre, la pipe allumée, il va, vivante cible... il va. La nuit d'été, toute écharpée de brumes et constellée d'obus, est assez froide... Il va... il touche aux tranchées allemandes. Son âme le porte. Il songe que s'il regarde bien, s'il repère avec soin, les autres, ses chers braves, ses frères pourront à l'aurore attaquer librement. Taca... tac... tac... Une mitrailleuse troue l'air de son cliquetis sec. Le duc de Rohan s'affaisse, trois balles au front, deux dans le cœur. Et les autres se battront et il ne sera pas là pour les animer de son allégresse hardie et de son courage.

Mieux que nous la lettre éloquente adressée par le comte G. de L... à la duchesse de Rohan, née de Verteillac, dira les détails de cette mort :

20 juillet 1916.

Madame la Duchesse,

Mon frère, faisant fi du mauvais état de son cœur, vient, sur sa demande, d'être incorporé au 4e bataillon de chasseurs.

Avant-hier au soir, tenant à l'accompagner dans les tranchées jusqu'à son nouveau poste de combat, j'ai eu l'heureuse fortune d'y rencontrer le commandant Pompey. Il me parla de ce brave Josselin dans des termes tels qu'ils seraient, j'en suis sûr, parvenus à adoucir

votre douleur. Je n'invente rien, je n'ai cherché qu'à retenir le sens de ses paroles pour vous les rapporter fidèlement.

« Rohan, — m'a-t-il dit, — n'était pas seulement un camarade exquis dont je ne savais point me passer, mais un chef dans toute l'acception du mot. Si j'avais été tué, c'est à lui que j'aurais délégué mes pouvoirs. Adoré de ses hommes, il avait pris sur eux un ascendant dont il fallait chercher la cause dans son inaltérable bonne humeur au feu et surtout dans la confiance qu'il avait su nous inspirer. Sa pipe, sa canne, voilà ses deux compagnes. Elles ne le quittaient jamais. Moi aussi j'étais toujours avec lui... Nous devions attaquer la côte... A la nuit de sa mort il devait partir *volontairement* reconnaître les terrains de l'opération. Arrivé au pied de la tranchée ennemie, il fut tué à bout portant. Comment les Boches ne s'emparèrent-ils pas de son corps? Je me le demande.

« Un de nos sergents rampa à la faveur de l'obscurité jusqu'à lui, et il fut possible, avec des cordes, de traîner et de ramener à nous le corps de notre malheureux camarade. Il fallut interdire à ce brave sous-officier de sortir à nouveau de la tranchée pour aller chercher la pipe de Rohan. « Mon capitaine l'aimait tant », disait-il.

« Ah ! voyez-vous, tels chefs, tels hommes. Cette mort glorieuse laisse ici un vide qui ne saurait être comblé. »

Tout cela, madame, était dit avec l'accent de la sincérité la plus émue, à quelques mètres sous terre, devant une table faite de quelques planches et à la lumière d'une bougie fumeuse. Pendant ce temps le bombardement faisait rage. Le commandant me raconta que l'an dernier, avant l'attaque de..., il avait réuni les treize officiers de son bataillon pour un dernier repas en commun. Le soir de ce jour-là onze manquaient à l'appel ! Ils avaient été tués. C'est dans cette troupe d'élite que Josse a voulu servir la France, gagner sa croix tachée de sang et mourir en illustrant encore, si possible, son grand nom. Avec un cœur déchiré j'ai quitté ce petit coin de terre française bouleversée, chavirée par les obus. J'y laissai mon frère. Mais j'emportais l'espérance de rendre peut-être moins amères vos larmes et celles de tous les vôtres.

G. DE L.

La citation datée du lendemain de la mort du capitaine de Rohan mérite d'être citée ici toute entière en sa simplicité militaire et archaïque à la fois :

CITATION DU CAPITAINE DE ROHAN

Officier remarquable à tous les points de vue, soldat merveilleux, *véritable chevalier sans peur et sans reproche*, adoré de tout son bataillon, brave à l'excès, remarquable surtout par son profond mépris du danger, son audace chevaleresque, ses belles qualités d'entraîneur

d'hommes, alliées à un sens tactique maintes fois éprouvé. Présent volontairement au front depuis le début de la campagne d'abord comme officier de cavalerie, son arme d'origine ; a été cité à l'ordre de l'armée et de la division pour « faits d'armes extrêmement brillants », passa ensuite, sur sa demande au 4e bataillon de chasseurs à pied ; a été décoré de la croix de la Légion d'Honneur pour sa magnifique conduite lors des premières attaques sous Verdun où il fut blessé. Revenu au front à peine guéri, vient d'être frappé mortellement à quelques mètres des tranchées allemandes alors qu'il effectuait une reconnaissance très périlleuse en vue d'une opération qu'il était appelé à conduire.

15 juillet 1916.

POMPEY,
Chef de la 5e compagnie du 4e bataillon de chasseurs à pied.

Ainsi, datant de loin, le prestige, la gaieté, la bravoure formaient cette âme. Ainsi pour qualifier le soldat de 1916, le chef qui l'admire arrache aux siècles passés l'épithète qui, partout, accompagne le nom de Bayard.

Inséparablement ses qualités valaient au duc de Rohan, de la part de ses hommes (de ses camarades, comme il les appelait) un attachement dont l'expression va du dévouement le plus illimité jusqu'à la naïveté la plus émouvante...

Je n'en veux pour témoignage que cette lettre d'un qui s'intitule lui-même « un petit soldat qui suivait partout le duc de Rohan ». D'ailleurs, les « petits soldats » de la Grande Guerre n'auront-ils pas été des épistoliers incomparables? On le verra, Jules Ménard n'est pas indifférent aux ancêtres de son capitaine, ni « aux conversations politiques qu'on avait ensemble ». Après l'avoir appelé « cet homme », il se corrige et ajoute « ce pauvre monsieur le duc ». Mais on sent avant tout combien il l'a aimé :

Lettre du petit soldat Jules Ménard qui suivait partout le duc de Rohan.
A sa mère.

Chère et bonne madame la Duchesse,

Je me permets de vous envoyer ce petit mot qui n'est pas élégamment fait mais d'une si grande sincérité que je puis être excusé et pardonné en même temps.

Je vais peut-être raviver votre douleur mais, madame la Duchesse, je vous sais, comme vos ancêtres, une femme vaillante devant le dan-

ger et forte devant les émotions. De là, je me suis permis de vous faire parvenir ce message qui, j'espère, sera bien accueilli de vous. Je veux vous faire savoir avec quel émoi et quelle sublime tristesse j'ai vu tomber monsieur le duc de Rohan, votre cher et charmant fils, à la bataille de la Somme ; quoique je sois simple sapeur, j'étais cependant ce que je pourrais appeler presque un confident. Nous étions des mêmes mœurs et des mêmes idées. Nous avions quelquefois de grands sujets de conversations politiques, qu'il m'expliquait avec une si ferme tranquillité et sa belle confiance que j'avais fini par le comparer à ces grands hommes dont il était le digne descendant, comme de nos jours nous en rencontrons rarement. Un lien de vive et sincère amitié me rattachait à lui. Je me considérais auprès de lui comme le chien auprès de l'homme. Lorsque j'appris sa mort, ce fut une douleur si mordante que je ressentis au cœur dont je ne trouverai jamais assez de paroles pour l'exprimer. Je garderai de cet homme, de ce pauvre monsieur le duc, d'un cœur si noble et si généreux, d'une loyauté et d'une franchise sans égale, un souvenir éternel et ineffaçable. Il était très estimé de ses subordonnés et ils se seraient tous voués corps et âme n se sacrifiant pour lui éviter le moindre danger. Malheureusement le destin est plus fort que notre volonté. Monsieur votre fils était doué d'une intelligence remarquable, d'une bravoure sans exemple et d'un sang-froid qui ne se voit pas souvent.

Je puis dire que ses hommes l'adoraient parce qu'il était non seulement juste et bon pour eux, mais toujours à leur disposition pour le moindre renseignement ou service. Soyez fière, madame la Duchesse, du fils que vous venez de perdre. Au moment de monter à l'assaut, il était fier et souriant et encourageait ses hommes par des paroles touchantes, patriotiques et réconfortantes.

Il est mort en héros et la France entière doit faire hommage à sa mémoire comme elle pourrait le faire de ses aïeux.

Donc, madame la Duchesse, j'ai l'honneur infini de vous faire savoir à quel point les subordonnés de votre fils tenaient leur vaillant chef en considération et de la fierté avec laquelle ils parlent de lui.

JULES MÉNARD
1er *génie.*

Non, Jules Ménard, ni la France, ni personne n'aura parlé des ancêtres du duc de Rohan comme vous parlez de lui, vous les surhumains, vous les sublimes, vous les soldats de 1916 enfin !

Du moins le vœu de Jules Ménard aura-t-il été ici accompli? Aurons-nous d'un même hommage enveloppé les héros d'autrefois et leur fils, celui qui vient de disparaître? Aurons-nous fait tressaillir d'orgueil et de piété l'épouse qui le pleure

et qui, par deux fois, porte son nom glorieux, et sa mère, de tous admirée et aimée, sa mère, en effet vaillante comme lui?... On le sait. Dans son hôtel transformé en hôpital, dans cette seigneuriale demeure qui, pendant un si grand nombre d'années, fut le centre où palpitait ce que Paris avait de plus intelligent et de plus haut, foyer ouvert à tous et dont chacun emportait un rayon, dans sa propre maison donnée aux blessés, la duchesse douairière de Rohan n'a pas un instant cessé de soigner quelques-uns des soldats que son fils adorait.

Grande dans la douleur comme dans l'intelligence et la bonté, elle n'a pas un seul jour, depuis son deuil, manqué au quotidien devoir. Le souci d'elle-même ne la retient ni ne l'importune.

Sa main ne tremble ni ne se ferme sur qui des pleurs sans doute tremblent secrètement. Son sourire qui réconforte n'a pas tari et son cœur déchiré répand toujours le dévouement et la pitié.

Donc la maison de Rohan a pu grandir encore. Et le laurier récent qui l'enguirlande pèse d'un feuillage neuf sur les lauriers anciens. Car nous sentons tous que, malgré les rois de Bretagne et les « princesses armoriques », malgré les capitaineries sans nombre et les nobles lieutenances générales, malgré les Stuart d'Écosse et la Royne qui régna sur le Béarn et sur la Navarre, malgré la fleur de lys qui si souvent est tressée à l'ajonc, malgré au-dessus de leurs fastes la blanche fumée du panache d'Henri IV, malgré Marignan et les Quatre Victoires, et le « jeune héros » passionné, malgré la chapelle familiale où dans sa gloire dort le connétable Olivier de Clisson, malgré Mélusine aux yeux verts et cette maison de Chabot, vieille entre les plus vieilles, si vieille qu'au camp du Drap d'Or François Ier lui donnait sur toutes le pas, à ces cousins de Louis XIV, à tous ces Rohan, ces Chabot et ces Rohan-Chabot, c'est leur lointain descendant tombé dans la nuit du 13 au 14 juillet, aux bords des tranchées de la Somme, qui leur assurera la plus vivante des immortalités.

HÉLÈNE VACARESCO

LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE[1]

(1871-1914)

II. — EN FRANCE

L'attitude de la France, depuis 1871, à l'égard de la question alsacienne, présente de singuliers revirements. Il faut avoir le courage de le dire : des trois grands personnages collectifs du drame, vainqueurs, vaincus, annexés, ce sont les vaincus qui varièrent le plus souvent. Cette constatation revient sans cesse à l'esprit des écrivains qui ont médité l'histoire de nos quarante dernières années. Elle explique la mélancolie profonde que l'on retrouve dans les livres de ceux qui, au déclin de leur existence, se plurent à évoquer quelques scènes douloureuses ou touchantes du grand drame[2].

Au lendemain de nos désastres, c'est la protestation indignée avec la pensée fébrile de la vengeance. Le mérite de l'Assemblée nationale, par ailleurs faible et incertaine, fut de maintenir dans l'opinion publique une volonté de relè-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1916.

2. Voir notamment de Jules Claretie : *Quarante ans après. — Impressions d'Alsace et de Lorraine* : 1870-1910. (Fasquelle, 1910.)

vements qui ne fit que s'accroître devant les menaces d'une invasion nouvelle.

L'attitude première de la France avait été définie par la protestation du député Grosjean à l'Assemblée nationale en mars 1871 :

> La France déclare nulle et non avenue l'annexion de deux de ses provinces par l'Allemagne, annexion qui lui est imposée par la force, au mépris de ses droits et de ceux des populations annexées.

On voit alors une extraordinaire floraison d'associations patriotiques, de cérémonies commémoratives, d'institutions destinées à perpétuer l'attachement de la mère patrie aux populations annexées, telle la *Société protectrice des Alsaciens-Lorrains demeurés Français*, reconnue d'utilité publique en 1873. La blessure est si douloureuse que les partis politiques, furibonds par ailleurs, s'accordent dans le désir d'une revanche prochaine. Le peuple est convaincu que nous la préparons sourdement. Et tous les dirigeants de l'opinion publique rejettent avec indignation, même pour un avenir lointain, l'hypothèse d'une abdication de nos droits; ils pensent qu'en un jour pareil les morts de Reischoffen se lèveraient pour les maudire.

Mais, la période exaltée fut en France de courte durée. On le vit bien en 1875 : toutes les mesures qui semblaient alors préparer la revanche, le vote de l'Assemblée nationale renforçant l'armée, les recherches d'alliances auprès des diverses chancelleries, n'avaient plus le caractère de menaces. Bismarck avait beau crier à la provocation pour préparer l'opinion allemande à une nouvelle guerre et gagner l'appui moral des nations neutres; personne en Europe ne s'y laissait plus tromper. Et notre ancien ministre à Berlin, M. de Gontaut-Biron, recevait à Saint-Pétersbourg, de la bouche même de Gortchakoff, l'assurance que l'attitude injustifiée de l'Allemagne révoltait l'Europe.

A mesure que disparaissaient ceux qui avaient vu la guerre, l'idée de la revanche perdait peu à peu du terrain, et les souvenirs de l'invasion s'affaiblissaient. La rapide fortune des

projets d'expansion coloniale, de 1880 à 1889, précipita ce revirement. Nous verrons plus loin comment les Alsaciens-Lorrains, qui assistaient avec un étonnement douloureux à cette évolution, surent bientôt l'admettre avec dignité, la comprendre, et donner à leur irrédentisme tenace une base nouvelle, plus solide même que celle qu'ils avaient trouvée dans les droits historiques et dans la protestation de la France.

En fait, la décadence croissante de l'idée de revanche, et, conséquemment, d'une politique belliqueuse, tint en France à une cause profonde, interne, liée au régime, que M. Marcel Sembat, dans un livre retentissant, exprimait par cette formule lapidaire : « L'inaptitude de la République à une guerre offensive [1]. » Il montrait sans peine que cette cause essentielle explique la politique étrangère de la plupart de nos hommes d'État qui, depuis 1870, ont vécu dans la crainte d'une guerre. Au reste, Bismarck le savait très bien, qui se moquait chaque jour davantage de ce qu'il appelait les « regrets pusillanimes de quelques rêveurs français ».

Entièrement occupés par les projets d'expansion coloniale, nos hommes d'État s'efforcèrent d'arriver à un accord avec Berlin pour assurer, de ce côté-là du moins, la sécurité. Cependant ces transactions restèrent l'œuvre des chancelleries et l'opinion publique française n'en fut qu'à demi informée. Jules Ferry porta plus tard le poids très lourd, absolument immérité d'ailleurs, de ces coquetteries franco-allemandes.

Toutefois, pendant cette période de fièvre coloniale, l'irrédentisme français connut plusieurs résurrections inattendues. Quelques revues militaires, la qualité des nouvelles troupes, l'amélioration de l'armement par l'adoption du fusil Lebel et de la poudre sans fumée, la popularité d'un général, suffirent à réveiller dans le pays une sensation de puissance et, par suite, la pensée d'un conflit avec l'Allemagne. La première révolte de l'opinion publique contre l'oubli prématuré de nos malheurs accompagna la chute de Ferry. La seconde fit naître le boulangisme. La jeunesse de 1888, perdue de doute, poussée vers les opinions extrêmes, se trouva tout à

1. *Faites un roi, sinon faites la paix.* (Figuière, 1913.)

coup soulevée par une véritable fièvre patriotique, qui rendit quelque popularité à l'idée de la revanche. Ce sentiment nouveau, qui se résolvait en une sorte de patriotisme, chauvin, inspiré par la haine et le désir irraisonné de la vengeance immédiate, disparut aussi rapidement qu'il s'était développé, par le fait même de son exaltation et de ses excès. Mais la fin lamentable de cette aventure amena, par réaction, un discrédit de la redoutable question d'Alsace. Les regards se portèrent ailleurs. Les deux renouveaux de l'irrédentisme français avaient été violents, mais éphémères. L'alliance russe, qui eût fait déborder la coupe vers 1889, n'amena que de passagères manifestations patriotiques. Compliquée d'entraves et de combinaisons financières, son caractère purement défensif apparaissait à tous les yeux. Et la question d'Alsace-Lorraine s'effaça de plus en plus de notre programme diplomatique, à mesure que de nouvelles conquêtes coloniales, et bientôt aussi la formation des grands partis politiques, accaparaient l'attention.

Cependant des patriotes gardaient le souvenir de la défaite et de la violence faite à l'Alsace-Lorraine. Chaque année, les manifestations portaient des fleurs à la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde. Et l'âme française, il faut lui rendre cette justice, montra une répulsion instinctive pour toute entente avec l'Allemagne qui n'eût pas assuré, sinon une rétrocession complète des deux provinces, du moins une solution empirique du problème alsacien. On le vit bien après Fachoda, au moment où le gouvernement de Berlin laissait entendre que, moyennant le libre accès des valeurs allemandes à la Bourse de Paris et une certaine coopération coloniale, l'alliance franco-allemande assurerait aux deux pays la domination du monde. L'opinion se révolta incontinent contre ces propositions, parce qu'une telle alliance apparaissait comme une acceptation résignée, une consécration solennelle du traité de Francfort, une injure à la dignité nationale. Ni la presse, ni l'opinion ne permirent au gouvernement d'envisager seulement cette hypothèse. L'Allemagne en fut pour ses avances.

Cependant, l'indifférence manifeste du public pour tout ce qui touchait à nos récents malheurs s'accentuait chaque jour,

par le double effet du temps et des événements décisifs qui jalonnèrent la politique intérieure française de 1890 à 1904. A dater du jour où Rémy de Gourmont publia son retentissant article *Le Joujou-Patriotisme* (1891), complété plus tard par sa fameuse et symptomatique *Déclaration sur l'Alsace-Lorraine*, on put constater chez beaucoup de nos jeunes écrivains une tendance très nette à dénigrer méthodiquement le chauvinisme nationaliste et à devancer le mouvement général en faveur d'une politique humanitaire. On s'accoutuma volontairement, dans certains milieux intellectuels, à cette sorte de pragmatisme historique, qui consiste à justifier le fait politique par le résultat, le projet par sa réalisation, et dont l'application au problème très précis de l'Alsace-Lorraine permit à nos polémistes les plus originaux de construire, autour des décisions de Francfort, un véritable système d'excuses, d'explications, et presque de légitimations.

Ultérieurement, l'affaire Dreyfus, avec ses nombreux contrecoups, acheva de dessiner cette grave évolution de la psychologie nationale, qu'on peut suivre, dans des modalités variables, jusque vers 1904, — plus exactement même, semble-t-il, jusqu'à l'interpellation Lhopiteau sur la politique générale (14 janvier 1905), qui provoqua, quelques jours plus tard, la chute du ministère Combes.

A partir de 1904, il devint évident que toute confiance irréfléchie devait être évitée dans nos rapports avec Berlin. Les pacifistes les plus clairvoyants se bornèrent alors à souhaiter un régime de correction raisonnée, n'impliquant le sacrifice d'aucun regret, d'aucun attachement, d'aucune aspiration nationale. Ils aspiraient à un réglement empirique de la question d'Alsace-Lorraine. Survint alors la guerre russo-japonaise. L'Allemagne multiplia les provocations après les désastres de Moukden et de Tsoushima, et plus tard à propos des affaires du Maroc. A ce moment, le problème alsacien fut relégué au second plan par les menaces nouvelles de l'ambition allemande.

Un fait imprévu nous permit cependant de l'envisager à nouveau : la conférence d'Algésiras. L'attitude défiante qu'à cette occasion les neutres témoignèrent à l'Allemagne nous

permit de réclamer une solution équitable de la question d'Alsace. Il s'agissait bien entendu d'une solution pacifique, sans abdication honteuse, qui eût apaisé en France le remords des fautes commises et de l'oubli prématuré. C'est alors que l'on commença à répandre la thèse de l'autonomie, en la concevant, du reste, de manières très diverses.

La question se plaçait ainsi sur une base nouvelle. Comme le montrait M. Georges Bourdon, à l'idée de vengeance succédait l'idée de droit. Dès lors, elle devenait extrêmement grave. L'Allemagne avait pu refuser à la France le droit de réclamer les provinces. Elle ne pouvait empêcher le peuple alsacien-lorrain de poser lui-même la question d'Alsace-Lorraine. Elle eut alors le sentiment de se heurter tout à coup à une force invincible parce qu'idéale. C'est de ce moment que date la politique contradictoire, incertaine, nerveuse, qu'elle appliqua dans le Reichsland pendant ces dernières années.

Beaucoup de Français, parmi les plus clairvoyants, animés par un patriotisme judicieux, furent alors touchés de l'attitude généreuse des Alsaciens-Lorrains, qui, dans leurs efforts pour sauver la paix en réclamant seulement une simple constitution autonome, surent néanmoins sauvegarder leurs meilleures aspirations françaises. On en trouve un témoignage éclatant dans ces belles paroles que Jean Jaurès prononçait à la Chambre des Députés, le 18 novembre 1909 :

> L'Alsace-Lorraine a montré le vrai courage lorsque, n'attendant plus le retour de justice de la fortune et des surprises des armes, elle s'est dit que son devoir, son salut, c'était, *du moins dans les cadres territoriaux de l'Europe actuelle*, de garder l'originalité de sa pensée, de perpétuer, sous la domination du vainqueur, la parcelle d'âme française qu'elle avait gardée en dépôt.

Cependant, jusqu'à l'affaire d'Agadir, l'opinion française parut de nouveau pencher vers un scepticisme décevant. On ne parlait plus du rapt des deux provinces qu'avec une sorte de lassitude. Il devint de mode de juger nos malheurs du haut d'une philosophie historique lamentable, de parler objectivement de l'évolution fatale des peuples. On avait pris l'habitude d'envoyer les jeunes gens s'initier, de l'autre côté du

Rhin, aux méthodes de la science et du commerce germaniques. Ils faisaient à leur retour, par snobisme, l'apologie du colossal empire. Il n'est pas besoin de répéter que nous fûmes nous-mêmes les meilleurs ouvriers de cette réclame mondiale en faveur de la supériorité allemande.

L'année 1911 marqua les débuts d'une réaction très heureuse qui ne cessa, depuis, de s'affirmer. L'échec de la tentative de constitution « autonome » en Alsace-Lorraine avait ouvert les yeux aux plus optimistes. L'accord franco-allemand signé la même année, au sujet du Maroc, loin d'apaiser l'émotion créée par l'incident d'Agadir, avait réveillé une foule de conflits annexes d'où sortit bientôt, des deux côtés du Rhin, une nouvelle poussée de projets belliqueux et de sentiments chauvins. L'attitude provocatrice de l'Allemagne devenait outrageusement évidente, et nul ne doutait plus, à partir de 1911, que la volonté seule du kaiser avait empêché la solution du problème alsacien-lorrain et la limitation des armements. C'est à l'empereur Guillaume que le milliardaire Carnegie s'adressait, comme au seul responsable de l'angoisse internationale, dans le discours qu'il prononçait pour l'inauguration du Palais de la Paix à la Haye, le 28 août 1913.

Beaucoup se dirent alors que la crainte des conflits armés ne devait pas nous faire oublier le déni de justice qui nous avait meurtris. Des hommes très avertis, retournant même l'argument, montraient que le souvenir vivant de la mutilation restait le meilleur moyen pour en éviter de nouvelles, par le sentiment de dignité politique et les devoirs auxquels il nous obligeait. On recommença à parler des liens d'affection et de tradition qui lient invinciblement l'Alsace-Lorraine à la France, surtout lorsqu'on eut acquis la conviction que l'Allemagne se refuserait à toute concession raisonnable et qu'elle se maintiendrait dans son attitude agressive. Une série d'événements retentissants vint encore exalter cette tendance nouvelle. La dissolution de certaines sociétés locales alsaciennes et lorraines, l'arrestation de députés, journalistes, présidents de sociétés soupçonnés d'irrédentisme, en révélant l'échec de la germanisation, montra du même coup la légitimité des revendications françaises.

Chose curieuse, la conciliation du sentiment nouveau et des grandes théories humanitaires qui étaient si répandues se fit avec une extrême facilité. Un nouveau patriotisme, dépourvu de chauvinisme, naquit de cette haute adaptation du sentiment national au sentiment d'humanité ; il trouva des raisons « humaines » de préférer la France aux autres nations à cause de la mission sacrée qui lui est dévolue dans le monde. Et le professeur d'histoire redevint, selon la noble pensée de M. Lavisse, un « professeur d'espérance ».

On sentait ce mobile puissant dans le besoin qu'éprouvait la nation d'assurer son avenir, de la préserver contre les menaces de la dépopulation et de l'alcoolisme, et aussi dans cette nouvelle tendance des lettres françaises : se tenir également éloignées du nationalisme chauvin et de l'anarchie. Elle se découvrait à nouveau des devoirs envers l'Alsace-Lorraine, et, pour emprunter une expression à l'un des historiens de cette révolution morale, « en respectant ses alliances et ses engagements politiques, elle prétendait affirmer de plus en plus sa fraternité à ceux qui souffrent, aux populations annexées qui constituent ses véritables alliances intellectuelles et morales ». De nombreux écrivains saluèrent avec joie cette « vague de remords et d'espérance », que d'autres appelaient plus simplement un courant d'optimisme national, précurseur d'une fermeté diplomatique prochaine [1]. Peut-être faut-il regretter que certains d'entre eux aient cru devoir lier artificiellement ce réveil national à une résurrection de la foi religieuse, selon le symbole antique, *ense et cruce* [2]... Mais rappelons seulement, après Ernest Psichari, — qui bientôt devait tomber glorieusement sur le champ de bataille, que la nouvelle génération, celle qui n'avait pas connu la défaite, frémissait devant ces noms pitoyables : Rezonville, Gravelotte, Bazeilles, Champigny, Buzenval...

On sut gré aux deux provinces d'avoir conservé la foi nationale en des moments où l'étrangeté de notre politique était matière à découragement. Il n'y eut plus que quelques inconsidérés pour se plaindre de ce que les Alsaciens les plus franco-

1. Voir notamment de René Pinon : *France et Allemagne*. (Perrin, 1914.)

2. Consulter l'ouvrage de M. Sabatier : *L'Évolution religieuse de la France contemporaine*. (Colin.)

philes, les Preiss et les Wetterlé, se contentassent de réclamer l'autonomie. On comprit le mérite immense de cette Alsace qui voulait rester elle-même, pour réserver l'avenir. Et comme la plupart des Français connaissaient très mal ces belles contrées qui, hier encore, appartenaient à leur patrie, on vit des hommes de cœur, écrivains de talent aussi, se faire, avec une sorte de piété littéraire, les interprètes du génie alsacien auprès de la France oublieuse.

Cette résurrection de notre vieille politique nationale devint un fait patent par l'élection de M. Poincaré. Le nouveau président était un Lorrain de vieille famille lorraine, en qui l'on retrouvait le patriotisme calme et tenace du peuple lorrain, et il prenait en France, au milieu d'une crise morale, la valeur d'un homme « représentatif ». Une voix autorisée, du reste, avait déjà découvert en lui cette signification profonde, au moment de sa réception à l'Académie française.

Or, cette curieuse coïncidence de faits et de causes conduisit à une politique nouvelle, qui s'établit fermement, lorsque l'Entente franco-anglaise devint un fait accompli. L'Entente Cordiale se montra tout de suite extrêmement solide : « entente » par les intérêts, « cordiale » par les sentiments, comme dit M. Ernest Lavisse [1]. Et les esprits clairvoyants qui en devinaient la portée, surtout lorsqu'elle se fut complétée par l'Entente anglo-russe, se reprirent à espérer que cette alliance, pacifique et formidable à la fois, obligerait les puissances belliqueuses à accepter la limitation des armements, à discuter raisonnablement les grandes questions internationales, à donner une solution équitable à la plus grave de toutes, la question d'Alsace.

Aussi, pendant ces dernières années, des voix nombreuses, encouragées par ce retour de la France au devoir national, commencèrent à rejeter toutes les solutions préconisées jusqu'alors au sujet du problème alsacien par les amis de la paix à tout prix. Elles firent ressortir, notamment, le danger d'une solution plébiscitaire, dont le résultat risquait d'être faussé par l'œuvre néfaste de germanisation. Et le problème, de plus en plus, tendit à s'affirmer sous cette forme simpliste :

1. *Times* et *le Temps*, 17 avril 1914.

« L'Alsace-Lorraine, ravie à la France par la force, retenue sous le joug par la force, *et ne pouvant être germanisée*, quand même des siècles y seraient consacrés, ne peut être reprise que par la force [1]. »

C'est un fait incontestable que l'année 1914 n'était pas loin de voir le triomphe nouveau des vieux irrédentistes intransigeants, pour qui nulle solution n'est acceptable qui n'est pas une *restitutio in integrum*. Ce qui ne veut pas dire, au reste, que la France aurait jamais la guerre spontanément, d'elle-même, pour obtenir cette restitution.

Il est intéressant d'observer quelle réaction cette attitude de la France apporta dans l'opinion allemande. Au lendemain de l'annexion, la France, qui sentait douloureusement sa blessure, avait parlé d'une guerre de revanche. Depuis lors, le gouvernement de Berlin n'avait cessé de considérer « officiellement, bruyamment », comme une menace, tout mouvement patriotique de l'opinion française. Il ne manqua pas de s'apercevoir de l'intérêt nouveau et croissant que la France, pendant ces dernières années, attachait aux affaires du Reichsland. Il s'en servit comme d'un moyen de chantage, à plusieurs reprises, menaçant de retirer la Constitution de 1911, ou même d'incorporer définitivement l'Alsace à la Prusse. En sorte que la politique allemande dans les provinces annexées devint, selon l'expression de M. Victor Basch, la pierre de touche des relations franco-allemandes. On le vit surtout à l'occasion des affaires de Saverne, qui eurent en France un retentissement profond. A dater de ces événements lamentables, tout ce qui se passa en Alsace-Lorraine trouva son écho en France.

A la veille de la guerre actuelle, la presse allemande reprochait violemment à l'opinion française cet irrédentisme vivace qui semblait s'affirmer avec une force nouvelle. En bonne logique, elle ne pouvait incriminer que la persistance de la germanisation brutale, qui n'avait fait qu'accroître un ressentiment légitime. Mais elle trouvait commode d'accuser les victimes. L'idée de la revanche était tombée au rang des chimères que les pangermanistes s'en servaient encore pour exciter le

1. J. et F. Régamey : *La Revue des Français* (30 juillet 1913).

peuple allemand. Ils l'exploitent aujourd'hui, au milieu du bruit des batailles, dans leurs étranges explications sur les causes de la guerre. Mais leurs explications sont vaines. La guerre apparaît aujourd'hui, aux yeux du monde, non comme une revanche française, mais comme un effet de la folle et criminelle ambition de l'Allemagne.

(La fin prochainement.)

JULES DUHEM

CEUX DU MORBIHAN[1]

SYMPHORIEN ROUELLO

SABOTIER

Nous ne sommes qu'en septembre et il pleut depuis deux semaines. Il faut avoir subi les pluies bretonnes pour connaître la mélancolie des cieux qui semblent avoir pris un deuil éternel.

En Provence, les averses se précipitent et chaque grosse goutte semble dire en s'abattant avec un bruit de friture à l'huile : « Pressons ! Pressons ! Le soleil proche revient. Dépêchons ! »

En Armorique les pleurs célestes savent qu'ils peuvent tomber à leur aise, s'évaporer et retomber encore dans un jeu qui durera autant que la presqu'île, ce grand morceau de sucre plongé entre deux mers et qui fond doucement.

Ah ! le triste jardin de ma maison par ce déluge ! Les merles, les mésanges, le rouge-gorge, le pinson, tous les locataires de l'ancien colombier se taisent. Ils rejettent la tête sur une de leurs ailes remontée comme une épaule et, les yeux clignés, ils paraissent dire : « Quel temps ! Plus d'insectes ! Quant aux

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mai, 1er juin et 15 juillet 1916.

papillons, n'en parlons pas. A peine quelques vers, vulgaire nourriture. Et l'hiver approche. La vie n'est pas gaie tous les jours, cher voisin. »

Que répondre à ces propos pessimistes?

Les merles, le pinson et les mésanges me voient patauger dans les allées boueuses. A ce spectacle le rouge-gorge ouvre son bec dans un sourire énorme et lance un avertissement gouailleur à ses camarades.

— Regardez-le ! Ses semelles rentrent comme des roues de charrette dans la terre délayée. L'homme, quelle race inférieure !

Ce rouge-gorge a raison. Je glisse maladroitement et l'eau s'insinuant à travers les coutures du cuir, j'éternue. Si ce maudit temps doit durer plusieurs mois, — en Bretagne, de septembre à juin c'est la moyenne mesure, — il faudra pourtant bien que je sorte et que je veille au salut des dahlias et des chrysanthèmes qui s'abattent dans les allées.

Lorsque je regagne la maison, malgré des frictions répétées sur le paillasson, la boue marque le plancher. La servante désolée constate mes empreintes sur le châtaignier ciré.

— Monsieur devrait porter des sabots ! Il n'y a que le bois pour aller dans l'eau. Ainsi les bateaux, en quoi sont-ils faits?

Cette judicieuse observation me confond. Pourtant n'ayant jamais porté de sabots, j'objecte que je me jetterai sur le nez dans les allées en pente.

— La première fois, peut-être, ensuite on s'apprend. Monsieur devrait demander à Symphorien Rouello, le sabotier qui travailla la rampe de son escalier, de lui fabriquer une vraie bonne paire en hêtre.

***

Depuis hier, un soleil automnal, doré comme les feuillées, enchante le jardin et dessèche les allées. Je me décide à faire prendre mesure afin d'obtenir des chaussures de bois taillées comme des gondoles de Venise avec une proue recourbée et une poupe fuyante. Mathurin le Ressuscité m'indique la route afin d'arriver chez Symphorien Rouello sans me tromper. Je

passerai sous la « grée » que surmontent comme des pâquerettes géantes les moulins du grand Patern et du Breton ; ensuite une piste à charrettes me conduira au chantier de Rouello, caché dans une frênaie près de l'ancien château de Cadindal.

En effet les ornières indicatrices me mènent à des ruines que j'aperçois à travers les colonnades d'un quinconce de frênes. Je dépasse une porte à la française dans le goût de Philibert Delorme, une pompeuse muraille d'enceinte et quatre pavillons à grandes lucarnes. A la base de ce château mourant, deux vieux bidets croquent de leurs dents jaunes des sureaux poussés parmi les assises qui virent parader les seigneurs du grand siècle.

En dehors de la muraille d'enceinte, quelques huttes couvertes de chaume se profilent en sous-bois. Les pompons d'une fumée verte et dense montent de l'une de ces cabanes. Des coups de maillets, le sifflement d'un outil et une chanson bourdonnée à mi-voix m'apprennent la présence des sabotiers. A gauche de leur hameau, presque aussitôt, c'est la colline aride et les lacs violacés des bruyères mêlées à l'ajonc dont les dards les protègent.

A l'ombre d'un frêne, une « coche » formée d'un tronc d'arbre embouti sur des piquets, était occupée par une jeune fille, au buste gracile, presque une enfant. Une coiffe aux bavolets arqués au-dessus des cheveux blonds, très apprêtés, ondulés et calamistrés, pour une petite paysanne, la coiffait. Comme je ne lui avais pas adressé la parole, elle affectait d'ignorer ma présence et fabriquait activement des sabots d'enfant couleur de beurre frais.

Avec un entrain charmant cette jolie fille longue et garçonnière, inclinée comme un discobole, lançait sa tarière jusqu'au fond du sabot et, d'un souple mouvement des mains, tournait la poignée afin d'enlever le copeau qu'elle expulsait ensuite en rejetant le corps en arrière.

A ces mouvements rapides, ses larges manches bretonnes se gonflaient d'air et, sous sa robe retroussée, son cotillon d'un rouge de pivoine frappait ses chevilles chaussées de laine bleu de roi. Je la complimentai sur son adresse. Relevant vers moi un visage aigu aux yeux noisette, serrés contre un nez aquilin,

elle mima la surprise, presque la frayeur. Puis elle eut une sorte de gloussement qu'on pouvait trouver antipathique ou drôle. Chaque fois que je rencontrais les regards de cette petite créature, elle baissait les paupières. La sauvagerie des sabotiers accoutumés à la vie sylvestre m'était connue; pourquoi donc la coquetterie de toilette de cette enfant? Un ruban cerise entourait son cou et retombait en coques sur son justin gris, ouvert en carré, suivant la tradition locale. Lorsqu'elle croyait que je ne l'observais pas, à la dérobée, cette jeune sabotière jetait des coups d'œil presque envieux sur mes gants, ma canne, la perle de ma cravate, mes souliers jaunes. A ce moment une vache pie qui paissait l'herbe d'un petit parc enclos avec les débris de l'équarrissage des hêtres, s'approcha de l'établi, renifla le sabot en construction et le lécha de sa langue râpeuse.

La jeune fille saisit les cornes en spirales et appuya sa joue contre le front de la bête en lui chuchotant :

— Qu'est-ce que tu viens chercher ici, Clarinette? Ce n'est pas une nourriture pour toi ! Va-t-en.

La vache secoua son mufle, m'ajusta de ses énormes yeux bombés qui semblaient dire : « Qu'est-ce que cet étranger vient faire ici? » et, la queue retroussée en cor de chasse, regagna son herbage en lançant ses pieds postérieurs, de droite et de gauche, d'un air dégagé. La jeune sabotière salue de son rire gloussé les impertinences de Clarinette, puis, aussitôt, avec un visage dur, elle appelle :

— Gurval ! Gurval !

Au sommet d'une maçonnerie ruinée de l'ancien château, un garçon d'une dizaine d'années, étendu sur le ventre, nonchalant, se soulève.

— Viens ici, — ordonne-t-elle.

Il ne daigne pas bouger. Elle fait deux pas vers lui avec une telle décision qu'il se laisse glisser de son massif et il s'approche, tenant à la main un livre crasseux, décousu, la toile de la reliure à moitié décollée.

— Qu'est-ce que tu veux, ma sœur? — demande-t-il d'une doix dolente.

Fade et décolorée, la tête de Gurval offre la forme parfaite d'un œuf. Sur cet œuf des cheveux de chanvre sont aplatis.

Les yeux dépolis de cet enfant ressemblent à ces tissus jadis bleus dont la couleur a été mangée par le soleil. Ce garçon de haute taille pour son âge porte des culottes à rayures qui lui arrivent à mi-mollets. D'un ton sec, la jeune fille reprend :

— Approche-toi.

Elle désigne de l'index la pointe de ses sabots.

— Viendras-tu, imbécile?

D'un ton pleurard le garçonnet demande :

— Qu'est-ce que tu veux, Marie-Aimée? Tu m'ennuies.

Elle bondit sur lui et le giffle. La main fait le bruit d'un battoir sur un linge mouillé et la joue gauche de Gurval devient cramoisie, tandis que l'autre côté de son visage reste blême. L'enfant a fermé les paupières et crispé sa bouche.

— Qu'est-ce que tu faisais au lieu de surveiller la vache? — questionne sa sœur en le secouant.

Elle jette à ce moment un regard oblique vers moi et, d'un ton sentencieux, elle prononce :

— Tu n'obéis jamais à nos bons parents. Ils t'ont défendu de lire pendant que tu paîtrais Clarinette. Il faut être raisonnable.

Gurval geint doucement :

— Où que j'apprendrais mon catéchisme?

— L'autre jour ta vache se perdait chez nos voisins et notre mère devait leur payer les « lisettes » qu'elle avait mangées, espèce de curé manqué !

A cette insulte, le pleurnichement de Gurval s'accentue. Marie-Aimée le prend par les bras, le secoue et lui gronde :

— Faut-il te calotter encore? Vas-tu te taire?

Le ton colère concentrée de la jeune fille déclenche les gémissements aigus du garçonnet.

Marie-Aimée se détourne, se baisse et sort d'une poche de son cotillon des dragées qu'elle verse dans la main de Gurval. Celui-ci se tait aussitôt, accepte d'un air complice et s'éloigne. Lorsqu'il est rentré dans le petit enclos dont les barrières fragiles ne sauraient empêcher la vache de s'évader, il s'accroupit et ses mâchoires se mettent en mouvement avec prudence. Une voix d'homme ayant éclaté au bout du chantier, il cesse de mâcher et Marie-Aimée retire vivement le ruban cerise noué à son cou :

— Votre père se trouve-t-il chez lui, mademoiselle?

Elle répond à ma question, avec une amabilité excessive, que ses parents seront contents de me voir et ses gloussements de rire forcé accompagnent sa déclaration. De la pointe brillante de sa tarière, elle me désigne la dernière cabane près d'une levée de terre.

— Vous les trouverez de ce côté-là !

Elle rit encore quand je la remercie, d'un petit rire convulsif, agaçant. Puis, d'un choc de son maillet, elle retire l'écoinçon qui serrait le sabot sur la coche, l'enlève, le fait tourner bout sur bout d'une pirouette, le remet dans l'étau et, saisissant à la panoplie suspendue à la claie, un boutoir, elle pousse, le manche sous l'aisselle, décrit une ondulation de tout son corps et évide le talon. Je m'éloignais quand, par hasard, m'étant retourné, je la surpris qui mangeait en mettant une main devant sa joue comme pour m'empêcher d'en apercevoir le jeu.

Avant d'atteindre la cabane de ses parents, je rencontrai derrière un établi en plein vent un gros homme barbu et sourcilleux, d'expression bonasse. Les sabotiers bretons travaillent toujours au grand air, abrités par des claies de branchages fichées sur, des piquets, et leurs chaumières construites en bordure de leurs chantiers ne les reçoivent guère que pour le sommeil. Je salue le travailleur.

— Ce n'est pas moi Symphorien Rouello, — dit-il en prévenant ma question. — Je suis son frère.

C'était plaisir de voir l'acier du « paroir » entrer dans la pâte compacte du hêtre et la forme civilisée naître peu à peu de la bûche barbare. La montre de ce travailleur était suspendue au tronc d'un frêne et, chaque fois qu'un mouvement utile à son labeur l'obligeait à faire une conversion à droite, il jetait les yeux sur les aiguilles. Afin de se donner du cœur à l'ouvrage, Sabin chantonnait en faux bourdon un cantique à Notre-Dame du Roncier. Il semblait parfaitement heureux. Le monde terrestre se bornait évidemment pour lui à ce chantier. Une bouteille, au frais, dans la mousse, à l'ombre de son abri, devait encore l'aider à trouver la vie meilleure.

Enfin, à la lisière de la frênaie, sous un large auvent de chaume, je trouvai Rouello et sa femme. L'étroite figure au

teint de caramel, les yeux de jais à longs cils et les sourcils réunis sur un nez courbe faisaient ressembler Symphorien à un Bédouin.

Avec l'habileté d'un maître ouvrier, il débitait à la hache des tronçons de hêtre.

— Ah ! vous me surprenez à faire le tailleur, mon cher monsieur. Ce n'est pas la partie la plus jolie du métier, mais elle revient toujours de droit au patron d'une sabotière. Savoir préparer des quartiers sains, sans nœuds et sans pourriture, voilà la difficulté. Peuh ! Ce hêtre ne vaut pas cher. Regardez-moi tous ces « calots » de déchet.

Du geste il me désignait des morceaux véreux ou fendillés. Agenouillée près de lui devant des piles de sabots de la nuance des feuilles mortes, une petite femme au visage pointu niché sous un capot monacal à la mode de Saint-Jean-Brevelay, passait au vernis noir les chaussures. Elle se releva, inquiète :

— Symphorien, oublies-tu le « fumat »?

— Nom de nom ! c'est vrai. Excusez, monsieur, mais il y a du travail qui ne souffre pas l'attente. Je vais revenir. Ou bien si vous n'avez pas crainte de vous piquer les yeux, suivez-moi jusqu'à cette loge.

Il me fit pénétrer dans une hutte circulaire à la gauloise, aux murs fabriqués de pisé et de mousses maintenues par les « haillons » de fagots. La toiture conique était percée en son centre d'un « goulard », pour le passage de la fumée du foyer central. Le faîtage était soutenu par quatre « grimpots » auxquels on avait attaché, à hauteur d'homme, une claie sur laquelle les sabots terminés se fumaient comme des jambons.

Christine et Symphorien les retournèrent à la hâte.

— Il était temps. Ils allaient noircir. Ici, mon cher monsieur, vous êtes dans la maison de Sabin qui veut vivre suivant l'ancien usage.

Le lit de Sabin était formé d'un châssis monté sur piquets. Aux fourches des branchages pendaient ses vêtements de rechange. Les Celtes blonds de la préhistoire devaient occuper des huttes semblables et s'accroupir en rond, le soir, autour du foyer central, tandis que hurlaient les loups des forêts.

J'avais hâte de sortir car l'âcre fumée des copeaux, rabattue par le vent, m'étouffait.

Au seuil de son frère, Symphorien me prie d'honorer sa chaumière en venant m'y asseoir quelques instants. Je proteste que je ne veux pas l'interrompre dans son ouvrage.

Le sabotier me montre sa paume droite tuméfiée par les manches des vrilles, des boutoirs et des paroirs. Pensive, sa femme regarde la main blessée et murmure :

— Il aime trop son métier, Symphorien.

— Dame ! je tiens cela de sang, — répond-t-il. — A mon souvenir les Rouello tenaient sabotière bien avant la grande Révolution. Entrez donc chez nous, monsieur.

Leur logis est construit avec les débris des arbres débités pour la saboterie. Les fumées créosotées ont déposé leur goudron sur les voliges. On se croirait dans l'intérieur d'une cornue à houille. Des milliers de gouttes brillantes luisent au-dessous du glui. Au milieu de la salle de terre battue, un poteau enfoncé sert de pied à une table, formée d'un tronçon de hêtre. Deux lits-clos et leurs bancs-coffres, une huche, un moulin à cuillers[1] suspendu au plafond, meubles de la fabrication de Symphorien, garnissent cette arche de bois et de pisé. Au-dessus d'une commode une croix en papier festonné comme pour un manche de gigot est collée sur un vieil almanach. Elle avoisine le portrait de Rouello, dont la tête découpée dans une photographie fut collée sur une chromolithographie représentant un artilleur, sur un cheval piaffant comme celui de Louis le Grand à la place des Victoires. Le porte-drapeau et le colonel, très humbles, attendent que le canonnier Symphorien ait terminé de passer la revue du régiment qu'on aperçoit à l'arrière-plan.

Une horloge à poids bat la mesure contre l'âtre et un réveille-matin, tapageur comme un frelon, côtoie un globe protégeant une couronne de roses artificielles. Avec un sourire craintif Christine me la désignant, m'apprit que sa fille, Marie-Aimée, la portait le jour de sa communion ; Symphorien me demande si je ne l'avais pas vue au passage?

— J'ai rencontré vos enfants, Rouello, et je vous complimente sur votre fille laborieuse et jolie.

1. Dans les fermes morbihannaises, sorte de porte-cuillers en forme de petit moulin autour duquel sont suspendues les cuillers de bois.

Il témoigne moins de satisfaction à mon éloge que je ne l'aurais supposé.

— Travailleuse, Marie-Aimée, elle l'est, — déclare Christine.

Puis ayant observé son mari, en dodinant de la tête et des mains comme un danseur chinois, elle ajoute :

— Seulement elle est un peu « ligère » ! C'est jeune, voyez-vous?

Le père regardait sa paume violacée afin de se donner une contenance :

— Bien sûr, on ne peut pas demander à un poulain de tenir les brancards comme un cheval d'âge, — prononça-t-il. — N'empêche qu'il faut marcher droit dans la vie. Mes parents, mon grand-père, tous pensaient ainsi. Pas de cœurs gélifs dans la famille ! Aller son chemin ! Voilà ce qu'il faut en ce monde, ou sinon...

Le sabotier serra les poings et les laissa tomber avec force. Pendant cette déclaration, Christine tordait nerveusement la corne de son tablier. Changeant de ton, Symphorien me demanda des nouvelles de mon escalier? Il sourit en se rappelant qu'il avait taillé la rampe :

— J'aime tous les métiers du bois. S'il n'y avait pas des centaines d'années que les Rouello vivent dans la saboterie, la charpente eût été de mon goût. La preuve, ce hameau que j'ai bâti. Vous me direz : « Ce n'est rien que des huttes ! » N'empêche qu'il faut de l'idée pour les assemblages.

— Rouello fait ce qu'il veut de ses mains, — convent sa femme. — Si vous saviez comme vivent les sabotiers des forêts de Camors ou de Carnoët, vous comprendriez notre avantage. Je me plais bien, ici, parce que c'est presque une vraie maison.

— Il faut se contenter de son sort, — reprit Rouello, — même si l'on n'amasse pas de sous.

Il continua en me fixant avec des yeux orgueilleux :

— Le sabotier est son propre maître. Tu veux travailler, travaille. Cela te plaît de dormir, dors. Une commande n'est pas à ta convenance, tu la refuses. Le roi lui-même te demanderait-il une besogne qui n'est pas de ton goût, tu lui tournes le dos. Moi, je paie le percepteur et je ne connais plus les autorités. D'ailleurs, j'ai toujours vécu dans les bois où les gendarmes et les gens de gouvernement ne mettent guère les

pieds. Nous avons toujours été nos propres juges. Pas besoin de leur police. Quand le père commande chez nous, il doit être obéi ou sinon...

De son même geste des poings descendus avec puissance, Symphorien broie le vide.

— Ton grand-père ! Ah ! ton grand-père, quel homme ! — dit Christine d'une voix haletante d'émotion. — Raconte donc à monsieur, tu sais bien, l'histoire de ton oncle Herbot, le frère à ton père?

Rouello, comme s'il ne voulait pas tenir compte de la demande de sa femme, cligna ses yeux vers la campagne aperçue à travers sa fenêtre, et gronda :

— Un père de famille se laisser commander? Allons donc ! Comment pourrait-il ordonner à ses enfants s'il est esclave lui-même?

Le capot de toile empesée de Christine tremblait sur sa tête agitée, quand elle reprit :

— Rouello n'en a jamais fait qu'à sa tête, dût-il lui en coûter. Il voulut acheter cette frênaie avec toutes nos économies afin de n'avoir pas même à saluer un méchant propriétaire.

— C'est la vérité.

— Quel souci maintenant ! Il faudrait gagner un peu avant l'arrivée de la vieillesse, car Gurval, notre garçon, ne montre pas d'appétit pour le métier, et Marie-Aimée...

— Pffeu ! — souffla Rouello avec mépris, — s'ils n'ont pas le goût de la saboterie de nature, je le leur donnerai par force!

Sur cette affirmation il bouta son pied sur un coffre sculpté de petits navires et rehaussé de couleurs barbares. Je l'examinai avec curiosité :

— Il doit être de votre façon comme tous les meubles de votre chaumière, Rouello?

— Oh ! non pas, ce coffre fut construit avant ma naissance... Ah ! il s'entendait à éduquer ses enfants, mon grand-père Servais.

— Votre grand-père aurait-il donc fabriqué ce coffre, demandai-je en tâchant de pousser le sabotier aux confidences?

— Non ! lui n'aurait pas gaspillé son temps à tailler ces ancres et ces bateaux. De sa communion à sa mort, et il vécut

vieux, il ne donna son corps qu'aux sabots. Ce coffre fut menuisé par le seul marin de la famille, et encore un matelot malgré lui, l'oncle Herbot.

Rouello n'allait pas cesser de battre les pointes de ses sabots pendant tout son récit, et il semblait s'adresser à un petit chat aux yeux sanieux dont l'échine épineuse frissonnait au contact des meubles.

. . . . . .

— Il y a bien soixante années d'écoulées depuis ce temps-là, — commença Symphorien. — Servais, mon aïeul, était un homme le double en force de moi. Son caractère était à la mode du temps, c'est-à-dire qu'il avait été réfractaire sous Louis-Philippe et qu'il se révoltait contre tout ce qui ne lui semblait pas la justice. Mon grand-père gouvernait quatre fils et cinq filles. Tous sont morts à l'instant que je vous parle.

— Dieu leur fasse paix, — murmura Christine.

— Il les gouvernait dur, parce que Servais, avec tout son ordre, pouvait à peine les nourrir et les vêtir. En ces époques de guerre, tel paysan qui avait commandé des sabots était tué. Un autre ne pouvait payer. Enfin la misère des gens ne permettait pas aux sabotiers de gagner plus de dix sous par jour. Dans ces conditions pour résister au sort, il fallait des familles qui fussent aussi unies que les branches le sont au tronc de l'arbre. Or, parmi ses gars, Servais se plaignait de son cadet, Herbot. Celui-ci venait d'atteindre sa vingt-troisième année et son père ne lui donnait qu'une pièce de quatre sous, chaque dimanche, comme salaire. Servais trouvait qu'il était généreux, d'autant plus que son fils travaillait sans appétit, et, dans notre métier, celui qui n'arrive pas à sa « coche » le cœur bien placé n'avance pas. Quelquefois des clients venaient se plaindre à mon grand-père que leurs sabots avaient éclaté au premier choc. Ils les montraient. Servais les examinait et devenait plus rouge qu'une crête de coq :

« — Quel est l'idiot qui creusa des chaussures aussi minces?

» Il cherchait parmi ses quatre fils et ses cinq filles et, toujours, le fautif, c'était Herbot. Pour son excuse, celui-ci racontait qu'il n'avait pas d'aptitude pour la saboterie. Avec un bâton, son père le rossait en lui criant :

« — Et maintenant, le goût te vient-il?

» Pendant un mois Herbot obéissait par force, puis sa mauvaise nature le reprenait. Voici qu'un jour de foire, aux Alliers, sur la Vilaine, Servais reçut les reproches d'un revendeur qui lui montra des sabots taillés sans soin dans du bois gélif.

« — Ce n'est pas moi qui vous ai fourni ces hontes-là, — s'écria mon grand-père?

« — Je te demande pardon, ton fils Herbot me les apporta lui-même à Saint-Guyomard, la semaine dernière, et se fit payer aussitôt.

» Servais devint blanc comme un lait de chaux. Il rentra chez lui, épia son fils et le surprit qui taillait des sabots dans les calots jetés au rebut. Ensuite, en cachette de son père, ce garçon allait les vendre afin de se procurer un peu d'argent pour faire son jeune homme et payer des amandes à sa fiancée.

» Mon grand-père s'approcha d'Herbot, un garçon fort et rouge, de l'espèce de ceux qui voudraient toujours rire :

« — Enlève ta veste, Herbot, — lui commanda-t-il.

« — Pourquoi, mon père?

« — Enlève ta veste.

» Le fils secouait sa tête et disait :

« — J'aime mieux m'en aller, mon père.

« — Tu t'en iras, si je le veux. Enlève ta veste, m'entends-tu?

« — Ça ne me plaît pas, mon père.

« — Malheureux, — lui cria Servais d'une voix épouvantable, — faut-il que je te vide comme un sabot avec ma tarière? La veste en bas, vite.

» Le misérable Herbot tremblant comme une feuille de bouleau, obéit.

« — Maintenant, arrache ta chemise, mon gas.

« — Oh ! mon père !

« — Faut-il que je l'enlève moi-même.

» Le jeune homme la retira. Il claquait des dents. Sa mère, ses frères et ses sœurs frissonnaient aussi fort que lui, quoiqu'on fut en juillet.

» Le prenant aux cheveux comme le boucher prend un mouton, Servais approcha son fils d'un chêne et lui lia les mains à une basse branche.

« — Pitié ! Pitié ! — criaient les sept autres garçons et filles. — La mère s'était agenouillée.

« — Ce gredin nous a enlevé l'honneur, — leur dit Servais. — Maintenant les marchands croient que les Rouello sont des malfaiteurs. Il faut qu'il soit châtié.

» Là-dessus, malgré les cris de sa famille, mon grand-père frappa trente fois le dos nu d'Herbot avec son bâton de houx ; et il comptait les coups : un... deux... trois... quatre, pendant que le fils hurlait à la mort, et que la mère, les frères et les sœurs pleuraient, couraient, tournaient, mais n'osaient pas arrêter le bras du terrible vieux. Le surlendemain Herbot saignant fut emmené par son père à Lorient où il le fit engager sur un vaisseau marchand des Indes. Trois ans se passèrent. La bonne renommée des Rouello était revenue.

» Certain soir d'hiver, par la neige, une carriole débarqua à la sabotière, une grande chose couverte d'une toile.

» La mère s'écria :

« — Mon Dieu ! la châsse de mon Herbot.

» Non, ce n'était pas sa bière, mais ce coffre que vous voyez, et le voiturier dit :

« — Les armateurs, messieurs Giquellic frères, m'ont commandé de vous l'apporter. Il appartenait au nommé Herbot Rouello.

» Servais ne voulut pas d'autres explications. Le coffre ouvert, on trouva quelques vêtements de marin et la veste qu'Herbot portait le jour de son départ. Il y avait aussi une baguette écorcée avec le nom, gravé à la pointe du couteau, d'une chambrière, la personne pour laquelle Herbot voulait se procurer de l'argent. Elle fut rendue à la jeune fille qui tomba raide sur l'aire à battre quand elle sut pourquoi on lui remettait ce souvenir.

« Mon grand-père mourut, comme de juste, lorsque son heure fut arrivée.

» — De quoi vous mêlez-vous, — dit-il au recteur qui lui reprochait sa dureté? — Si c'était à recommencer j'agirais de même. Suivre son droit chemin ou la mort.

Lorsque Symphorien eut terminé cette histoire, les coudes aux genoux, il tomba dans une sombre rêverie qui donnait le dur éclat de la houille à ses prunelles. Christine, respirant

avec force, passait machinalement ses doigts sur ses pommettes enflammées. Ce drame déjà lointain les émouvait d'une façon si surprenante que je demandai :

— Symphorien, approuvez-vous la conduite de Servais?

— Entre celui qui fauta et le gardien de l'honnêteté, saurait-on hésiter, monsieur? Moi, demain, si jamais... ça serait de même...

A cette déclaration, Christine agitée remua des assiettes, puis courut au foyer dont elle poussa les copeaux avec de petits rires nerveux. Cette atmosphère tendue commençait à me peser, et, pour faire diversion, j'annonçai que j'étais venu en client afin d'être chaussé par Symphorien.

— Comme vous avez raison, — approuva-t-il d'un ton convaincu, — le sabot, c'est la santé du corps. Tant de maladies de poitrine viennent des souliers.

Nous tombons d'accord sur un modèle de luxe qu'il me décrit, car il n'a guère l'occasion d'en tailler de cette sorte. Il coûtera trente-deux sous, les brides de cuir comprises. Ce sera léger, élégant, enfin de vrais escarpins dans le genre.

Cependant, je trouve que Symphorien exagère lorsqu'il m'assure que je pourrai me promener en ville avec ces sabots fins, et qu'il a connu des messieurs qui ne voulaient plus remettre leurs brodequins après en avoir essayé. L'avenir est aux sabotiers. Il en est persuadé et ne redoute pas la concurrence des souliers à bon marché.

Avec une impétuosité puérile, Christine m'expose leurs projets d'avenir. Ils seraient heureux s'ils pouvaient s'acheter une carriole et un bidet de lande, pas plus haut qu'un âne.

Le sabotier pose une main sur sa femme et déclare :

— Elle s'en irait aux foires étaler notre marchandise et la vendre aux paysans. Quel avantage! Le revendeur des villes nous prend notre pain aux dents. On se passerait de lui pour la vente au détail. Ah ! vous ne savez pas qu'il y a de la finesse dans cette petite bourgeoise.

A cet éloge la frimousse de la sabotière tourne au garance.

— C'est vrai, je suis née marchande, — annonce-t-elle d'un ton convaincu. — Si l'ouvrage n'accablait pas déjà Symphorien, il fabriquerait davantage pour gagner la voiture. Enfin, nous avons mis notre fille au métier. Elle commence à rapporter.

— Elle mène le paroir et la rouenne aussi vite que son oncle Sabin, — prononce le sabotier.

Les épaules levées, Christine repart :

— Ton frère est plus vif sur les cantiques que sur le métier.

— Sabin serait entré à la Trappe de Thymadeuc s'il avait eu de la lecture, — m'apprend Rouello avec une certaine satisfaction.

— Ce ne sont pas des moines qu'il nous faut ici, — se récrie Christine.

— Gurval étant de communion, l'an prochain, je le mettrai à la coche comme sa sœur, — annonce Symphorien. — S'il réussit son apprentissage, nous aurons bientôt un cheval dans l'écurie près de la vache...

— Oui ! Oui ! Oui ! — s'exclame la sabotière et elle rit de bonheur comme à l'approche de son équipage.

— ... A moins qu'il n'arrive quelque chose d'ici ce temps-là, — achève Symphorien qui ouvre sa paume, l'approche, l'éloigne et fait jouer l'articulation de son coude.

Brusquement l'expression de sa femme change. A petits pas silencieux, elle va s'asseoir au coin de l'âtre.

Le feu couvait, un feu de copeaux à peine visible dont la fumée verte semblait l'âme évaporée de ce logis sylvestre. A ce moment quelques flammes jaillirent, les pierres s'échauffèrent et des grillons chantèrent. Ils étaient peut-être une dizaine et leur strideur nostalgique emplissait la salle. Christine, affligée, regardait les braises. Avec une douceur inattendue, Symphorien vint lui poser sa main sur l'épaule et murmura :

— Les voici qui parlent, es-tu contente?

Me regardant, le sabotier continua :

— Lorsque cette maison fut construite, bien entendu, les grillons n'y chantaient pas, car ces insectes ne fréquentent que les vieux logis. Christine me dit :

— Le silence est trop triste dans cette demeure, Rouello. Le silence me fait pleurer.

Un après-midi, elle courut les glais. Le soir elle rapportait une douzaine de ces petits locataires qu'elle mit autour de l'âtre. Maintenant ces « grésillons », comme nous les appelons,

parlent quand ils sont de belle humeur. De les écouter, cela enlève les soucis.

Après son mari, les mains jointes comme en prière, Christine répéta :

— Plaise à Dieu qu'ils ne se taisent plus jamais dans cette chaumière, parce que ce serait un signe...

— On raconte dans le pays qu'ils ne chantent plus lorsqu'il doit mourir quelqu'un de la famille, — murmura Symphorien avec une grimace d'incrédulité ; puis levant sa main droite, de sa main gauche, il en saisissait les doigts, un à un, et il tirait dessus comme s'il voulait les effeuiller.

Je sortis. Les Rouello regagnèrent leur atelier où je m'attardai devant Symphorien qui débitait ses tailles. Soudain, il s'arrêta, tendit l'oreille et courut vers le côté du chantier occupé par Marie-Aimée. Accroupie devant son pot de vernis noir, Christine resta le pinceau en l'air, sans souci d'en voir filer la peinture liquoreuse. Son mari s'en revenait déjà avec une expression placide et elle demanda :

— C'était elle?

Entre ses dents, il marmonna :

— Non ! Je croyais avoir entendu quelqu'un qui marchait.

Ils reprirent leur ouvrage et je les quittai.

Quand j'atteignis à la hauteur de l'auvent qui abritait Sabin, il bourdonnait une pieuse complainte en marquant la mesure avec sa tête chevelue et son grattoir obéissait au rythme de son chant. Un peu plus loin, sous sa crêche, Marie-Aimée, le manche de son boutoir par-dessus l'épaule, d'un souple déhanchement puis d'un demi-tour des bras enlevait un copeau en demi-cercle chaque fois qu'elle appuyait la lame dans le sabot. Elle s'interrompit bientôt, sortit de la poche de son devantal un bijou rustique qu'elle suspendit à son cou. Je n'eus guère le temps d'observer cet objet, car, m'ayant aperçu, elle cassa le cordon et mit l'objet dans sa poche. Aussitôt cet escamotage accompli elle rentra son menton dans sa gorge et rit sournoisement en me voyant approcher. Les frisettes blondes de ses cheveux dépassaient son bonnet de filet guipure et remuaient au vent. Cette fillette me parut à la fois charmante et inquiétante.

Derrière les saules de son petit pré, Gurval le communiant répétait :

— Qu'est-ce que la grâce? La grâce... La grâce, c'est...

Il s'interrompit au bruit de mes pas et accourut, son catéchisme dans la bouche et aux mains deux baguettes dont il se fustigeait en cabriolant !

— Veux-tu te sauver, — lui cria sa sœur. — Clarinette va descendre dans la vallée, grand serin.

En effet, la vache avait déjà passé sa tête entre les planches de la palissade.

Le garçonnet refusait de s'éloigner.

— Tu vas te faire tirer les oreilles par mon père, — reprit Marie-Aimée mécontente.

Il haussa les épaules.

— Je vais le dire à notre mère et tu sais ce qui t'arrivera?

Laissant tomber son livre en desserrant les dents, Gurval repartit posément :

— Je ne te crains pas, la fille. Je leur dirai que tu...

Elle l'interrompit en le regardant avec des yeux terribles.

— Alors... tu m'en donneras? — réclama Gurval en tendant une main.

Elle acquiesça d'un signe de tête :

Jouant encore au cheval cravaché qui se cabrait, le pâtour s'éloigna. Marie-Aimée riotait d'un air doucereux ; puis elle reprit sa besogne et, sous ses mains prestes, le nouveau sabot naissait dans le quartier de hêtre.

Au sortir du chantier, je passai sous la nef sylvestre formée par les châtaigniers qui rivalisaient de hauteur avec les combles des pavillons de Cadindal. A mon approche, les moreaux à gros poitrails de bêtes au vert détalèrent, et, à leur galopade, les ruines sonnèrent le creux d'un sépulcre... Lorsque je traversai le bourg de Trévera, le taupier Coatmeur m'aborda et, suivant la politesse villageoise, se garda tout d'abord de m'entretenir du sujet qui l'intéressait :

— Ah ! vous arrivez de Cadindal, — me dit-il, — quels braves gens que ces Rouello ! Je... C'est-à-dire... bien sûr, ils ont des airs comme ça... et puis dans le fond... Enfin, on verra ce qu'on verra... Dites donc, monsieur, je le sais, vous souffrez des taupes dans votre jardin. Si vous le vouliez, j'irai vous les

détruire ! Vous me donnerez six sous par bête, prix du pays... Oui, les Rouello, moi, à votre place, je me défierais... Ah ! ce sera une belle surprise !

***

Un matin, tandis que je flânais autour de mon pigeonnier, la tête puissante du grand Patern avec ses moustaches rousses réunies à la barbe des joues qui lui faisaient une face de lion, dépassa la vieille muraille du jardin. A califourchon sur son bidet qui portait une culasse de farine en travers de sa croupe, le meunier se dressant sur les étriers me tendit les sabots.

— Rouello m'a prié de vous les remettre. Avec un homme de cette espèce-là, franc comme le bon pain, c'est plaisir de lui faire ses commissions. Bonsoir !

Et le meunier les jambes écarquillées sur sa jument ronde comme une chaudière, son feutre blanchi en auréole, continua de descendre la côte Saint-Fiacre.

Je contemplai les sabots de haut bord taillés par Symphorien. J'en caressai les formes maritimes. Ils imitaient exactement les carênes des chalands qui remontent nos canaux ; grosse proue camarde, flancs droits. Leur odeur amère évoquait les forêts humides. Occupé à la bordure d'une allée, Mathurin le Ressuscité tourna son œil clair vers moi :

— Chaussez-les hardiment, monsieur, et marchez sans raidir la cheville...

... Conseil facile, ces maudits bateaux s'obstinaient à quitter mes talons à chaque pas. Pourtant, au bout d'une petite heure, je pataugeai avec un réel plaisir dans l'herbe mouillée.

Je pris une telle satisfaction à me sentir au sec dans ces logements de bois et je les trimballai si gaillardement sur les cailloux, que le jardinier m'avertit :

— Votre paire sera bientôt usée si vous ne la chargez pas de clous.

— Chargez, Mathurin.

Il cuirassa les semelles de clous à têtes étoilées. C'était une

pitié de marcher sur ces astres brillants. Quelques semaines se passèrent.

Un matin la servante qui avait conseillé de m'adresser à Rouello, m'annonça :

— Voici vos sabots usés ou peu s'en faut.

Je fus sur le point de m'écrier :

— Quelle camelote !

— Aussi pourquoi ces chaussures de luxe, minces comme des recommandations, monsieur, lorsque Symphorien aurait dû vous tailler des vrais sabots de ferme qui conduisent leur homme de l'Épiphanie à la Saint-Sylvestre? Exigez du sabotier une paire à la mode de campagne et faites votre commande sans tarder.

Ce sabotage commencerait à m'ennuyer si les sabotiers eux-mêmes ne m'intéressaient pas plus que leur fabrication. ... Je m'acheminai vers leur chantier à travers les anciennes carrières d'ardoises de la « grée ». Les tristes collines hérissées d'aiguilles de schiste montaient, descendaient et remontaient jusqu'à l'horizon ; en ce panorama, seule une maisonnette vivait avec sa fumée pâle. Un carrier à face bleuâtre, des houseaux de guenilles aux mollets, se montra, une lame d'acier au poing, silhouette d'une signification redoutable sur ce panorama de fin du monde.

— Savez-vous, brave homme, si Rouello se trouve à son chantier?

Comme réponse, de son outil dressé, il dessina une large croix dans l'air et rentra dans sa tanière. Il ne me plaisait guère d'y suivre ce simple d'esprit.

Bientôt le hameau de la sabotière se dessina parmi les colonnes argentées des frênes et des hêtres. L'averse des feuilles-mortes avait criblé de taches rouges ou jaunes le glui des loges.

Lorsque je passai devant la crêche de Marie-Aimée, sa coche était inoccupée. Les « calots » demeurés hors de l'abri, avaient perdu leur teinte de beurre frais et les pluies les avaient grisés. Depuis combien de temps cet établi avait-il donc été délaissé?

Je trouvais, un peu plus loin, Sabin à califourchon sur un chevalet destiné à tronçonner les hêtres. Près de lui, le harpon,

cette grande scie à deux manches, était étendue. Après un salut grognon il remit à ses lèvres une pipe écourtée qui disparaissait dans le roncier de sa barbe.

— Hein ! Hein ! Hein ! quoi faire? moi seul? oui, quoi, quoi, quoi? — grommelait-il.

— Pourquoi n'allez-vous pas chercher votre frère afin qu'il vous aide à scier cet arbre?

Sans me regarder, il répondit :

— Autant demander le secours de mon neveu !

Je me rappelai l'enfant et je ne l'aperçus pas plus que sa vache. L'herbe haute de l'enclos témoignait qu'elle n'avait pas été pâturée depuis quelques semaines.

Je n'eus pas besoin de me rendre jusqu'à l'atelier de Symphorien et de Christine, à l'extrémité de la sabotière ; ils montrèrent, à l'étroite fenêtre de leur loge, les visages anxieux de personnes qui attendent des nouvelles inquiétantes.

En me reconnaissant, ils se regardèrent avec gêne, avant de m'inviter à entrer.

Par cette grise après-midi de novembre leur pauvre salle était plongée dans une telle obscurité que les chevrons de la toiture restaient invisibles. Sur l'âtre, aucun feu. L'horloge et le réveille-matin battaient la seconde avec une sorte de fièvre.

Le petit museau de Christine enfoui sous le vaste capot de moniale qui la coiffait, avait blémi depuis l'été. Sans une explication, elle me désigna Symphorien, assis sur un escabeau contre la table circulaire formée d'une rondelle de tronc. Un bandeau de linge était suspendu à son cou et son poignet droit s'y appuyait. Je trouvai au visage du sabotier un aspect de Jésus flagellé comme les primitifs flamands se l'imaginaient, front étroit aux tempes creusées, narines serrées, vastes yeux de jais où brûlent les flammes de la fièvre.

— De quoi souffrez-vous, Symphorien?

— Il est malade par trop de courage, — prononça énergiquement sa femme.

Lui, de ses prunelles brillantes, cherchait l'impression produite sur moi par cette déclaration.

— Il a souffert comme au purgatoire, — reprit Christine — et le voilà perclus.

Je protestai contre ce pessimisme. Une douleur rhumatis-

male n'avait jamais rendu infirme un travailleur aussi sobre que Symphorien.

— Oh ! mais, Rouello buvait son coup à l'occasion. Il buvait, le malheureux !

— J'ai bu, une fois le temps, — avoua sombrement le sabotier.

L'espèce d'acharnement apporté par ces sabotiers à considérer leur infortune comme irrémédiable, me surprenait. Quelle consolation leur donner? Derrière cette maladie je sentais percer un malheur plus grand. Pourquoi l'absence de Marie-Aimée? Qu'était devenu Gurval? Les avis divers du meunier et du taupier me revinrent à la mémoire. Ces Rouello souffraient-ils un juste châtiment ou bien d'une abominable injustice? Je regardais la campagne indifférente à ce drame intime. Et comme si le seul imprévu bienfaisant pût leur venir de l'espace plus clair que leur chaumière lugubre, les sabotiers cherchèrent aussi dans la vallée, par delà les ruines de Cadindal, ce qui pouvait surgir d'heureux. Plusieurs fois le nom de Marie-Aimée, de la svelte fille aux frisettes blondes sous le papillon de la coiffe, me vint aux lèvres, mais quand je me retournai vers les sabotiers, la stupeur empreinte sur leurs faces m'empêchait de leur poser des questions qui eussent peut-être ranimé leur douleur. Afin d'expliquer ma présence chez eux, je les entretins de mon désir. Désolée, Christine s'exclama :

— Ah ! mon pauvre monsieur, jamais Rouello ne pourra plus se servir de ses doigts.

J'allais me retirer après quelques mots d'espoir, lorsque la photographie d'un groupe d'enfants, posée près du portrait de l'artilleur Symphorien, éveilla mon attention. Je l'examinais lorsqu'un sanglot du sabotier, sanglot profond, rauque, douloureux, me serra le cœur. Christine remontant son devantal sur ses yeux, pleurait, cachée, avec de petits cris aigus qui piquaient les oreilles. Sur le groupe enfantin, à gauche d'une religieuse de la Sagesse, je reconnus le visage ovale de Marie-Aimée.

Enfin, ses yeux rougis appuyés sur moi, Christine préludait par des mots embarrassés au récit de leur misère, lorsque son mari la pria d'allumer une chandelle.

Du coffre d'Herbot, Christine sortit un paquet de chandelles de suif et quelques-uns de ces bâtonnets de résine fabriqués dans les fermes, et qu'on place sous l'âtre afin que leur humble éclat, plus pétillant que lumineux, étoile au moins les ténèbres. Dans ses paumes ouvertes la sabotière les montrait au choix de Rouello. Il choisit une chandelle. Aussitôt que Christine l'eut allumée, ils s'observèrent singulièrement.

— Parle, — commanda Symphorien.

De son ton gémissant, Christine m'apprit que leur fille Marie-Aimée, toujours « ligère », — c'est jeune, savez-vous? — ne se plaisant pas dans la solitude du chantier, avait préféré se gager chez un oncle qui tenait boutique au bourg de Saint-Jean-Brévelay. Quant à Gurval il étudiait chez l'instituteur libre de Questembert.

Ce récit banal était-il sincère?

— C'est bien la chose, — approuvait le malade. — Oh ! nous savons bien... il y a des gens qui vous diront... bien sûr Marie-Aimée a toujours été un peu hardie... de là à croire... Travailleuse, gaie, adroite, quelle perte pour nous !

— Elle gagnait Sabin pour la vitesse à l'ouvrage, — affirma Christine. — Enfin elle est en bonne place.

Les larmes de cette mère recommencèrent à couler et un sanglot du sabotier, un de ces affreux sanglots qui le secouaient de la plante des pieds à la tête, se prolongea quand il voulut répéter :

— Oui, elle est en bonne place.

Christine souffla brusquement la chandelle ; nous nous trouvâmes plongés en pleine obscurité.

— Excusez-moi, monsieur, — dit la sabotière, — mais rapport au chômage de Symphorien on ne peut tenir la chandelle allumée que dans les instants d'importance. Quand je fais la soupe et au moment du coucher, j'éclaire. Le reste du temps, nous nous contentons de la rougeur du feu.

Mécontent Rouello reprocha à sa femme d'avoir éteint :

— Ce n'est pas honnête. Tu devais attendre le départ de monsieur.

— Oh ! toi, — répliqua Christine, — si je t'avais écouté, depuis notre mariage, nous aurions brûlé des centaines et de

milliers de chandelles. Voir comme au soleil, voilà ce qu'il te faut. Et nous n'en avions pas le moyen.

Dans l'ombre où son visage et le brassard de linge formaient une lueur blême, le sabotier déclara avec une étrange voix :

— C'est vrai, si j'avais été riche, il n'aurait jamais fait nuit chez moi. Christine, tu vas rallumer. Je veux que tu donnes à lire la lettre de Marie-Aimée.

Elle jeta une exclamation où la surprise, la crainte et la honte se mêlaient. Rallumant à regret la chandelle, elle me tendit une enveloppe commerciale en méchant papier mince à laisser transparaître l'écriture appuyée, aux mots curieusement terminés par des arabesques, naïveté ou vanité?

— Lisez, — me demanda Symphorien.

Ses coudes tremblaient d'émotion, et sa femme, tout à coup, éprouva le besoin de frotter son buffet en me tournant le dos.

La jeune fille écrivait :

« Mes chers parents,

» Je vous respecte bien. Je viens vous dire que je pense à vous et que les Mères sont bonnes avec moi. Je couds du linge fin pour les dames de Paris avec mes compagnes. Ça ne m'empêche pas de regretter Cadindal et j'aimerais mieux travailler près de vous que d'être lingère ici. Enfin, je suis malheureuse et je vous demande en pitié de venir me chercher, vu que je périrai si je dois rester. Cependant les Mères sont justes et il y a de la nourriture à sa suffisance. Je me réduis à rien, parce que je pleure toutes les nuits. Venez, par grâce, ou bien il ne vous restera plus de fille. Mais des fois, vous le voudriez peut-être? Je vous honore bien et je vous demande pardon en vous attendant.

» MARIE-AIMÉE »

Le ton tragique de cette lettre m'avait ému. Sa « bonne place » ne paraissait guère lui plaire.

Frappant du plat de la main la table, Rouello se leva, et prononça :

— Je veux tout vous raconter. C'est mon idée.

Christine s'était mise la tête entre les bras sur son buffet.

— Eh bien ! ma fille n'est pas chez son oncle de Saint-Jean, comme nous l'avons dit aux gens de Cadindal. J'ai fait enfermer Marie-Aimée au Refuge de Vannes. Elle nous avait causé du désagrément.

— Elle n'est qu'un peu « ligère », par jeunesse, ça ne sait pas ! — bégaya Christine à travers ses larmes. — Quinze ans, pensez donc?

— Elle n'en sortira pas de sitôt, — prononça farouchement le sabotier.

— Mais, mon pauvre homme, elle t'écrit qu'elle périra.

Tant pis !

— La laisserais-tu mourir?

Le malade sortit afin d'éviter une explication, et me rappelant son grand-père Servais à la volonté implacable, je plaignis la jeune fille. De quel crime s'était rendu coupable cette gracieuse enfant? Je crus le deviner.

... Quand je quitte la sabotière, quatre heures sonnent lourdement au clocher de Plumelec. Après cette journée de ténèbres, juste au moment d'être happé par les pinèdes qui ferment l'occident, le soleil se montre sous la forme d'une gueule rouge. Je marche sur des jonchées dorées ; les frondaisons des châtaigniers portent encore des feuilles translucides, mi-vertes, mi-cuivrées qui laissent filtrer des éclairages de verrières. Pas d'autre bruit que le murmure du vent qui fait sa prière dans les peupliers frissonnants de la Claye ; plus bas un ruisseau marmotte d'une bouche mouillée comme une dévote.

J'avais atteint la crête de la grée qui développait sur le ciel violâtre le profil d'une scie énorme. Un char-à-bœufs s'y avançait en plein ciel avec la lenteur d'un équipage de roi fainéant. Une rondelle d'airain sonnait à son essieu, à chaque tour de roue, un glas monotone.

Ce char et ses bœufs eux-mêmes plongèrent peu à peu dans les vapeurs vertes de la vallée. Ensuite, ce fut l'ombre sur le Morbihan jusqu'à l'Océan.

Les petites chandelles d'un Rouello conjureront-elles jamais la mélancolie des mois noirs de Bretagne?

***

Deux étés s'écoulèrent et la fantaisie de patauger en sabots m'était sortie de l'esprit, quand au sortir du manoir de Mellac, le baron du Fredou m'entretint des ruines de Cadindal dont il me vanta la haute allure. Je me rappelai les sabotiers. Comme M. du Fredou m'affirmait qu'en prenant l'avenue des Mélèzes, à travers sa propriété, je pourrais atteindre le hameau de Cadindal sans trop allonger ma promenade, je me décidai à cette course.

Le souvenir que je gardais du malade, de Christine et de Sabin, devint presque un remords quand je pensai à Marie-Aimée enfermée avec les filles repenties du Refuge de Vannes. Comment n'avais-je pas eu la curiosité de m'informer de cette petite sabotière dont les bavolets voletaient commes des papillons au-dessus des frisettes dorées de ses cheveux, tandis qu'elle travaillait à sa coche? Je me souvins aussi de l'accent farouche de Symphorien à ma lecture de la lettre lamentable de son enfant. Des commérages me revenaient aussi à la mémoire. Quelques boutiquiers de Trevéra n'avaient-ils pas prétendu que ces pauvres gens vivaient d'expédients? Par contre Mathurin le Ressuscité et le meunier Patern Trovic m'avaient dit :

— Ils en remontreraient au curé par la sagesse !

Quelle surprise lorsque j'eus dépassé la porte monumentale du château ruiné et ses pavillons à hauts combles. La frênaie et la sabotière avaient disparu, rasées comme une barbe sur une joue. En vain je parcourus l'emplacement du chantier. Je ne retrouvai pas un « grimpot », pas même une pierre de l'âtre ou une perche de la loge à fumer les chaussures de bois. Devant cette disparition stupéfiante, je crus que je rêvais cette histoire.

A ce moment Louise Leroch, une couturière à quinze sous la journée de ma connaissance, vint à dépasser l'ancien portail de Cadindal. Ses enfants, une fillette et un garçonnet l'accompagnaient, accrochés aux côtés de sa robe à vertugadin.

A ma question : que sont devenus les Rouello? cette ouvrière craintive retira vivement ses enfants derrière sa

jupe dans un mouvement instinctif de défense maternelle puis, rassurée, elle me dit :

— Ils habitent maintenant Saint-Gentien, monsieur, un hameau à la hauteur de leurs moyens. Les locations n'y coûtent guère, car les maisons y sont presque en l'état de ce château ruiné.

Sans attendre mes autres interrogations, pressée par le travail à sept centimes l'heure qui l'attendait, Louise ascensionna le flanc d'une genêtaie rouillée. Son garçon et sa fille avaient repris les bords de sa cotte bleu de roi et ils l'élargissaient comme une bannière processionnelle.

A cinq cents mètres vers la rivière de la Claye, je trouvai Saint-Gentien, bourgade haillonneuse aux toitures rapiécées comme des habits d'arlequin. L'ardoise, le chaume, les planches, les roseaux mêlaient leurs débris afin de garder les habitants des eaux. Jadis florissante, desservie par un sous-curé et un prêtre baptiseur-notateur, Saint-Gentien se mourait d'avoir été négligé par les routes carrossables. Ses logis médiévaux à escaliers extérieurs croulaient dans la vase de la ruelle unique. Quelques journaliers et des chercheurs de pain occupaient cette douzaine de tanières fleuries au printemps de valérianes et pourries par les lichens squameux et les champignons pendant les six mois de pluie.

— Rouello, voici son château — me répondit une fileuse bossue en me désignant de sa quenouille une chaumière dont une moitié de la toiture squelettique montrait ses côtes de bois impuissantes à retenir le glui décomposé en terreau noirâtre.

Les anciens sabotiers occupaient la seule chambre habitable de l'étage, car les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée tombaient de misère sur leurs gonds. Je frappai un huis renforcé de pointes forgées et de peintures dignes d'une porte de prison. Une sorte de bêlement m'invita d'entrer. Dans une pièce à plafond d'étoupe mêlée de terre délayée dont les miettes ne cessaient de tomber sur le carrelage et sur les meubles qu'ils couvraient d'une poussière ocrée, je trouvai Symphorien couché tout habillé. Une casquette de maquignon, en mauvais alpaga, à large visière, — quelque cadeau sans doute? — le coiffait et projetait son ombre sur son

visage de la nuance du suif ranci. Ses mains recourbées comme des pattes de caniche savant, dépassaient les bords d'une couverture d'écurie, verte et noire. Ankylosés et ployés ses genoux bombaient la laine. Rien ne bougeait plus en Symphorien que ses yeux qui charbonnaient sous leur visière comme des braises prêtes à s'éteindre dans leur cendre.

Lui ayant tendu la main, je fus obligé de toucher ses doigts crispés, car il murmura :

— Je ne suis plus qu'un cadavre chaud. Excusez-moi, il faut que je regarde droit en face. Je ne sais pas même ce qui se passe à côté de moi dans la chambre. Ma femme doit me prendre la tête et me pencher sur ma cuiller pour manger la soupe. Asseyez-vous ! Christine est occupée à la métairie de la Ville-Elo et elle ne rentrera qu'à la nuit. Il faut qu'elle cherche à gagner les sous qui nous entretiennent de pain. Et elle, une créature si propre, vous vous souvenez, est obligée d'entrer pieds nus dans le fumier.

Une espèce de râle intérieur, formé d'une suite de hoquets gutturaux, résonna dans la pièce.

J'avais serré les pauvres pattes recourbées du paralytique et je regardais le buffet ciré, les pots en place et un peu de linge frais protégé des poudres du plafond par un journal. Devant le foyer, en bel ordre, quelques petites casseroles et une marmite de terre rouge très astiquée.

Sur la table, contre le lit de Symphorien, une dizaine de bougies étaient rangées. Aucune d'elle n'avait été allumée. D'une étrange voix creuse il me demanda :

— Comme je ne puis pas tourner le cou, dites-moi, sont-elles à leur place, les chandelles? Comme je veux voir clair pour mourir, il faut qu'elles soient prêtes à brûler. C'est mon idée. Rendez-moi donc encore le service de m'apprendre si le crucifix de bois que j'ai sculpté, dans le temps que j'étais un homme, est suspendu derrière moi contre le mur?... Ah ! j'avais du goût, jadis, à travailler le bois de toutes les manières. Hélas ! la vie des personnes, qu'est-ce que c'est? Quand vint le dernier hiver, le mal bleu qui tenait ma main, remonta dans mon bras ; puis le corps se prit. Le docteur vint dire des mots savants parce qu'ils ne pouvait pas tenir un langage raisonnable. Moi je savais bien que je périssais par trop

de courage. J'avais taillé assez de sabots pour garnir les chemins de Cadindal à Vannes.

Rouello dilate des yeux effrayants et ses joues minces se creusent à se toucher. Il reste ainsi quelques secondes, hanté par quelque vision terrible, puis il soupire et prononce en raclant du gosier sur les mots avec une espèce d'affreux dégoût :

— Peut-être que j'aurais pu guérir... mais j'avais perdu le goût de vivre. L'an dernier, Sabin, mon frère, tenait encore bon à notre sabotière et Christine l'aidait. Mais la honte qu'il y avait sur nous gênait Sabin, un tertiaire de Saint-François. Quand il apercevait l'un de ses confrères, le sang lui étouffait le cœur, et, un soir, il nous fit ses adieux. Ce fut la fin du chantier. Il fallut tout vendre, tout abattre, les frênes, nos loges, les coches ; et quand vint la Saint-Jean, la jeunesse du bourg dansa autour de la « fouée » fabriquée avec les chaumes de nos auvents.

» Un char-à-bœufs me conduisit jusqu'à ce hameau, parce que les carrioles n'y peuvent atteindre à cause des fondrières. Le médecin avait dit à ma femme : « Rouello ne s'en relèvera point. Cependant, il peut traîner des ans, cela dépendra de ses façons. »

A ce moment les mains paralysées du sabotier qui ressemblent à des moignons, car les doigts rejoignent les poignets, frémissent au-dessus de la couverture et Symphorien ouvre la bouche. Toute sa mâchoire apparaît entre ses lèvres retroussées et tremble ; une colère terrible essaie d'agiter ce moribond d'ordinaire immobile comme une pierre tombale. Il ramène enfin lentement ses dents les unes sur les autres, et il gronde :

— Je veux mourir, mourir, mourir, mourir ! Et je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas !

L'épouvantable accent de Rouello émouvrait la brute la plus insensible.

Un platras gros comme le poing se détache à cet instant entre les poutres du plafond et s'écrase avec un bruit mou.

Le halètement qui faisait avancer et reculer le menton du sabotier, s'apaise.

— Par bonté, monsieur, — reprend-il humblement, — prenez-moi donc la tête et tournez-la vers la fenêtre.

Je saisis Rouello ; ses os sont à peine recouverts de leur

peau. Comme un objet, je déplace la tête sur son cou ; elle reste orientée dans la position où je l'arrête. Maintenant les yeux de l'ancien sabotier fixent les miens, étrange regard qui scintille, s'allume ou s'éteint et la bouche s'essaie à prononcer des mots : enfin lorsque le malade paraît avoir assemblé à sa convenance les paroles qu'il peut prononcer, il me dit :

— Approchez-vous ! Des fois l'on pourrait m'entendre... Je meurs d'outrage, monsieur. J'ai dans l'esprit que j'aurais pu me relever de maladie, mais j'avais perdu le goût de vivre depuis que nous étions faillis par la faute de notre fille. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce qu'elle a fait, cette coquine? Sabotiers, nous étions gueux, c'est entendu ; mais il y avait de l'honneur chez les Rouello et l'honneur? Hein ! l'honneur, c'est tout, quand on n'a pas autre chose. Depuis plus de cent ans les paroisses pouvaient dire : « Les Rouello, c'est du monde qui se tiendrait fier même devant les saints ! Nous étions honorés. Et voici que le respect pour nous se perdit. Les marchands, quand j'allais au bourg, me regardaient noir. Des cultivateurs m'évitaient. L'épicière de Trévera, un jour que Christine venait lui acheter notre sucre, s'écria : « Tu devrais me rembourser les deux francs que tu m'as fait demander par ta fille ! » Ensuite l'aubergiste réclama vingt sous de prêt et la mercière une pièce blanche, et les autres des sous par-ci, des sous par-là. Comme nous avions de la réputation, personne n'avait refusé à Marie-Aimée. Mais tous riaient en faisant leurs réclamations :

« — Ah! malins, vous croyez que les vieilles dettes il n'en faut plus parler et que les jeunes il faut les laisser vieillir !

» Le soir même je prenais Marie-Aimée par l'oreille et, de toute la nuit, je ne la lâchais point, tandis que je la conduisais au Refuge de Vannes. Puis, je m'en revins. Hélas ! notre fille avait gaspillé notre honneur de porte en porte et je ne le retrouvais plus. Alors je commençai à dépérir. Quelques semaines plus tard les frères quatre-bras qui ont une maison en Angleterre, vinrent m'enlever Gurval qui n'avait d'appétit que pour le catéchisme. Quand il voulut m'embrasser pour l'adieu, je lui donnai une gifle, parce que c'est une trahison de lâcher un métier occupé par ses aïeux depuis les temps des temps. Et voilà comment mon autre enfant nous quitta.

» Maintenant, vous le comprenez, il ne me reste plus qu'à trépasser, et les bons coups de langue du recteur de Trévera n'y changeront rien : je meurs dans l'outrage.

Sur la demande du misérable Symphorien je repris sa tête entre mes mains et, la tournant doucement, je la replaçai dans l'axe du lit. Je me retirai à reculons lui souhaitant une santé et un courage qui me paraissaient maintenant presque dérisoires. Quand j'ouvris la porte Rouello avait fermé ses paupières blanches et ouvert la bouche. Aucun souffle ne s'entendait. Je crus qu'il venait d'expirer. Me rapprochant, je vis que ce martyr pleurait en silence et les larmes, une à une, lentes, lentes, s'effilaient sur ses joues cadavéreuses.

Au mois de novembre, j'eus l'occasion d'errer quelques instants sur l'emplacement de l'ancienne sabotière de Cadindal. Un ajonc ras d'un vert léger commençait à s'étendre par plaques circulaires sur ce sol jadis piétiné par la vaillance, l'honnêteté et l'amour.

Ainsi les herbes recouvrent partout des reliques et considérée à ce point de vue la campagne la plus humble acquiert une valeur d'émotion poignante.

A ma rentrée chez moi, le Morbihan m'apparut comme le reliquaire des Rouello, des Mathurin le Ressuscité et de tant d'autres qui palpitèrent quelques années sous son vaste ciel et rentrèrent à leur automne dans le vaste humus des feuilles mortes. Pourquoi cette secrète qualité d'âme de nos paysages bretons, rugueux comme des cilices et cendrés comme des foyers consumés, ne leur viendrait-elle pas de ces innombrables générations qui souffrirent dans la résignation avec la volonté de se présenter pleins d'honneur devant l'éternité?

J'appris la fin de Symphorien. Il était mort dans l'éclairage de toutes ses chandelles et il en avait eu le seul agrément de son sort infortuné.

La Maison Centrale de Rennes garde Marie-Aimée.

CHARLES GÉNIAUX

LE SULTAN OTTOMAN

ET

LE KHALIFAT

On peut espérer que les gouvernements alliés préparent plus efficacement la paix pendant la guerre qu'ils n'ont préparé la guerre pendant la paix. Tout en agissant de façon à nous assurer la victoire, leur devoir est d'en envisager dès maintenant les conséquences.

Parmi les décisions qu'ils auront à prendre alors, celles qui concernent l'Empire ottoman sont peut-être celles qui demandent le plus de réflexion.

Nous croyons que la France a plus à perdre qu'à gagner au partage de l'Empire ottoman. C'est là pourtant une éventualité qu'il convient de prévoir. On prétend que les puissances de l'Entente ont tracé les grandes lignes de ce partage. Si, comme il faut l'espérer, la condition à laquelle ces attributions sont subordonnées se réalise, tout porte à croire qu'elles laisseront subsister un noyau du présent Empire ottoman sous la souveraineté d'un descendant d'Osman. Souhaitons que les copartageants évitent alors la faute commise récemment par l'Autriche et par l'Italie au moment de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, et de la Tripolitaine, et qu'ils organisent les régions conquises sans les relier au sultan turc par le lien d'un pouvoir spirituel imaginaire.

I

A diverses reprises, depuis l'annexion de la Crimée à la Russie en 1783, cette question aurait pu se poser : elle n'a pas même été envisagée. Les États européens qui ont acquis des territoires ottomans n'y ont jamais admis une ingérence que le souverain dépossédé ne songeait d'ailleurs nullement à exercer. Les prétentions du sultan turc à une autorité spirituelle distincte de son pouvoir temporel ne se sont guère affirmées avec netteté et d'une façon suivie que sous le règne d'Abdul-Hamid. Elles se sont appuyées sur deux principes : d'une part le nationalisme à forme religieuse qui, dès le commencement de son règne, tendait déjà à rapprocher les musulmans de tous les pays et à les unir contre l'Europe envahissante et dominatrice ; d'autre part la notion erronée que l'on se fait en Occident du principe de l'Islam comme des attributions des souverains musulmans et particulièrement de celles du sultan turc. La révolte actuelle du Grand Chérif de la Mecque vient d'appeler l'attention sur leur légitimité.

C'est en Europe qu'a été conçue et exprimée avec une netteté et une précision occidentales l'idée que le sultan, en sa qualité de khalife, c'est-à-dire de successeur du Prophète, est un chef religieux, gardien et interprète de la foi, révélateur du dogme, une sorte de pape doublé d'un empereur. Elle a trouvé un écho dans les ouvrages d'orientalistes de valeur. L'un d'eux, M. van Berchem, parle du « pouvoir spirituel du khalife [1] ». M. Goldziher va jusqu'à présenter le khalife comme « un hiérarque placé à la tête d'une Église d'État (*Staatskirche* [2]) ». Aucun érudit musulman n'a usé d'un langage pareil, par la raison que l'Islam ne connaît ni Église ni pouvoir spirituel. Il est vrai que quelques polygraphes musulmans, Yakout, Aboulféda, Qalqachandi, qui ont écrit au moment des croisades ou fort peu de temps après, ont comparé le pape au khalife, ou même l'ont appelé le khalife des chrétiens : mais cette com-

1. *Titres califiens d'Occident*, p. 19.
2. *Muhammedanische Studien*, II, p. 53.

paraison était destinée à faire comprendre la position éminente du Souverain Pontife au moyen âge, sa qualité de chef suprême de la chrétienté, de censeur et d'arbitre des rois. Un tel rôle était alors joué par les khalifes de Bagdad ou tout au moins revendiqué pour eux par les théoriciens du droit public islamique, tels que el Mawerdi. Aussi Qalqachandi, pour préciser les attributions du pape et les distinguer de celles du khalife, observe-t-il que le pape se signale par cette prérogative que « de lui relèvent les questions de religion, la décision de ce qui est licite ou illicite[1] ». En réalité, nous l'établirons plus loin, la souveraineté du khalife en matière religieuse est à peu près du même genre que celle du roi d'Angleterre ou du tsar. C'est l'opinion publique européenne qui a pris ce chef temporel pour un pontife.

C'est également à des publicistes européens qu'est dû le mot « panislamisme » qui, comme il arrive souvent, a précisé une notion assez confuse en l exprimant et en a donné une conscience plus claire aux nationalistes musulmans. L'inventeur paraît en avoir été Gabriel Charmes, auquel nous devons également l'expression « la politique du khalife », qui résume la ligne de conduite suivie avec une si remarquable ténacité par l'ex-sultan Abdul-Hamid. Le professeur C. H. Becker, directeur de la revue *Der Islam*, y voit « une trouvaille heureuse pour désigner une manifestation nouvelle d'une très ancienne tendance unificatrice[2] » ; cette renaissance serait due à une réaction des représentants intellectuels de l'Islam contre la pénétration politique, l'expansion économique, l'envahissement scientifique de l'Occident. On peut dire sans exagération que ce vocable bizarre, amalgamé en Europe, a beaucoup contribué à stimuler les aspirations obscures accumulées dans l'âme musulmane par treize siècles d'enseignement dogmatique et de vie religieuse.

Le sentiment d'une communion d'idées et de croyances, d'une solidarité de destinées, a été conçu par les disciples du Prophète dès ses premières prédications, mais ne s'est claire-

1. P. Lammens, *Relations officielles entre la Cour romaine et les sultans mamelouks d'Égypte*, *Revue de l'Orient chrétien*, 1903, p. 101 et s.

2. *Archiv für Religionswissenschaft*, Band VII, 1904. Cf. M. Hartmann, *Der Panislamismus*, p. 2 et les références y contenues; notes sur le panislamisme dans la *Revue du Monde Musulman*.

ment manifesté que sous la pression de l'Europe. Une fois éveillée, cette conscience de la solidarité musulmane devant le danger qui menace les idées et les sentiments sur lesquels se fonde leur vie familiale et sociale, a pris une forme beaucoup plus politique que religieuse ; elle a son foyer principal à Constantinople où Abdul-Hamid s'est efforcé, avec un remarquable esprit de suite et de méthode, de la fortifier, de l'unifier et de la diriger, afin de l'utiliser comme l'instrument de ses ambitions.

Aux termes de la Constitution, œuvre de Midhat pacha, promulguée le 11/23 décembre 1876, au début du règne d'Abdul-Hamid :

La souveraineté ottomane qui réunit dans la personne du Souverain le Khalifat suprême de l'Islamisme, appartient à l'aîné des Princes de la dynastie d'Osman, conformément aux règles établies *ab antiquo*. (Art. 3.)

Sa Majesté le Sultan est, à titre de Khalife suprême, le protecteur de la religion musulmane. Il est le Souverain et le Padischah de tous les Ottomans. (Art. 4.)

Cette charte est restée lettre morte dans tous ses articles, sauf — en tant du moins que cela dépendait du nouveau sultan — pour les deux que nous venons de citer.

Abdul-Hamid n'a cessé d'affirmer ses prétentions au titre de khalife protecteur de l'Islam que lui reconnaît la constitution et il n'a rien négligé de ce qui pouvait répandre son influence politique et son autorité religieuse dans tous les pays islamiques. Il a offert dans sa capitale un refuge aux agitateurs, aux mécontents contraints de quitter les colonies européennes. Ses émissaires, journalistes, cheikhs des confréries mystiques, agents de toute sorte, se sont répandus partout où il y a des musulmans. Il a multiplié les consulats ottomans et en a fait des centres de propagande et d'intrigues. Comprenant tout le parti qu'il pouvait tirer de la presse arabe qui s'est si rapidement développée depuis une trentaine d'années, il a, en Tunisie, en Égypte, dans les Indes, subventionné les journaux, encouragé et flatté leurs rédacteurs. La presse d'Europe elle-même n'a pas toujours, dit-on, échappé à ce travail de séduction. A l'intérieur de son Empire, les agents de l'administration turque ont entrepris de convertir de gré

ou de force à la Sonna orthodoxe les fractions dissidentes de l'Islam : Nosairis, Druses, Ismailis, Yezidis. Ils leur ont bâti des mosquées et des écoles, imposé des cheikhs chargés de rectifier et de purifier leurs credos; enfin, pour mieux les assimiler, ils ont imposé le service militaire à ces populations qui en avaient toujours été exemptes. Le panislamisme politique et le panislamisme religieux se prêtent ainsi un mutuel appui.

Autant qu'à Constantinople, le centre de ce mouvement doit être cherché à la Mecque. Abdul-Hamid s'est toujours proclamé le défenseur et le serviteur des Lieux-Saints. Une des manifestations les plus significatives de cette dernière politique fut l'entreprise du chemin de fer de la Mecque. Sous le prétexte de recueillir des souscriptions, ses agents sont entrés en relation avec la plupart des communautés islamiques et se sont efforcés de les rattacher au khalife, sans d'ailleurs que les gouvernements des colonies européennes, celui des Indes néerlandaises excepté, aient fait obstacle à leurs menées. A la Mecque, le panislamisme a laissé indifférent l'entourage du Grand Chérif, plus occupé de ses intérêts temporels que de prosélytisme religieux; il a été au contraire accueilli avec une grande faveur dans les milieux théologiques qu'abrite l'ombre de la Kaaba et qui ne cessent de se renforcer chaque année au moment du pélerinage d'un nouveau contingent de visionnaires et des plus zélés parmi les membres cultivés des confréries musulmanes. A beaucoup de ces aventuriers la Mecque offre un refuge permanent. Ils s'y installent loin du contact abhorré des infidèles, en qualité de « Djar Allah », voisins d'Allah, dans une retraite ascétique, interrompue par des intrigues politiques sur la masse ignorante et impressionnable des pélerins. A ces pauvres gens exaltés par les pratiques du pélerinage ils prêchent la haine des mécréants et la solidarité des croyants sous l'étendard du Padischah. Le Coran n'a-t-il pas dit : « Les musulmans sont frères », et encore : « Ne contractez pas amitié avec les infidèles »? Il est facile de concevoir l'impression que peuvent produire ces textes et d'autres semblables, commentés dans un tel milieu devant des auditeurs aussi confiants et aussi crédules.

Le résultat de toutes ces manœuvres a été non seulement de grandir le prestige de l'Empire ottoman, mais d'en faire

le centre des espoirs de tous les musulmans qu'attristait la décadence des sociétés islamiques. Parmi tant de pays musulmans profondément affaiblis et désorganisés, ils virent en lui, grâce à cette propagande, le seul État resté, sinon puissant, tout au moins souverain, et beaucoup le crurent encore capable de rendre à l'Islam sa force militaire et sa prospérité matérielle. De là à croire son chef réellement titulaire du khalifat, mieux encore à lui attribuer une autorité religieuse sur les sociétés musulmanes établies au dehors des limites de ses territoires, la distance n'était pas infranchissable. La diplomatie du parti jeune-turc l'a fait franchir aux sujets musulmans de deux puissances européennes.

II

Aux termes de l'article IV du protocole austro-turc du 26 février 1909 relatif à l'annexion de la Bosnie-Herzegovine :

> Le nom de S. M. I. le Sultan, *comme Khalife*, continuera d'être prononcé dans les prières publiques des musulmans... Aucune entrave ne sera apportée aux rapports des musulmans avec leurs chefs spirituels, qui dépendront comme toujours du Cheikh-ul-Islam à Constantinople, lequel donnera l'investiture au Reis-ul-Ulema (Chef des Ulema).

Ce traité est le premier instrument diplomatique où le titre de khalife est reconnu au sultan. Une prétention sur laquelle les représentants qualifiés de l'Islam n'avaient jamais voulu se prononcer est ainsi admise et sanctionnée par une puissance européenne. Les plénipotentiaires austro-hongrois ne semblent avoir aperçu aucun des pièges qui leur étaient tendus par les négociateurs ottomans. Suivant le droit public islamique, le droit d'être nommé dans les prières publiques est une prérogative de tout souverain indépendant, sultan ou simple émir. Cette mention n'est pas un acte cultuel ou religieux, mais bien plutôt une manifestation de loyalisme politique, la reconnaissance de l'autorité du souverain faite au nom des fidèles assemblés. La liturgie chrétienne suit la même pratique que

le protocole du 26 février 1909 a confondue avec une prérogative de la souveraineté spirituelle. Grâce à l'ignorance ou à la légèreté de ses négociateurs, les représentants d'un État européen veilleront chaque vendredi à ce qu'il soit solennellement rappelé à ses sujets musulmans que le sultan est leur vrai souverain, qu'il le reste en dépit de toutes les conventions internationales et de tous les remaniements territoriaux et que leur devoir religieux est de prier publiquement pour lui.

Les rédacteurs de l'article IV ne s'en sont pas tenus là ; ils ont reconnu comme un principe incontestable l'existence d'un pouvoir spirituel dans l'Islam, ils ont transformé les imams et les ulema en ecclésiastiques et les ont subordonnés au Cheikh-ul-Islam de Constantinople, fonctionnaire turc nommé, promu, révoqué par le sultan et dont ces personnages sont réputés tenir leurs pouvoirs. C'est donc le sultan qui est, en vertu du traité, le chef suprême des uléma et des cadis bosniaques. Il était difficile d'accumuler plus de dangereuses bévues en aussi peu de mots.

Trois ans plus tard, pour tirer parti du traité de paix de Lausanne, le gouvernement italien faisait aux populations de la Tripolitaine et de Cyrénaïque des déclarations encore plus imprudentes.

La veille de ce traité, le 17 octobre 1912, le sultan envoyait à ces populations un firman ainsi conçu :

Mon gouvernement se trouvant dans l'impossibilité de vous donner un secours efficace, préoccupé d'autre part d'assurer votre fidélité présente et future, voulant éviter la continuation d'une guerre désastreuse à vous et à vos familles et périlleuse pour mon Empire et faire renaître dans votre pays la prospérité, usant de mes droits souverains je vous concède une pleine et entière autonomie. Votre pays sera régi par des lois nouvelles et par des règlements spéciaux à la préparation desquels vous apporterez les concours de vos conseils pour qu'ils correspondent à vos besoins et à vos coutumes.

Je nomme comme mon représentant mon fidèle serviteur Khemseddine, avec le titre de « Naib-el-Sultan » (Représentant du Sultan) et il aura la charge de la protection des intérêts ottomans dans votre pays.

Le mandat que je lui confère a une durée de cinq ans : passé ce délai, je me réserve de renouveler son mandat ou de pourvoir à sa succession.

Notre intention étant que les dispositions de la loi sacrée du Chéri

restent constamment en vigueur, nous nous réservons à cette fin la nomination du Cadi qui à son tour nommera le « Naib » parmi les Uléma locaux conformément aux prescriptions du Cheri. Les émoluments de ce Cadi seront payés par nous et ceux du Naib-el-Sultan, comme d'ailleurs ceux des autres fonctionnaires du Cheri, seront prélevés sur les taxes locales.

Le traité italo-turc du 18 octobre stipulait simplement dans son article 2 :

Les deux gouvernements s'engagent à donner immédiatement après la signature du présent traité l'ordre de rappel de leurs officiers, de leurs troupes ainsi que de leurs fonctionnaires civils, respectivement le Gouvernement ottoman de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque et le Gouvernement italien des îles qu'il a occupées dans la mer Égée.

Sous la même date, le commandant du corps italien d'occupation de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine, publiait le décret suivant :

Les habitants de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque continueront à jouir comme par le passé de la plus complète liberté dans la pratique du culte musulman ; le nom de S. M. Impériale le Sultan comme Khalife continuera à être prononcé dans les prières publiques des musulmans ; il sera représenté par la personne qu'il aura nommée et dont les émoluments seront prélevés sur les impôts locaux ; les droits des fondations pieuses (Wakfs) seront respectés comme par le passé ; aucun empêchement ne sera apporté aux relations des musulmans *avec le chef religieux dénommé Cadi qui sera nommé par le Cheikh-ul-Islam* et avec les Naibs nommés par lui et dont les émoluments seront prélevés sur les taxes locales.

Ce surprenant document annonce aux nouveaux sujets du roi d'Italie que leur ancien souverain reste leur khalife et qu'ils devront continuer à prier publiquement pour lui ; bien mieux, il leur notifie les pouvoirs du représentant que le sultan a nommé auprès d'eux sans dire avec quelles attributions ; pour couronner le tout, il les informe que le cheikh-ul-islam (le chef des ulema de Constantinople) nommera le cadi ; enfin, par une incroyable confusion, il qualifie de chef religieux le personnage qui est simplement un juge[1].

1. Mieux inspiré encore et plus précis, M. Giolitti qui était alors président du conseil des ministres d'Italie, assimilait dans une interview les cadis à des évêques !

Plus encore qu'en Bosnie-Herzégovine la Sublime Porte disposait donc dans les nouvelles possessions italiennes, avant que l'Italie eût de nouveau déclaré la guerre à la Turquie, du droit d'intervenir incessamment et d'entretenir une perpétuelle agitation sous prétexte de régler les questions mal définies qui peuvent relever du khalife, du cheikh-ul-islam et du cadi, subordonné de ce dernier. Le sultan demeurait ainsi en Tripolitaine et en Cyrénaïque non seulement la suprême autorité religieuse, mais le contrôleur de la loi islamique et le chef de la juridiction chargée de l'appliquer. Tout dans la doctrine islamique est règle légale, tout dans la vie publique, civile, privée d'un musulman est ordonné par la loi religieuse, même les actes les plus insignifiants. Le représentant du sultan pouvait donc à tout instant s'immiscer dans l'administration et dans la législation de la colonie placée sous ce singulier régime, en prétendant assurer la liberté du culte et maintenir les relations des musulmans avec leurs chefs religieux.

III

Quelle est exactement la nature du khalifat, quels pouvoirs implique cette fonction? Quels titres invoque la dynastie d'Osman lorsqu'elle prétend l'exercer et quelle est leur valeur?

Le khalife (successeur) ou imam (guide) est le chef de la communauté islamique, son autorité s'est donc établie suivant la conception fondamentale qui est le lien de cette communauté. Le khalife est le chef des musulmans, mais ses pouvoirs, qu'il exerce sans autres limites que celles qu'a posées la loi révélée dont il doit maintenir l'observation, n'ont rien de sacerdotal. Défenseur de la religion, il ne peut en interpréter la doctrine, car ses fonctions ne lui confèrent point la science des docteurs, et ceux-ci ont seuls qualité pour enseigner les dogmes et déduire les solutions pratiques, contenues dans la doctrine traditionnelle.

De toute nécessité, dit Ali el Qari, théologien musulman sûr et précis, un personnage doit se trouver placé à la tête des musulmans

Il lui appartient de veiller à l'exécution de la loi, à la défense des frontières, à l'équipement des armées, à la rentrée des contributions légales, à la punition des coupables, des voleurs et brigands, à l'organisation des réunions publiques, au mariage des mineurs sans tuteur, à la distribution équitable du butin et autres devoirs résultant de la législation musulmane [1].

El Mawerdi qui s'exprime en termes presque identiques donne la même énumération [2]. Aucun caractère sacré ne distingue donc le khalife.

Il représente la puissance judiciaire, administrative, militaire de l'État... sa désignation n'exige aucune qualité inhérente à sa personnalité [3].

Il faut se garder de le considérer comme une sorte de pontife-roi, révélateur des dogmes, intermédiaire entre la divinité et les fidèles. Une telle idée est absolument contraire au principe essentiel de l'Islam. Bien différent du judaïsme et du christianisme, l'Islam orthodoxe n'a jamais conçu l'idée du prêtre, ministre du culte, instrument du sacrifice, canal de la grâce divine. Comment en aurait-il pu être autrement? Cette religion ignore la liturgie et les sacrements. En fait de culte elle ne connaît que la réunion du vendredi qui ne comporte aucun office, mais seulement une sorte de sermon et une prière publique à peine plus solennelle que les prières privées quotidiennes. Le premier laïque venu, s'il est majeur et sain d'esprit, est apte à présider cette cérémonie. Elle prescrit, il est vrai, la circoncision que, par un bizarre rapprochement, on a comparée au baptême, mais n'importe quel barbier peut pratiquer cette opération ; elle considère toute immolation comme un sacrifice, mais chaque musulman joue dans sa maison le rôle de sacrificateur lorsqu'il égorge un mouton ou un poulet. Les relations entre l'homme et Dieu prennent la forme d'ablutions, de prières exécutées suivant des paroles et des gestes déterminés, toutes manifestations extérieures qui ne

1. *Shar el-Fikhal-akbar*. Le Caire, 1383, p. 132.

2. *El Akham es-soultaniya*, traduction L. Ostrorog. I, p. 161 à 167. Mêmes expressions dans le *Multeka* d'Ibrahim Haleby, traduit ou résumé par M. d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire othoman* (1788). Vol. I, p. 258-259.

3. Goldziher, *Vorlesungen über den Islam*, p. 217.

requièrent l'intervention d'aucun ministre pourvu d'un pouvoir mystique, mais qui doivent être faites conformément à la loi révélée, car l'Islam n'est autre chose qu'une législation d'institution divine qui règle tout ce qu'il faut croire et tout ce qu'il faut faire et qui ne laisse aucune pensée, aucun acte en dehors de ses dispositions.

Cette législation a ses interprètes qualifiés : les uléma, auxquels des études spéciales ont fait acquérir la connaissance de la révélation, de la tradition et des interprétations qu'en ont faites les grands auteurs des premiers siècles. Ces docteurs, à la fois théologiens et légistes, assurent le recrutement des cadis (juges) et des mouftis chargés de donner non seulement aux cadis, mais à toutes personnes, des fétouas ou consultations relativement aux questions légales, c'est-à-dire relativement à toutes les difficultés de la vie, car il n'est rien dans la vie des croyants qui ne soit ordonné par la loi islamique. Évidemment la science technique des uléma leur est toute personnelle, le khalife ne saurait y prétendre *virtute officii*. En fait il n'y a jamais prétendu. Étranger à toute autorité sacerdotale, dépourvu de toute autorité dogmatique, de quelle autorité dispose-t-il donc?

D'une autorité toute temporelle et territoriale qui, nous ne saurions trop le répéter, est comparable, au point de vue religieux, à celle du roi d'Angleterre ou du tsar. Défendre le dogme suivant la définition des interprètes autorisés de la doctrine, combattre les mécréants qui refusent de se soumettre et les hérétiques qui refusent de se convertir, maintenir l'ordre matériel, réprimer le crime, rendre la justice civile directement ou par délégation, nommer et révoquer les cadis et les mouftis, un tel rôle ne diffère nullement de celui que jouaient les rois de France. Le droit d'être nommé dans les prières publiques est une des prérogatives de la plupart des souverains chrétiens. Le président de la République française l'exerçait encore au moment de la séparation de l'Église et de l'État. Les souverains musulmans indépendants, sultans ou simples émirs, en jouissent également sans y voir autre chose que la reconnaissance de leur autorité par l'assemblée des fidèles. De par leur nature, de tels pouvoirs ne s'étendent pas au delà des frontières de l'Empire ottoman.

— Ceci, dira-t-on, est l'hypothèse ; la thèse est que le khalifat est un et universel :

La personne qui remplace le Prophète, dit El Mawerdi, a toute autorité dans la double mission de défendre la foi et de gouverner le monde[1].

Il ne peut y avoir deux glaives dans un fourreau ; légalement tous les musulmans forment un seul peuple.

Tous doivent se soumettre à son pouvoir, sauf le cas de force majeure... Que si un pays reconnaissait une autorité particulière et indépendante, quand même elle serait à l'avantage particulier de cette contrée, elle n'en serait pas moins illégitime et contraire à la religion qui est le bien essentiel[2].

L'abus ne fait pas le droit.

On peut répondre à cette opinion tout d'abord qu'elle n'est pas unanimement admise par les grands auteurs musulmans, dont certains reconnaissent la légitimité des États musulmans indépendants, tout au moins quand ils sont séparés du siège du khalifat par la mer ou par les possessions d'une nation infidèle.

On peut ajouter qu'elle est purement théorique, le khalifat a depuis longtemps cessé d'exister et l'on ne voit pas comment les conditions nécessaires à sa renaissance pourraient être de nouveau réunies. Comment donc peut-on parler de son unité et de son universalité?

IV

Avant de discuter les prétentions des sultans turcs à cette dignité, rappelons sommairement quelques notions historiques.

Mahomet mourut sans avoir réglé la transmission de son pouvoir. Abou Bekr fut élu non sans opposition ; il désigna Omar pour son successeur, Osman fut ensuite choisi par six

1. Traduction Ostrorog. I, p. 95.
2. D'Ohsson. I, p. 260.

notables. On revint ainsi au principe électif. Le mode d'élection variait, mais la reconnaissance, ou *bai'a*, de l'élu par le peuple était nécessaire pour achever son investiture. L'usage s'établit tout naturellement de le prendre dans le tribu de Qoraich, celle qui prédominait à la Mecque et dans ses environs. L'Islam primitif était foncièrement arabe : au premier siècle de l'Hégire l'égalité n'avait pas encore été admise entre les musulmans arabes et les autres ; nul ne doutait que le khalife dût être arabe. Parmi les tribus arabes, Qoraich était la plus puissante et celle qui avait le plus de prestige ; le Prophète en était membre, il devait en être de même du khalife, et les deux premières dynasties, omayyade et abasside, qui étaient d'origine qoraichite, veillèrent jalousement sur ce privilège que la Sonna ou tradition prophétique finit par transformer en une règle légale révélée.

On sait l'immense autorité des six grands recueils canoniques de traditions ; ils sont placés immédiatement après le Coran dont ils comblent les lacunes. Celui de Bokhari est l'objet d'une sorte de culte ; dans certains pays on le porte en procession pour faire cesser la sécheresse. Il se nomme le *Sahih*, l'authentique. « Qui se permettrait de le contester, assure Soyouti dans son traité des Maudouat ou traditions apocryphes, encourrait justement le soupçon d'hérésie. » Or Bokhari, Moslim, auteur d'un second Sahih, et les compilateurs des quatre autres recueils canoniques sont tous parfaitement d'accord sur la nécessité pour le khalife d'être qoraichite. C'est ce que prescrivent plusieurs déclarations de Mahomet : « Les imams de mon peuple devront être de Qoraich. » « Respectez les Qoraichites, aimez-les, ils sont vos maîtres, résister à Qoraich c'est me résister à moi-même. Ils conserveront le pouvoir tant qu'il subsistera deux musulmans [1]. »

D'autres traditions pourraient être citées dans le même sens. Le Prophète — soit dit en passant et la remarque mérite d'être faite — n'y mentionne que l'autorité politique de ses succes-

1. *Sahih*, édition de Krehl, vol. II, p. 382. Par ordre d'Abd-ul-Hamid une édition du *Sahih* où ces traditions étaient supprimées fut imprimée à Constantinople. Cette audacieuse falsification d'un texte que les ulema considèrent comme un des piliers de leur doctrine, souleva une telle réprobation que la version ainsi altérée fut retirée de la circulation.

seurs sans leur attribuer aucune autorité spirituelle. Les mêmes recueils lui font déclarer que « comme Prophète il ne laissait pas d'héritier.». Ainsi cantonnée dans le domaine temporel, la souveraineté du khalife se trouve aussi solidement unie à la tribu de Qoraich que dans le catholicisme la papauté est unie à la ville de Rome. Les Chiites se montrent même plus exigeants; ils ajoutent à la qualité de Qoraichite celle de descendant de Mahomet par Fatima, la seule de ses filles qui ait laissé une postérité.

Après la chute de la dynastie Omayyade de Syrie, l'Islam se trouva divisé entre deux khalifats, celui des Abbassides de Bagdad et celui des Omayyades d'Espagne, tous deux d'origine qoraichite. Certains émirs berbères d'Afrique prirent eux aussi le titre de khalife, mais après s'être fait fabriquer des généalogies qui les rattachaient à Qoraich. Les Fatimites d'Égypte tiraient leur nom de leur prétendue descendance de Fatima.

On sait qu'en l'année 1258 Bagdad fut prise par Holagu, prince mongol, et Mustassim fait prisonnier, puis exécuté avec tous les membres de sa famille. Ce souverain, aussi faible qu'incapable, fut le dernier rejeton de la dynastie abbasside et le dernier khalife. Cet événement produisit la plus grande émotion dans tout le monde islamique, mais il n'en résulta aucun arrêt de la vie religieuse.

Peu après, en 1261, Beibars, depuis un an sultan d'Égypte, apprit qu'un certain Mustansir, survivant des Abbassides ou prétendu tel, vivait en Syrie, il le fit amener au Caire, l'y reçut en grande pompe et lui jura fidélité. En échange, le soi-disant khalife reconnut à Beibars le titre de sultan et lui confia la mission de combattre pour la foi. Quelques mois plus tard Beibars entreprit d'introniser son protégé à Bagdad. Le gouverneur mongol de la ville battit l'armée qui accompagnait Mustansir et le tua.

Sans se décourager, Beibars se procura un second prétendu abbasside et l'installa à la citadelle du Caire. Le khalife improvisé eut pour fonctions de diriger la prière publique et de bénir les nouveaux sultans au moment de leur avènement. Ses descendants menèrent, durant plus de deux siècles et demi, une existence obscure à la cour des sultans mamelouks.

En 1517 le sultan turc Selim Ier ayant conquis l'Égypte emmena à Constantinople Mutawakil, le dernier représentant de la singulière dynastie de khalifes fainéants créée par Beibars, il l'y maltraita et l'y emprisonna. En 1520, Mutawakil renonça à tous ses droits en faveur du sultan Soliman, moyennant le paiement de quelque argent et la promesse d'une pension ; il mourut plusieurs années après. Selim avait reçu peu avant l'hommage du chérif de la Mecque Mohammed Abul-Barakat qui lui fit présenter par son fils, dans un plateau d'argent, les clefs de la Kaaba.

Cette cession pleine et entière des droits de l'*Imameth* faite d'un côté par un khalife abbasside, et de l'autre par un chérif de la Mecque, tous deux descendants des Courayschs, l'un par la branche de Hashchim, l'autre par celle d'Aly, supplée dans les sultans ottomans au défaut de la naissance ou de l'extraction qu'exige la loi pour exercer d'une manière légitime les fonctions du sacerdoce [1].

En admettant, ce qui est plus que douteux, que Mutawakil possédait le titre de khalife, pouvait-il en disposer et, dans l'affirmative, l'a-t-il fait au profit d'un cessionnaire qualifié pour acquérir et exercer la fonction?

Cette cession, plus ou moins librement consentie, n'a jamais été reconnue par la communauté islamique. L'acquisition du khalifat nécessite l'accord de la nation, elle est l'effet d'une sorte de contrat entre les représentants de cette communauté et l'homme qu'elle investit. Rien de pareil n'a eu lieu, aucun simulacre de *bai'a* n'a même été tenté en Turquie. La condition essentielle de l'acquisition par la dynastie turque des droits réels ou imaginaires aliénés par Mutawakil manque donc, semble-t-il. Voilà sans doute pourquoi, dans toutes les mosquées de Turquie, on ne nomme pas le khalife dans les prières, on y prie seulement Dieu de « fortifier et de rendre victorieux Notre Seigneur le Sultan, fils de Sultan, N... »

— Nullement, répliquent les partisans des prétentions du sultan de Constantinople, car la désignation faite par le khalife de son successeur ou *Istikhlaf*, confère à celui-ci un droit suffisant.

Pour ce qui est, dit el Mawerdi, de la formation du contrat de Khalifat en vertu d'une disposition émanant du Khalife précédent,

1. M. d'Ohsson, *Tableau de l'Empire othoman*. I, p. 269.

c'est un procédé qui a été qualifié de permis par l'Accord de la Nation et cet accord s'est formé eu égard à deux précédents... Le premier est celui que créa Abou Bekr en disposant du Khalifat en faveur d'Omar. Les musulmans reconnurent pour légitime l'autorité née de cette disposition... Le second est celui que créa Omar en disposant du Khalifat en faveur des membres du Conclave [1].

Cette disposition est-elle suffisante? Oui, répond el Mawerdi.

Le Khalife peut de sa seule autorité faire procéder à la prestation de l'hommage, encore qu'il n'ait consulté aucun des électeurs... En bonne doctrine l'hommage ainsi prêté doit être tenu pour valide purement et simplement sans condition de consentement préalable, et cela pour deux raisons : en premier lieu, l'hommage prêté à Omar ne le fut point sous condition suspensive du consentement des Compagnons, en second lieu le Khalife a plus de droits que tout autre de disposer du Khalifat et par ainsi le choix qu'il fait est concluant et l'opinion qu'il exprime exécutoire [2].

Le malheur est que, d'après la doctrine traditionnelle, le khalife doit incontestablement être d'origine qoraichite. L'objection est si forte que les historiens ottomans contemporains ont imaginé que la dynastie d'Osman provenait de Qoraich et avait quitté l'Arabie pour se fixer en Asie-Mineure. Ceux qui veulent faire du sultan ottoman le chef unique de tous les croyants ont en réserve des arguments moins fantaisistes : les Osmanlis sont depuis des siècles le plus puissant peuple islamique, leur dynastie peut invoquer une possession prolongée et incontestée du khalifat ; enfin, cette fonction devant nécessairement exister dans la société islamique, celui qui l'exerce effectivement, du consentement unanime des musulmans, doit en être considéré comme le légitime titulaire.

Ils citent là-dessus les commentaires de Foussoul Isterouchiny, l'un des anciens ouvrages canoniques les plus estimés [3], où on lit en effet que l'autorité d'un prince qui aurait même usurpé le sacerdoce

1. Le conseil des six notables dont nous avons parlé plus haut.

2. Traduction Ostrorog. I, p. 128 à 130. Observons que dans les deux cas sur lesquels se fonde el Mawerdi, l'élection d'Omar et celle de son successeur Osman, la *ba'ia* fut jugée indispensable.

3. M. d'Ohsson prend simplement *canonique* comme synonyme de juridique : Foussoul Isterouchiny n'est cité qu'en Turquie et n'a rien de commun avec les recueils dit canoniques.

par la force et la violence, ne laisse pas d'être réputée légitime parce qu'aujourd'hui (c'est-à-dire après la révolution de trente années que devait durer le khalifat parfait à compter de la mort du Prophète) la souveraine puissance est censée résider en la personne du vainqueur, du dominateur, du plus fort dont le droit de commander est fondé sur celui des armes[1].

Des deux remarques sur lesquelles se fonde cette argumentation, l'une, la situation de fait, pourrait être invoquée par ceux qui dénient au sultan ottoman toute autorité en dehors de son territoire ; l'autre, le consentement unanime des croyants, est contraire à la réalité. Faisons abstraction des Chiites qui peuplent la Perse et des Ibadites qui dominent à Zanzibar et dans l'Imamat de Mascate; pour eux les Turcs et leur sultan sont des infidèles. Pour le surplus, le sultan ottoman n'est reconnu comme chef spirituel ni par les colonies européennes peuplées de musulmans, ni par le Maroc, dont le sultan, en sa qualité de cherif, c'est-à-dire de descendant du Prophète, se prétend lui-même khalife, ni par les communautés musulmanes de la Chine et des archipels australiens; il ne l'était pas par les émirs de Bokhara et du Turkestan, même antérieurement à la conquête russe. Les États nègres musulmans du Centre et de l'Est africain ignoraient pratiquement les prétentions soutenues par Abdul-Hamid avant qu'il les leur eût manifestées par ses émissaires. Bref la grande majorité des adeptes de l'Islam est demeurée étrangère au mouvement initié par le dernier sultan et si étourdiment appuyé par des publicistes d'Europe[2].

1. M. D'Ohsson, *Tableau de l'Empire othoman*, I, p. 271. La compilation de M. d'Ohsson est l'expression, dépourvue de critique, des vues de ceux qui gouvernaient l'Empire ottoman au moment de sa préparation.

2. La nomination dans la prière publique du vendredi est une manifestation de loyalisme indiscutable. Nous avons vu qu'à Constantinople on prie pour le sultan, fils de sultan, et non pour le khalife. Une formule identique continua à être usitée en Tunisie après la proclamation du protectorat français. Il en fut autrement en Algérie.

« En 1830, le premier jeudi après l'entrée des Français à Alger, un medjelès composé des principaux savants et personnages religieux de la ville, se réunit spontanément pour étudier la question de la prière publique du vendredi qui, jusqu'alors, s'était faite au nom du sultan de Constantinople.

Après une délibération, la formule suivante fut adoptée : « Fortifie, ô mon Dieu, quiconque fortifiera la religion musulmane. Vivifie les bons sentiments du cœur de quiconque vivifiera la tradition du Prophète. Protège-nous, mon

*
* *

Si, comme nous croyons l'avoir démontré, le sultan de Constantinople est un souverain temporel dont l'autorité se limite au territoire ottoman, les puissances européennes qui s'annexeront une partie de ce territoire n'ont pas à hésiter sur la politique à suivre envers les anciens sujets musulmans du sultan ; elles doivent respecter scrupuleusement leurs croyances et maintenir dans la mesure du possible leurs lois et leurs institutions, mais en se gardant de confondre la religion islamique avec une nationalité ou avec un système de gouvernement. Trop souvent la politique française en Afrique à l'égard de l'Islam a manqué de clairvoyance et plus encore de suite et d'unité : c'est ainsi que les confréries musulmanes ont été traitées avec faveur en Tunisie, avec rigueur au Soudan français. Nos alliés se sont montrés, il est vrai, au moins aussi incohérents. Chacune des puissances de l'Entente a suivi une ou plutôt plusieurs lignes de conduite, sans se préoccuper de ce que faisaient les autres, sauf parfois pour les contrarier ou les contrecarrer. On commence à se rendre compte des résultats de ces divergences et de ces rivalités. Elles s'expliquent par l'ignorance chez les coloniaux français, anglais, russes, italiens, des questions si complexes que fait naître le contact de la civilisation occidentale avec l'Islam moderne : organisation et contrôle du pèlerinage aux lieux saints, surveillance des confréries (tourouk) dont certaines étendent leur action sur les territoires de plusieurs colonies européennes, relations entre indigènes musulmans et non musulmans, rôle des missions chrétiennes, délimitation de la sphère respective du droit et des institutions islamiques et occidentales...

Dieu, contre les troubles mondains et les peines de l'autre monde, car tu es tout-puissant. »

Soumise à la sanction du général comte de Bourmont, cette rédaction fut ratifiée et approuvée.

Plusieurs gouverneurs généraux dans les premiers temps de la conquête maintinrent ce texte et le rendirent officiel. Depuis il n'a pas varié. Chaque fois que des étrangers musulmans ou des fanatiques algériens ont, en Algérie, introduit le nom du sultan, dans la prière du vendredi, le gouvernement général a sévi contre les auteurs et complices de ces manifestations antifrançaises. » (L. Rinn, *Marabouts et Khouans*, p. 11 et 12.)

La solution de ces problèmes ne saurait être juste que si elle ne contredit pas le principe qui nous semble devoir diriger la politique des puissances européennes dans leurs colonies : détourner par tous les moyens leurs sujets musulmans de l'idée qu'ils sont membres d'une société composée de leurs coreligionaires de tous les pays et exclusive de tout particularisme national ; s'efforcer au contraire de leur inculquer le sentiment et la notion de la patrie territoriale.

Voilà pourquoi nous jugeons ou chimérique ou dangereuse l'idée, qui a peut-être été envisagée par les gouvernements alliés, de favoriser les prétentions au khalifat d'un chérif et d'un Qoraichite authentique tel que l'iman de la Mecque, actuellement révolté, de le reconnaître comme khalife, chef spirituel de tous les musulmans, dans le dessein de profiter de son prestige, de son autorité morale, de l'ascendant que lui confèrerait cette qualité sur les pèlerins, dont le nombre s'accroîtra sans doute démesurément lorsque les communications en Arabie seront devenues rapides et faciles. En effet le rôle de pontife sans juridiction temporelle que jouerait sans doute ce personnage, serait, nous l'avons démontré, une nouveauté en contradiction avec la conception fondamentale et les traditions de l'Islam. Le fait que les puissances européennes, ou l'une d'elles, maintiendraient cette prétention, ne lui donnerait vraisemblablement aucune force, au contraire. Et, s'il en était autrement, il y aurait tout lieu de le regretter, car alors cette idée ne serait plus chimérique, mais dangereuse.

X. X.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

LIVRES NOUVEAUX

UN ROMAN CIVIL EN 1916,
par **Mme Lucie Delarue-Mardrus.**

Le double caractère du livre apparaît dès le titre même. Il s'agit d'un roman psychologique et sentimental, qui emprunte l'essentiel de son intérêt à l'élément éternel de la littérature romanesque, à l'amour. Mais la guerre y fait néanmoins sentir son influence et sa hantise : elle date l'œuvre et elle la situe. Plein de mouvement et de passion, ce récit, d'une parfaite tenue morale atteste une, fois de plus les qualités de pittoresque et de sensibilité fine qui distinguent le talent de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

POUR REMETTRE DE L'ORDRE DANS LA MAISON,
par **Biard d'Aunet.**

Les problèmes de l'*Après-Guerre* présentent dès maintenant le plus grand intérêt. Dans un livre vigoureux, M. Biard d'Aunet examine quelques-uns de leurs principaux aspects. Après avoir expliqué à quelles difficultés nous aurons à faire face, il étudie les conditions dans lesquelles pourra être relevé et développé notre commerce extérieur, élément essentiel de la fortune nationale : protéger efficacement la marine marchande, réorganiser notre système colonial, assurer par d'intelligentes initiatives la collaboration de l'industrie, de la finance, de la science, tels seront les principaux articles du programme à réaliser. M. Biard d'Aunet indique judicieusement la direction qui s'impose aux efforts français dans le domaine économique.

AH! LA BELLE FRANCE!
par **Henri de Forge.**

M. Henri de Forge a reproduit ici cette exclamation unanime du monde entier. De son rang dans la bataille, il a noté quelques-uns des plus attendrissants exemples de cette beauté morale qui est au fond des cœurs français, et qui semble l'épanouissement des instincts nobles et délicats, héritage du passé héroïque. Le livre est très varié, et chaque chapitre constitue un document précis et vivant comme la vérité.

NOTRE AVENIR,
par **Victor Cambon.**

Le nom de M. Victor Cambon est bien connu du public français. Ingénieur et technicien, il donnait en 1909 et 1913 de remarquables études sur l'*Allemagne au travail* et ne cessait de dénoncer le péril que l'expansion allemande faisait courir à la France. Depuis la guerre M. Cambon mène une vigoureuse campagne en faveur du relèvement de l'industrie française par l'organisation méthodique de nos ressources nationales. Son nouveau livre, inspiré par le patriotisme le plus sincère et clairvoyant, contient des conférences et des articles sur les principales questions qui se rattachent à ce problème : enseignement technique, initiatives industrielles, économie de la main-d'œuvre par le système Taylor, etc. L'œuvre de M. Cambon est des plus salutaires ; son livre sera lu et approuvé par tous ceux que préoccupe la rénovation économique de la France.

MON PAYS,
par **Ph. Gonnard.**

Ce recueil se divise en deux parties : dans la première l'auteur peint avec fidélité les paysages cévenols, mâconnais, jurassiens ; dans la seconde, il célèbre avec émotion la terre lorraine, la province natale meurtrie par la guerre, mais inébranlable dans sa vaillance et dans sa foi. Il le fait avec d'autant plus de chaleur et de sincérité que depuis le début de la lutte terrible, il défend ce même pays les armes à la main.

LA FORMATION SOCIALE DU PRUSSIEN MODERNE,
par **Paul Descamps.**

La guerre nous a valu bien des considérations sur l'état d'esprit de l'Allemagne contemporaine, mais on a rarement étudié avec précision les facteurs sociaux dont dépend la formation de l'Allemand moderne. M. Descamps, dans un livre symétrique de celui qu'il publia sur l'Angleterre, nous apporte les résultats de son enquête à ce sujet. Il examine successivement les influences matérielles les influences intellectuelles et morales enfin la répartition des classes sociales. Cette étude riche en documents, sera très utile au lecteur soucieux de connaître ce qu'est dans sa complexité le Prussien moderne, car elle nous décrit les divers groupes où il s'insère et qui contribuent à déterminer sa nature.